PQ 2152
.A2 F5
1875
Copy 1

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

AMÉDÉE ACHARD

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LES FEMMES HONNÊTES

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

LES PETITS-FILS DE LOVELACE. . . . . 1 —
LES RÊVEURS DE PARIS. . . . . 1 —
LA ROBE DE NESSUS. . . . . 1 —
NELLY. . . . . 1 —
LA TRAITE DES BLONDES. . . . . 1 —
LES COUPS D'ÉPÉE DE M. DE LA GUERCHE. . . . 1 —
ENVERS ET CONTRE TOUS. . . . . 1 —
DROIT AU BUT. . . . . 1 —

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

LES FEMMES HONNÊTES

PAR

AMÉDÉE ACHARD

DANIEL — THÉRÈSE — MADEMOISELLE DU ROSIER
LE BRACELET DE CORAIL

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875
Droits de reproduction et de traduction réservés

PQ2152
.A2F5
1875

J.
23 N'00

LES

FEMMES HONNÊTES

DANIEL

I

Il y avait à Nevers, en 1846, un jeune homme du nom de Daniel qui occupait un modeste emploi dans les bureaux de la préfecture, et qui chaque jour, le matin et le soir, traversait la place du Château en sens inverse. Il apportait une telle régularité dans cette promenade qui le faisait passer et repasser par le même chemin, aux mêmes heures, que, sans le savoir, il servait de pendule aux gens du quartier.

Le matin, quand une commère, s'oubliant à causer du prix des denrées, entendait le pas de M. Daniel :

— Ah ! mon Dieu ! disait-elle, il est neuf heures ; il faut que j'apprête mon déjeuner !

Et elle se sauvait.

Le soir, quand une petite fille, lasse des jeux qui suivent la sortie de l'école, parlait de rentrer chez ses parents :

— Mais reste donc, lui criaient ses compagnes ; il n'est pas cinq heures : on n'a pas vu M. Daniel.

Le jeune homme qu'on appelait M. Daniel paraissait âgé de ving-sept à vingt-huit ans ; il était brun de visage et maigre de corps, et portait toujours le même costume : en hiver un paletot de gros drap bleu, en été une jaquette d'étoffe commune de couleur sombre. Il était toujours fort propre, avec du linge bien blanc, et ne parlait jamais à personne ; on ne pouvait rien dire de lui, sinon qu'il avait l'apparence chétive et un air de douceur et de bonté qui prévenait en sa faveur. Etait-il beau ? était-il laid ? On n'y prenait pas garde : c'était M. Daniel.

Les habitants du quartier eussent été fort en peine de dire pourquoi ils l'appelaient M. Daniel, au lieu de le nommer Daniel tout court. Peut-être ce témoignage involontaire de considération provenait-il des manières simples et polies de l'employé qui écartaient toute idée de familiarité, ou de la position modeste mais honorable que sa famille avait occupée dans Nevers.

Le père de Daniel avait été autrefois, c'est-à-dire de 1829 à 1840, à la tête d'une petite fabrique de faïence dont le commerce prospérait. Il avait un intérieur aisé,

et Daniel était élevé au collége, où son application et son intelligence lui faisaient obtenir les premiers prix à tous les concours. Le vieux bonhomme se montrait fort orgueilleux de ces succès, qui revenaient périodiquement aux mêmes époques, et, prévoyant pour son fils de merveilleuses destinées, il ne voulait pas qu'un si beau génie s'éteignît dans les humbles travaux d'un faïencier.

— Mon fils sera ce qu'il voudra, disait-il : juge, notaire, médecin, prêtre, ingénieur ; il fera des livres, des sermons ou des chemins de fer... On ne le connaît pas !

Après les solennelles distributions de prix qui couvraient son fils de tant de lauriers, le fabricant trouvait mille ingénieux prétextes pour promener Daniel au travers de la ville afin que chacun pût l'admirer et le complimenter. Dans sa tendresse naïve, il aurait volontiers, comme le berger de la fable, écrit sur son chapeau :

C'est moi qui suis Guillot,
Berger de cet enfant.

Le soir il y avait fête au logis ; on conviait les amis de la famille et on tuait le veau gras.

La mère veillait à ce qu'on ménageât les provisions et protestait par son silence et son attitude contre ces petites débauches, qui, selon elle, exaltaient son fils sans profit. Mais le père ne l'écoutait pas.

Il n'était pas de rêve que l'honnête fabricant ne bâtît sur la tête de Daniel. Quelque tireuse de cartes serait venue lui dire que le jeune lauréat, le front tout chargé encore des couronnes du rhétoricien, serait un jour archevêque, préfet, ministre ou cardinal, voire même empereur ou pape, qu'il aurait ajouté foi à toutes ces prophéties et se serait empressé de récompenser la bonne femme. Aussi n'épargnait-il rien pour pousser les études de son fils, et l'on peut croire que les professeurs de toutes sortes ne lui manquaient pas. Daniel reconnaissait cette tendresse enthousiaste par une application soutenue et une ardeur au travail qui lui faisaient passer les nuits quand les jours ne suffisaient pas.

Sa mère ne partageait pas en toutes choses les idées de son mari sur l'éducation qu'on donnait à Daniel, non pas qu'elle trouvât ses études mauvaises ou mal conduites, mais elle aurait désiré qu'on les poussât en même temps vers un état solide et bien défini.

— Des vers latins, c'est fort bon, disait-elle; mais j'aimerais assez qu'il apprît un métier... La philosophie n'enseigne pas à gagner son pain, et il en faut pour vivre.

Elle penchait même pour qu'il continuât la profession paternelle et ne se gênait pas pour le dire; mais de ce côté-là le faïencier ne voulait rien entendre.

— J'en fabrique assez de ces assiettes pour qu'il n'en fabrique pas plus tard, disait-il.

Dans l'honnête ménage du faïencier, le père représentait l'enthousiasme et la mère la raison. Elle voyait noir quand il voyait blanc. A tous les beaux discours du mari elle répondait par le chiffre des sommes dépensées :

— Tu me dis qu'il sera tout... c'est bientôt dit... mais quoi? reprenait-elle avec un implacable bon sens.

Cette opposition dont l'enfant avait conscience, bien qu'elle n'allât jamais au delà des conseils et des remontrances, faisait qu'il redoutait sa mère et n'avait d'épanchement qu'avec son père, auquel il lisait en secret toutes ses belles productions. Le faïencier ne manquait pas de les trouver superbes.

— Ce garçon-là, disait-il tout ému, fera des tragédies comme M. Racine et des chansons comme Béranger.

En dehors des gloires promises à son fils, qu'il voyait en esprit comme les Hébreux voyaient la terre de Chanaan, le rêve du brave homme était de gagner assez d'argent pour acheter une certaine maison qu'il occupait derrière l'évêché, dans une ruelle où il y avait plus d'arbres que de pierres et plus de jardins que de murailles. Cette maison, exhaussée d'un étage sur rez-de-chaussée, était celle où Daniel était né, et ce n'était pas là une

des choses qui la rendaient le moins agréable au fabricant. Elle avait de plus un jardin assez étendu, avec de gros noyers, et quelques treilles et une fort belle vue sur la Loire. Le dimanche, quand il fumait sa pipe, assis sous une tonnelle et rêvant à l'avenir glorieux de son fils, tandis que les bateaux chargés de marchandises descendaient ou remontaient le fleuve par une belle matinée, le bonhomme n'aurait pas échangé sa condition contre celle d'un roi et sa maison contre un palais.

C'est pourquoi, afin de mettre le comble à son bonheur, il voulait acquérir cette délicieuse maison. Un accord passé entre lui et le propriétaire détermina qu'au prix de certaines annuités régulièrement payées, la maison et le jardin appartiendraient au faïencier dans un délai convenu.

Tout allait donc pour le mieux du monde, et l'heureux fabricant prévoyait déjà l'époque où il serait le maître légitime de la tonnelle, des noyers et de la treille, lorsqu'une crise commerciale renversa tout cet échafaudage de bonheur. Pendant quelque temps le père effrayé voulut lutter contre le torrent qui emportait une à une toutes ses ressources, mais il fut entraîné et perdit tout.

La nuit qui suivit cette déroute fut terrible; l'acca-

blement du pauvre faïencier était extrême; il avait eu du courage aussi longtemps que la résistance avait été possible; mais après que la dernière parcelle de son avoir eut disparu dans le naufrage, il laissa paraître une tristesse profonde pleine de découragement. A tout ce que sa femme pouvait lui dire pour ranimer son énergie, il secouait la tête.

— Et Daniel, répondait-il invariablement, le pauvre Daniel?

— Eh bien! il travaillera, répliquait la mère.

Là-dessus, le fabricant regardait sa femme d'un air tout surpris. Il avait bien pensé que le travail de son fils le rendrait illustre, mais l'idée ne lui était jamais venue que ce travail pût être appliqué à gagner de l'argent.

— Ah! il travaillera! dit-il un jour. Eh bien! moi aussi je travaillerai.

Il prit une bêche et s'en alla au fond du jardin.

La mère le regarda faire un peu étonnée, et pensa qu'il avait voulu, en s'éloignant, éviter un entretien pénible.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels on paya les petites dettes. Le fabricant paraissait moins triste et montrait une grande activité à remuer la terre dans le jardin. L'appétit lui était revenu et un peu la gaieté aussi.

Un matin il entra tout joyeux dans la salle à manger :

— Tout s'arrangera, dit-il en se frottant les mains ; les plants de légumes sont magnifiques et Daniel pourra aller à Paris suivre les cours.

— Et qui paiera les professeurs? demanda la mère toute surprise.

— Eh bien ! est-ce que je ne travaille pas? reprit le faïencier... Les fraises poussent à merveille !... Çà, mettons-nous à table et déjeunons.

La mère joignit les mains avec effroi.

— Ah ! mon Dieu, murmura-t-elle, il a perdu l'esprit !

Mais ce fut bien pis quand on parla de quitter la maison pour faire des économies. Le pauvre fabricant s'écria qu'il ne voulait pas s'en aller, que la maison était à lui, qu'il l'avait payée de ses deniers, qu'il entendait y demeurer avec son fils, et cultiver en paix ses asperges et ses petits pois. Il était fort animé et criait à l'injustice ; puis, comme on insistait pour lui faire comprendre que le dernier terme des annuités promises n'était pas échu, il se mit à pleurer comme un enfant et montra un si grand désespoir, disant qu'on cherchait à le dépouiller et qu'on voulait sa mort, que sa femme se sauva pour ne pas laisser voir les larmes qui la gagnaient.

Cependant comme c'était une femme d'un grand cou-

rage qui ne s'abandonnait pas longtemps au chagrin, elle essuya son visage et fit appeler son fils.

— Daniel, lui dit-elle, tu sais ce que ton père a fait pour toi; qu'es-tu prêt à faire pour lui?

— Tout ce que vous voudrez, répondit le fils.

— Nous n'avons plus rien; ton pauvre père est en enfance... tu as vu dans quel pitoyable état l'a mis la proposition de quitter la maison... l'y forcer ce serait peut-être le tuer... je ne m'en irai donc que si le propriétaire nous chasse.

Daniel interrompit sa mère par un geste :

— Je le verrai, dit-il.

—Cet homme ne nous doit rien, reprit-elle, et, aux termes de nos conventions, la maison est à lui... Pour payer le loyer qu'il demandera, pour subvenir aux autres dépenses, c'est de l'argent qu'il faut... Te sens-tu le courage de renoncer à tes études, à la carrière que tu avais l'espérance de parcourir, et de travailler sans relâche pour donner du pain à celui qui t'a donné son sang?

— Que faut-il que je fasse, dites? et je ne vous manquerai jamais.

La mère embrassa Daniel et l'engagea à voir son parrain qui avait de grandes relations à Nevers. Le parrain promit de trouver une place à son filleul, et le résultat de ses démarches fut de le faire entrer dans les bureaux

de la préfecture en qualité de commis. Les appointements que Daniel y percevait ne suffisant pas au ménage, il chercha des leçons à donner en qualité de répétiteur, et en trouva parmi les écoliers qui étaient pressés de passer leurs examens de bacheliers. A ceux-là il consacrait la matinée jusqu'à huit ou neuf heures. Sa soirée était employée à tenir la correspondance d'un gros marchand du quartier, qui avait de nombreuses affaires dans le département. Avec une existence ainsi faite, on comprend qu'il ne pouvait plus être question de belles-lettres.

Au bout d'une semaine employée à classer les diverses fonctions qui faisaient de Daniel un bureaucrate, un professeur et un commis, il entra chez sa mère d'un air tristement joyeux.

— J'ai trois places, lui dit-il, et je gagne mille écus par an.

— C'est bien, répondit-elle, tu as fait ton devoir.

Mais ce qui n'était pour la femme du faïencier que l'accomplissement d'un devoir était pour le jeune Daniel l'anéantissement complet de toutes ses espérances. A l'encontre de ces écoliers qui, les classes finies, déposent leurs couronnes universitaires dans l'étude d'un notaire ou sur le comptoir d'un banquier, et s'empressent d'oublier leurs triomphes barbouillés de racines grecques et de poésie latine, il aimait ce qu'il avait appris et n'avait ja-

mais pensé qu'il pût être forcé quelque jour de quitter ses livres, ses plumes et son papier. Quand il se vit brusquement enfermé dans un cercle de travaux où il ne fallait que de la régularité et de l'exactitude sans que l'imagination y trouvât d'aliment, il éprouva la sensation d'un homme qui passerait subitement de l'air libre et frais des montagnes dans l'obscurité humide et chaude d'une salle de prison; il étouffait. Le malheur voulait que Daniel, en dehors de ses facultés d'aptitude et d'activité, eût une intelligence réelle et un sentiment délicat des lettres et des arts. Il valait encore mieux par le cœur et l'esprit que les récompenses qui avaient couronné ses efforts et ses études.

Le coup de vent qui avait fait le vide autour de lui avait eu pour premier résultat d'augmenter dans une large mesure une certaine timidité qui lui était naturelle et qu'il n'avait jamais pu surmonter. De timide, il devint farouche. Il se replia en lui-même, et cessa de voir tous ceux qu'il avait connus. A vrai dire, il ne lui fut pas difficile d'arriver à la solitude : la pauvreté n'a pas beaucoup d'amis, et les amis de Daniel ne mirent pas une grande ferveur à cultiver leurs relations. Les premières personnes qui visitèrent la mère et le fils après leur double malheur lui témoignèrent un intérêt banal qui le blessa. Il démêla dans la commisération des autres un

sentiment de curiosité qui n'était pas fait pour attirer un épanchement. On l'interrogeait sur ce qu'il allait entreprendre, un peu pour le savoir, beaucoup pour le raconter, et ces questions étaient faites en termes qui le froissaient. Les plus zélés s'employèrent à lui trouver des élèves, les autres le plaignirent un peu ; six mois se passèrent, et on n'y pensa plus.

Au bout d'un an ou deux, la vie de Daniel avait la monotonie d'une rivière qui coule entre des rives plates ; aucun incident n'en marquait le cours. Ce qu'il avait fait la veille il le faisait le lendemain ; tout ce qu'il gagnait il le donnait à sa mère, ne se réservant pour lui que de petites sommes avec lesquelles il lui arrivait parfois de dîner dans quelque cabaret du village les jours de fête. C'était là ses grands régals et ses grandes récréations. Il se promenait alors dans la campagne et causait avec lui-même des choses qu'il avait aimées.

Quant au pauvre faïencier, c'était le plus heureux homme qui fût à Nevers. Il fumait sa pipe sous sa chère tonnelle et cultivait ses plants de légumes avec une activité qui entretenait sa bonne humeur et son appétit. Le soir, il demandait à son fils si les études allaient bien, et tout fier des contes que Daniel lui débitait, il s'endormait profondément. Quant à la mère, elle veillait aux soins du ménage avec une rigide et scrupuleuse économie.

On pouvait dire de Daniel qu'il était seul dans la vie. En dehors des relations auxquelles l'astreignaient ses triples fonctions, il ne voyait plus personne. Rarement avait-il l'occasion de saluer quelqu'un de la main ; entre tous ses anciens condisciples c'était tout au plus si deux ou trois l'arrêtaient pour lui demander de ses nouvelles, et encore il les évitait plus qu'il ne les recherchait, ces conversations, si courtes qu'elles fussent, le ramenant toujours vers un passé qu'il voulait oublier et que la pente de ses rêveries lui rappelait assez. C'était bien moins l'aisance et ses libres études qu'il regrettait que la possibilité de pousser sa vie dans le sens qui répondait le mieux à la nature de son esprit. Malheureusement il n'y avait pas de changement à espérer, et c'est ce qui faisait le côté noir de sa solitude. Les cœurs blessés aiment à se plaindre, pareils à ces colombes que leurs propres gémissements consolent dans le silence des bocages ; mais à qui Daniel aurait-il parlé, et qui, autour de lui, l'aurait compris ?

Le hasard avait fait que dans sa famille les facultés fussent placées en sens inverse : c'était le père qui avait le cœur d'une mère, tendre, affectueux, caressant ; la mère avait le cœur mâle, ferme, rude et muet. Il aurait pu causer avec son père et avoir avec lui de ces épanchements qui rafraîchissent l'esprit ; il se taisait avec sa mère

qui renfermait toute la vie dans le cercle rigoureux du devoir, sans y mêler ni tendresse ni effusion. Elle lui avait montré la voie, il y était entré courageusement, c'était bien, et il ne lui semblait pas qu'il fallût revenir là-dessus. Catholique, elle comprenait le devoir à la manière des vieux calvinistes et en faisait une règle austère où manquaient la chaleur et l'onction.

Daniel, à qui l'élan et la sympathie étaient nécessaires pour arriver à la communication, perdit donc l'habitude des entretiens où le cœur s'ouvre librement : il vécut cloîtré en lui-même. La résignation devint sa règle et sa loi.

Quelquefois la nuit, quand tout dormait autour de la maison, il se promenait seul dans le jardin, regardant la campagne pleine de clartés indécises et l'écharpe de lumière que la lune jetait sur le lit du fleuve. Il écoutait le frémissement des peupliers et le cri lointain de la chouette s'échappant en notes mélancoliques. De longs soupirs soulevaient sa poitrine fatiguée ; il pensait à ses rêves, à ses projets, et le vent séchait une à une les larmes qui coulaient lentement sur ses joues. Il sentait la vie monter à flots de son cœur trop plein, et il fallait la refouler ; alors il tournait ses yeux vers la fenêtre derrière laquelle reposait son père, et il demandait à Dieu de lui envoyer le courage et l'oubli. Puis le jour venait, et un

coup de marteau donné à la porte lui rappelait qu'un élève attendait sa première leçon.

A cette époque le conseiller de préfecture, qui faisait à Nevers fonction de secrétaire général, eut besoin, en l'absence du préfet, d'un rapport que le ministre demandait sur une question d'ordre administratif et politique. Le chef de division dans les attributions duquel ces sortes de questions rentraient était malade et le hasard fit que Daniel fut chargé de ce travail.

Le secrétaire général auquel il l'apporta en parut frappé. Il questionna Daniel, et apprit ainsi que le pauvre employé, perdu dans la poudre des bureaux, n'était autre que ce brillant élève auquel le collége royal de Nevers avait distribué tant de couronnes. L'interrogatoire se prolongeant amena la decouverte de la position précaire de la famille de Daniel et des travaux multipliés auxquels il se livrait pour subvenir aux besoins de cette famille.

— Mais où trouvez-vous la force de continuer un pareil métier? s'écria le fonctionnaire; où avez-vous pris le courage de vous y soumettre ?

— Trois mots vous l'expliqueront, répliqua Daniel : Il le faut.

Le secrétaire général fut saisi d'un beau mouvement. Il se leva, le rapport à la main, et le brandissant :

— Non, s'écria-t-il, non! les choses ne peuvent rester comme elles sont. Il faut que vous alliez à Paris, on vous y trouvera une bonne place, et au moins pourrez-vous y suivre la carrière pour laquelle vous êtes né.

Ce mot de Paris fut un éclair pour Daniel; il lui sembla que l'horizon s'ouvrait et que la lumière se faisait. Il cherchait une réponse pour remercier son supérieur, lorsque celui-ci l'arrêtant :

— Vous allez, s'il vous plaît, reprit-il, traiter ces questions qui sont à l'étude, et pour lesquelles divers rapports doivent être expédiés à l'administration centrale. Si vous y mettez le même soin, la même clarté, le même ordre, ils me seront d'un puissant secours pour obtenir ce que je veux demander en votre faveur. Voici les documents; ne vous pressez pas, mais donnez-y tout votre zèle et toute votre application.

Daniel emporta les papiers, ivre de joie. C'était, depuis la ruine et la folie du faïencier, le premier rayon qui tombait dans sa nuit.

M. de La Coudraie — c'était le nom du secrétaire général — avait certainement les meilleures et les plus honnêtes intentions du monde ; malheureusement c'était un homme d'une vanité extrême, vanité qu'il unissait, sans s'en douter, à un grand fonds de sottise ; il était de ces hommes qui se plaisent à s'enfermer seuls dans

un cabinet en compagnie d'un curedent et devant un fouillis de papiers auxquels ils ne regardent pas, à cette seule fin de laisser croire aux solliciteurs, assis dans une antichambre, que les affaires les plus considérables et les plus ardues occupent leur esprit et prennent tout leur temps. M. de La Coudraie était un artiste dans ce genre de plaisanterie.

Quand il se faisait surprendre dans son cabinet, il ne manquait pas de laisser voir aux personnes qui avaient à lui parler un petit coin de lettre où l'on distinguait ces mots solennels, imprimés à la marge : *Cabinet du ministre*, et plus bas : *Confidentielle*. S'il se promenait sur la place du Château, il avait l'habitude de tirer de sa poche une dépêche d'un volume honnête qu'il affectait de lire avec attention, cherchant de l'œil quelqu'une de ses connaissances. Aussitôt qu'on l'abordait, il prenait un air docte et laissait tomber du haut de sa cravate une phrase majestueuse qui le plus souvent commençait par ces mots : *Le ministre hier m'a consulté sur un grave sujet d'intérêt public*... Le reste demeurait enseveli dans les nuages d'un mystère imposant.

M. de La Coudraie n'était jamais si heureux qu'aux temps où le préfet de la Nièvre s'absentait du département. Il devenait tout d'un coup le personnage le plus important de tout le pays ; il avait la signature officielle

et donnait les audiences dans l'hôtel de la préfecture; il correspondait directement avec les ministres; il pouvait nommer et destituer à son gré; la gendarmerie montait à cheval sur un signe de sa main; le commissaire de police et dix bureaux tremblaient au moindre froncement de ses sourcils : c'était un bonheur si vif que l'esprit lui en tournait. Il portait sa tête d'un cran plus en arrière, et sa toux même semblait dire : Voyez, c'est moi qui suis Monsieur le préfet !

Les relations de Daniel et de M. de La Coudraie commencèrent dans un de ces moments. Il arriva malheureusement que le ministre auquel les rapports rédigés par Daniel étaient destinés les trouva excellents et en fit compliment au secrétaire général, disant que c'étaient les meilleurs qu'il eût reçus sur cette matière. Le premier mouvement de M. de La Coudraie, qui n'était point méchant homme, tant s'en faut, fut d'en parler au pauvre employé et de le signaler au ministre; mais une pensée surgit, et il se ravisa. Si le ministre appelait Daniel dans les bureaux de l'administration supérieure, qui donc rédigerait les rapports qu'on ne manquerait pas de demander plus tard, et l'absence de cette utile collaboration ne reculerait-elle pas indéfiniment l'envoi de cette croix d'officier de la Légion d'honneur dont le secrétaire général caressait la rosette dans ses rêves?

Le premier effet de ce monologue mental fut d'engager M. de La Coudraie à s'abstenir de toute communication; il félicita Daniel d'un air de protection, mais sans lui parler du ministre, et l'assura qu'il était content de lui. Après quoi il lui glissa dans la main un rouleau de cent francs.

Ce n'est pas qu'il eût renoncé à la pensée de le pousser vigoureusement dans la carrière administrative, seulement il en ajournait l'effet à d'autres temps. Au bout de six mois, M. de La Coudraie ne pensait plus qu'à utiliser l'intelligence et la bonne volonté de Daniel pour les bureaux de la préfecture et l'attacha plus particulièrement à sa personne dans toutes les occasions où il avait besoin d'un aide; il lui alloua même un supplément de traitement en lui faisant comprendre que le bien du service demandait qu'il ne parlât pas de leurs relations particulières, et un an ne s'était pas écoulé qu'il eût été fort surpris si quelqu'un eût attribué à tout autre qu'à lui-même ces fameux rapports qui avaient grandi de six coudées le secrétaire général de la Nièvre dans l'estime du ministre.

Daniel remarqua bien vite que M. de La Coudraie ne lui parlait plus de Paris, et comprit qu'il n'y fallait plus songer. Il soupira et se résigna; mais sa tristesse s'en accrut; les rouleaux de cent francs que M. de La Cou-

draie lui donnait de temps en temps ne le consolaient pas.

Presqu'à la même époque, Daniel fit une rencontre qui éveilla dans son cœur si plein d'amères pensées un nouveau sentiment. Un jour qu'il avait fait une course pour sa mère, il fut surpris par une averse affreuse dans une rue voisine de la préfecture, mais par laquelle il ne passait jamais. Il se réfugia sous l'auvent d'une boutique et attendit. La pluie tombait toujours et le mouillait par instants, malgré l'abri sous lequel il s'était caché. Il ne savait à quoi se décider, l'heure s'écoulant et l'eau tombant avec une force qui semblait ne devoir jamais s'épuiser, lorsque d'une petite maison une jeune fille sortit en courant. Elle tenait deux parapluies à la main, l'un ouvert, l'autre fermé.

— Tenez, Monsieur, dit-elle, prenez ce parapluie et allez-vous-en.

— Mais, Mademoiselle, vous ne me connaissez pas, répondit Daniel.

— Prenez toujours, vous me le rapporterez demain.

Le sourire de la jeune fille était si engageant, que Daniel n'hésita plus; il prit le parapluie et s'en alla.

Le lendemain, il retourna dans la rue où la pluie l'avait surpris et chercha des yeux la maison d'où la jeune fille

était sortie si à propos. Il reconnut son sourire et ses yeux brillants à trois pas de lui.

— Voilà votre parapluie, Mademoiselle, dit Daniel; qui faut-il que je remercie?

— Je m'appelle mademoiselle Victoire.

— Victoire... répéta Daniel... voilà un nom que je n'oublierai pas.

Cela dit, Daniel sentit qu'il devenait tout rouge. Il resta quelques secondes les bras ballants, puis il salua mademoiselle Victoire et s'en alla sans regarder derrière lui.

Mais le lendemain il retourna dans la même rue. Mademoiselle Victoire était assise dans une petite chambre au rez-de-chaussée, derrière une fenêtre ouverte, une aiguille à la main. Elle le vit et le salua d'un mouvement de tête amical.

Daniel passa très-vite et très-troublé.

Dans la soirée cependant il pensa que la politesse de mademoiselle Victoire méritait un souvenir; il sortit tout de suite, courut dans la campagne et fit un beau bouquet de fleurs des champs qu'il mit à tremper dans l'eau pour les tenir fraîches.

Le jour suivant, dès huit heures, il s'achemina vers la rue qu'habitait mademoiselle Victoire; le beau bouquet l'embarrassait un peu, et il le cacha sous un pan de

sa jaquette. Quand il fut devant la fenêtre de cette petite chambre où mademoiselle Victoire brodait en fredonnant, il s'arrêta et tirant le bouquet de sa cachette il le posa gauchement sur l'appui, entre une cage et un pot de réséda.

Mademoiselle Victoire, qui travaillait aussitôt que son pinson chantait, prit gaiement le bouquet.

— Ah! qu'il sent bon, dit-elle.

Puis, regardant Daniel, elle ajouta avec un sourire :

— Qui faut-il que je remercie?

— Je m'appelle Daniel, répondit-il.

— Eh bien! reprit-elle, je vais mettre ces fleurs dans un vase pour les conserver plus longtemps.

La connaissance était faite, et à partir de ce matin-là Daniel ne manqua pas un seul jour de passer devant la maison de mademoiselle Victoire. C'était un détour, mais il marchait un peu plus vite et regagnait le temps perdu. Les habitants de la place du Château ne remarquèrent pas que leur pendule fût dérangée.

II

Mademoiselle Victoire était fille de marchands drapiers qui faisaient de bonnes affaires. Elle tenait la maison tandis que ses parents surveillaient leur commerce, et donnait des soins à une sœur cadette, à laquelle elle enseignait les premiers éléments d'une éducation modeste. Elle avait en toute chose la gaieté et la vivacité d'un oiseau. Sa physionomie indiquait ce qu'elle était ; on y lisait comme dans un livre ouvert ; le sourire était sur ses lèvres quand la chanson n'y était pas. Elle était brune avec des yeux orangés, limpides et pleins de feu. Occupée du matin au soir, elle paraissait n'avoir rien à faire, tant ellemettait de rapidité et d'entrain dans toutes ses actions. Cette promptitude qu'elle apportait dans les choses matérielles de la vie, elle ne la perdait pas quand il s'agissait d'objets plus importants. Personne n'était d'une humeur plus délibérée que mademoiselle Victoire.

Depuis la rencontre, dont le parapluie offert si ga-

lamment par elle, avait été la cause première, Daniel avait pris la douce habitude de passer tous les jours, et bientôt deux fois par jour, dans cette rue si chère où sa pensée se promenait du matin au soir. Ce n'est pas qu'il échangeât de longues conversations avec celle qui l'habitait. Bien souvent, un salut, un mot dit rapidement en faisaient tous les frais ; mais il l'avait vue, et son sourire, épanoui comme une fleur, le rafraîchissait. Quand par hasard ils causaient ensemble, Daniel n'était pas triste ; il lui semblait qu'un baume coulait sur ses blessures ; il ne savait pas bien pourquoi il espérait, mais il espérait, et c'était un grand soulagement pour cet esprit endolori.

Un peu par ce qu'il avait dit, un peu par ce qu'elle apprit par-ci par-là, mademoiselle Victoire connut bientôt la vie et la position de Daniel, et son âme compatissante en fut émue. Elle devina de quelles souffrances inavouées cette pauvre existence était semée, et s'il n'était pas dans sa nature de s'attrister beaucoup, au moins lui témoignait-elle par mille câlineries charmantes quel intérêt son cœur lui portait.

Un matin, comme il lui demandait comment elle avait passé la nuit, — la veille elle s'était plainte d'une migraine, — mademoiselle Victoire l'interrompit vivement :

— Venez ce soir, dit-elle, j'ai à vous parler.

— Ce soir ? répéta Daniel machinalement.

— Oui, ce soir, mais à sept heures seulement ; je vous attendrai derrière la maison, à la porte du jardin.

Elle rentra dans sa chambre et laissa Daniel un peu étourdi de ce rendez-vous.

Il ne manqua pas, le soir venu, de se trouver à sept heures à la porte du petit jardin. Mademoiselle Victoire l'y attendait.

— Mes parents font un inventaire, dit-elle, ma sœur est chez une voisine qui la garde à souper, venez vite, nous avons à causer.

Elle prit le bras de Daniel résolûment, et l'entraîna vers la campagne par des ruelles écartées.

Quand ils furent arrivés à une certaine distance, elle poussa une porte à moitié cachée dans une haie, et entra dans un grand verger.

— Nous sommes ici chez ma nourrice, dit-elle ; si elle vient, nous boirons du lait : en attendant, causons. Je suis ici comme chez moi.

Elle conduisit Daniel sur un banc, au pied d'un gros poirier, et s'assit auprès de lui.

— Çà, reprit-elle, vous avez l'air bien étonné ?

— C'est que je ne sais pas ce qu'il y a, répondit Daniel.

— Dame ! il y a qu'on veut me marier.

Daniel devint tout pâle. L'idée si simple que cela pouvait arriver ne lui était jamais venue.

— Ah ! dit-il, on veut...

— Oui, poursuivit mademoiselle Victoire en l'interrompant, c'est ma mère qui m'en a parlé hier ; elle a nommé le fils de leur associé, un jeune homme que vous ne connaissez pas, il a vingt-huit ans et de gros favoris noirs ; il arrive demain, et c'est lui qu'on veut me donner pour mari. C'est un brave garçon ; lui ou un autre, ça me serait égal si je ne vous connaissais pas.

— Vous êtes bien bonne..., balbutia Daniel.

Mademoiselle Victoire se mit à rire.

— Il n'y a pas de bonté, reprit-elle ; il y a que vous m'aimez... Vous ne me l'avez jamais dit, mais je le sais bien.

— Moi ! s'écria Daniel tout tremblant.

— N'allez-vous pas me démentir à présent ? Voyons, est-ce que vous m'aimez, oui ou non... regardez-moi.

— C'est vrai, murmura Daniel.

— Puisque c'est vrai, vous seriez bien aise de m'épouser à la place de l'autre ?

Daniel ne put que soupirer en regardant mademoiselle Victoire.

— Eh bien! voilà justement ce dont je voulais vous parler, continua-t-elle.

Elle croisa ses petits pieds l'un sur l'autre, et posant d'un air grave son doigt sur son menton :

— La question est de savoir comment nous nous y prendrons, poursuivit-elle... Avez-vous quelque idée là-dessus?

— Non, répondit Daniel.

— C'est que nous n'avons pas de temps à perdre. Quand mon père veut une chose il la veut bien ; il me donnera trois jours pour réfléchir, après quoi il faudra dire oui.

— Trois jours seulement!

— Peut-être vingt-quatre heures. Puis, de bonne foi, je n'ai pas d'objection sérieuse à faire contre ce mariage. Cependant, si vous voulez m'aider je résisterai. Voyons, avez-vous quelque parent un peu riche qui vous veuille du bien, et à défaut de parent, quelque espérance de fortune?

Daniel secoua la tête.

— Vous comprenez, se hâta d'ajouter mademoiselle Victoire, que ce n'est pas pour moi que je vous adresse cette question ; tel que vous êtes vous me convenez, et de grand cœur je soignerai votre pauvre père avec vous; votre mère verrait bien que je m'entends aux choses du

ménage, et nous vivrions gentiment avec le peu que nous aurions. Mais mon père n'est pas de cet avis. L'habitude du commerce lui fait voir toutes choses au point de vue des chiffres, et sitôt que votre nom sera prononcé, il demandera combien de sacs de mille francs vous représentez. Que lui répondrai-je ?

— La vérité; je n'ai rien.

— Ça, je le sais... et ce n'est pas la peine que je le lui dise... Ah! si j'étais majeure!...

— Que feriez-vous donc, mademoiselle?

— Ce que je ferais? Oh! c'est fort simple... Je dirais que je ne veux pas du mari aux favoris noirs, et je batailler ais tant qu'il faudrait bien, bon gré mal gré, qu'on vous acceptât.

— Ce serait peut-être au prix de grandes querelles? demanda Daniel d'un air simple.

— Ah! dame! il est clair que les choses n'iraient pas toutes seules. Mon père est têtu, il est âpre sur la question d'argent, et bien qu'il m'aime beaucoup, il ne démordra pas de son idée facilement, si même il en démord!... Il y aura bien des luttes et bien des cris!

Malgré sa gaieté, mademoiselle Victoire détourna la tête en achevant ces mots, et du bout des doigts essuya une larme qui tremblait au bord de ses cils.

— Eh bien! Mademoiselle, il n'y faut plus penser, répondit Daniel en se levant.

— Qu'est-ce que vous dites donc? demanda Mademoiselle Victoire tout étourdie.

— Je dis qu'il n'y faut plus penser, répliqua Daniel avec force. Je ne vous en aurais peut-être jamais fait l'aveu, mais puisque vous avez deviné ce que je n'aurais pas osé me confesser à moi-même, je ne ferai point de difficulté de vous le répéter : oui, je vous aime de tout mon cœur ; mais qu'ai-je à vous offrir? une existence voisine de la misère. Tout mon travail suffit à peine à soutenir notre triste ménage. Il n'y a qu'un être heureux parmi nous, et ce pauvre être est fou. Voulez-vous que pour acheter mon bonheur je vous enchaîne à toutes ces tristesses? Il faudrait que je fusse bien égoïste pour y consentir. Que deviendrions-nous, grand Dieu! si un enfant nous était donné? Ce qui est une joie pour tous, cette bénédiction du ciel, serait un malheur pour nous. Et puis, vous le dirai-je, il répugne à ma fierté de lutter pour me faire accepter par une famille et de n'entrer chez elle que par une porte basse. Quelque chose me dit qu'il ne faut pas aller contre la volonté des parents, et que c'est mal commencer le mariage que de le commencer sans que les cœurs du père et de la mère y soient.

— Vous dites tout cela parce que vous ne m'aimez pas

autant que je le croyais, s'écria tout à coup mademoiselle Victoire.

— Je ne vous aime pas! dit Daniel avec un accent profond.

Tout son visage était bouleversé; il mit les deux mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements et garda un instant le silence; puis, faisant un effort violent :

— Vous ne pensez pas ce que vous dites, Mademoiselle, reprit-il. Si en luttant j'étais assuré de vous rendre heureuse, peut-être irais-je contre ma conscience et braverais-je tout. En est-il ainsi, je vous le demande? Vous ne savez pas ce que c'est que d'endurer des privations et de vivre dans un intérieur où la folie sourit seule. Votre jeunesse et votre gaieté y mourraient. Voyez ce que je suis devenu : regardez-moi, et dites-moi après si j'ai tort d'avoir peur pour vous. Votre père qui vous aime, a pris soin d'arranger votre vie d'après les conseils de sa prudence; suivez donc la main qui vous guide.

— Ainsi vous renoncez à moi?

— Voilà bien des années que j'ai appris à me résigner... Mais, dites-moi, ce jeune homme que l'on vous destine, le connaissez-vous?... avez-vous quelque amitié pour lui?

— Oui; il est bon et d'une humeur ouverte et gaie qui me plaît... mais ce n'est pas vous.

Daniel prit la main de mademoiselle Victoire.

— Eh bien, dit-il, vous l'aimerez quand il sera votre mari; vous serez heureuse et vous m'oublierez.

Mademoiselle Victoire retira vivement sa main.

— Je vois bien que vous me jugez mal et vous croyez que je n'ai pas de cœur ! dit-elle.

— C'est vous qui me comprenez mal, reprit Daniel. Le jeune homme qu'on vous destine est bon, il doit être honnête puisque vos parents l'ont choisi; en l'épousant, vous remplissez vos devoirs de fille; il vous aimera, et pourquoi ne l'aimeriez-vous pas s'il s'applique à faire votre bonheur ? pourquoi alors ne m'oublieriez-vous pas ?

Par un mouvement subit, mademoiselle Victoire se jeta au cou de Daniel, et pleurant cette fois tout à fait :

— C'est que je ne veux pas vous oublier, s'écria-t-elle, et que si jamais cela m'arrivait, comme vous le dites, je m'en voudrais à la mort.

Daniel tremblait de la tête aux pieds, mais il fit un effort pour se dégager, et, repoussant doucement mademoiselle Victoire sur le banc d'où elle s'était levée :

— Si vous ne m'aviez pas rencontré, auriez-vous épousé ce jeune homme ? reprit-il.

— Oui, certainement, répondit la jeune fille en s'essuyant les yeux.

— Faites donc comme si vous ne m'aviez jamais vu.

Mademoiselle Victoire s'aperçut bien que la détermination de Daniel était arrêtée ; un peu de dépit se mêla à cette conviction. Il lui semblait qu'elle valait bien la peine qu'on fît quelques efforts pour l'obtenir ; elle se leva donc et prit le bras de Daniel pour rentrer chez elle.

Chemin faisant, ils échangèrent à peine quelques paroles. Mademoiselle Victoire croyait que sa dignité était engagée à se taire. Daniel appelait tout son courage à son aide pour accepter cette résignation dont il avait fait la loi de sa vie. Quand ils furent au coin de la rue où ils devaient se séparer, Mademoiselle Victoire tourna les yeux vers son compagnon :

—Pensez-y bien, dit-elle d'un petit air moitié coquet, moitié boudeur, si vous me laissez aller sans me dire un mot de plus, peut-être ne nous reverrons-nous jamais.

Daniel prit la tête de mademoiselle Victoire entre ses mains et l'embrassa sur le front.

— A la bonne heure, et voilà qui s'appelle parler, dit-elle.

Mais comme elle se haussait sur la pointe des pieds pour lui rendre son baiser :

— Adieu, dit Daniel.

Et se mettant à courir, il disparut à l'angle de la rue.

Mademoiselle Victoire frappa du pied et tourna les talons.

— Eh bien ! dit-elle, ce sera comme il voudra.

Mais rentrée au logis, elle s'enferma dans sa chambre et pleura toute la nuit.

Deux jours après, tandis qu'il travaillait dans son bureau on remit à Daniel une lettre dont l'écriture lui était inconnue; il rougit en la recevant ; quelque chose lui disait qu'elle était de mademoiselle Victoire. Il la tint pendant quelques minutes cachée sous sa main et sans oser la lire. Il lui semblait que tous les employés avaient les yeux sur lui. Il se leva enfin et courut dans le jardin de la préfecture, où, bien sûr d'être seul, il l'ouvrit.

« Il faut que vous soyez bien méchant pour avoir si peu de souci du chagrin que j'ai à cause de vous, disait la lettre ; voilà deux jours que je fais tous mes efforts pour vous oublier; je vois bien que je n'y parviendrai jamais. C'est ma fête lundi prochain : ce jour-là j'aurai dix-neuf ans. Je voudrais bien commencer cette nouvelle année avec vous; malheureusement on fait en cachette les préparatifs d'un grand dîner pour célébrer cet anniversaire, et du matin au soir je ne pourrai pas bouger de la maison ; mais je m'arrangerai pour être libre dimanche après la messe, et je vous invite à déjeuner chez ma nourrice que je pré-

viendrai. C'est un rendez-vous que je vous donne, Monsieur, entendez-vous, un rendez-vous. Avisez-vous donc de le manquer ! Quand j'ai vu que je pleurais à en avoir les yeux rouges, je me suis décidée à n'avoir pas d'autre mari que vous. Il faut que vous en preniez votre parti. Quant aux moyens, ça me regarde. Donc, à dimanche ; vous connaissez le chemin de la maisonnette ; à dix heures je vous y attendrai. Je vous tends les deux joues et vous mets au défi de ne pas m'embrasser.

» VICTOIRE. »

Le cœur de Daniel battait comme s'il avait fait une longue course; vingt fois il relut cette lettre et vingt fois il colla ses lèvres sur le papier. Quand il rentra dans les bureaux, sa main tremblait, il ne pouvait pas écrire et n'avait plus la tête à lui. A chaque ligne il se trompait. Il prit prétexte d'une violente migraine et sortit. Ce bonheur qui lui arrivait tout à coup l'étouffait.

Malgré tout le courage qu'il avait montré pendant leur dernière entrevue, Daniel ne songea même pas à désobéir aux ordres de mademoiselle Victoire. Il arriva même à la maisonnette longtemps avant l'heure du rendez-vous et s'assit sous un arbre d'où l'on voyait le chemin. Quelques minutes après, mademoiselle Victoire parut ; elle courait fort vite. Daniel se leva pour aller à sa rencontre; il était si pâle qu'elle en fut effrayée.

— Etes-vous malade ? lui dit-elle.

— Oh ! non ! répondit-il.

Le regard qu'il lui jeta acheva de la rassurer.

— Si c'est ainsi, reprit-elle, entrons, le déjeuner vous remettra.

Ils trouvèrent le déjeuner servi sous une tonnelle, la nappe, un peu bise, était propre et parfumée de fenouil. Il y avait des œufs frais, du beau pain blanc, une galette, du lait et un gros pot de confitures. La matinée était charmante, un petit vent tiède faisait rire les peupliers de la Loire, et c'était à peine si quelques nuages cotonneux se voyaient dans le bleu du ciel.

— Eh bien ! dit mademoiselle Victoire en battant des mains, n'êtes-vous pas bien ici, et voudriez-vous donner à un autre le bonheur d'y venir tous les dimanches ?

Daniel soupira.

— Ah ! dit-il, si c'était possible !

Mademoiselle Victoire frappa du pied.

— Mais puisqu'on vous dit que je me charge de tout ! reprit-elle.

Comme ils allaient s'asseoir près l'un de l'autre, mademoiselle Victoire le regarda bien en face :

— N'oubliez-vous rien ? lui dit-elle.

— Moi ? répondit Daniel.

La bonne humeur, la jeunesse, la gaieté rayonnaient sur

le visage de sa voisine ; un grain de malice se mêlait à son sourire quand elle reprit :

— Oui, vous? regardez-moi bien.

Elle approcha son frais visage de Daniel.

— Voyons, ajouta-t-elle, n'est-ce pas le jour de ma fête, et ce jour-là, que fait-on quand on aime les gens ?

— On les embrasse.

— Eh bien , embrassez-moi donc... à moins que vous ne m'aimiez pas, fit-elle avec un geste de coquetterie.

Mais elle n'eut pas le temps de se reculer : les deux bras de Daniel l'avaient enlacée, et il la retint quelque temps sur son cœur.

Sa nourrice arriva sur ces entrefaites; Victoire, rouge comme une cerise, se dégagea des bras de Daniel.

— Ma bonne Gothon, dit-elle, c'est mon mari... celui dont je t'ai parlé... Je te le présente.

— Dame ! mes pauvres enfants, ce n'est pas encore fait, répondit la bonne femme; en attendant, déjeunez, voilà une brioche que j'ai pétrie pour vous... l'aimais-tu, petite, autrefois !

Pour la première fois depuis longtemps Daniel oubliait qu'il était malheureux. Il ne pensait qu'au bonheur d'être auprès de Victoire qu'il croyait avoir perdue pour toujours. Quelque chose de la résolution et de la gaieté de cette charmante fille pénétrait en lui et lui donnait une

confiance qu'il n'avait jamais eue. Il mangeait de bon appétit, et ne se lassait pas de regarder sa compagne qu'il trouvait de plus en plus jolie.

— Voilà qu'il n'y a plus de lait, s'écria-t-elle, passons aux fruits.

Elle prit une belle poire, la coupa en deux et en offrit une moitié à Daniel.

— Ainsi, reprit-elle, vous aviez pu renoncer à moi, et si je ne vous avais pas écrit, je n'aurais plus eu de vos nouvelles ?

— Je suis si pauvre, répondit Daniel, le cœur me saignait, mais ce que j'avais résolu me semblait le plus sage.

— La belle raison ! Quand la sagesse vous fait pleurer, on ne l'écoute pas. Et puis, où est le mal de s'aimer, quand on n'attend qu'une occasion d'en parler à M. le curé.

— Oh ! pour cela, oui ! et le plus tôt sera le mieux.

— Il est clair que ce ne sera pas demain .. mon père n'a pas mis qu'un jour à gagner tous les écus qu'il a dans son tiroir... Il faut me donner le temps !

— Vous avez donc un moyen de le décider ? demanda Daniel timidement.

— Un moyen ? pas précisément. . mais j'ai observé, tout en faisant mon ménage, qu'une certaine petite

souris que je connais bien, a percé un gros mur pour arriver dans le garde-manger. C'était là un obstacle! Si donc une souris pas plus grosse que ça l'a vaincu à force de patience, pourquoi ne viendrai-je pas à bout de mon père? Sa résistance ne sera peut-être pas plus têtue que celle d'un mur, j'imagine.

Victoire jeta les yeux autour d'elle, un peu pour voir, un peu pour dissimuler son embarras et l'inquiétude qu'elle ne voulait pas montrer. Le feuillage frissonnait dans l'air; des moineaux et des pinsons trottaient sur le gravier, se disputant les miettes de pain qu'ils allaient manger au plus épais des buissons. On entendait dans le ciel le cri des hirondelles, et sur la Loire le chant des mariniers.

— Quand nous serons mariés, nous viendrons tous les dimanches déjeuner ici, reprit-elle.

— Je donnerais ma vie pour vous! s'écria Daniel dans un élan de tendresse.

— Voilà qui n'avancerait pas beaucoup notre mariage, reprit Victoire en riant.

Vers midi, il fallut se séparer. Les adieux furent longs et durèrent un peu plus qu'il n'était nécessaire; mais Victoire y mêla une pointe de gaieté qui ne leur permit pas de s'attendrir. Daniel l'accompagna d'abord jusqu'à la porte du jardin, puis jusqu'au sentier; puis on fit une

centaine de pas ensemble, puis encore un bout de chemin. Il n'était plus question, on le comprend, de séparation éternelle ; mais, au contraire, on promettait de se revoir, et c'était mademoiselle Victoire qui se chargeait d'en trouver les moyens. Elle avait, disait-elle, l'esprit plus inventif. Quand on aperçut les premières maisons de la ville, mademoiselle Victoire s'arrêta.

— Plus loin, ce serait trop, dit-elle, rentrez par le bord de la rivière, moi je me sauve.

Et elle reprit sa course du côté de la ville.

A partir de ce jour-là, un rayon d'espoir se glissa dans le cœur de Daniel. Il éprouva la sensation d'un prisonnier qui reverrait le soleil après une longue captivité. Il eut d'abord quelque peine à s'y habituer, puis il craignit qu'un bonheur si vif et si profond n'eût qu'une courte durée. Il sentait bien que sa vie était entre les mains de Victoire. Dès le lendemain de cette rencontre, qui marquait dans son existence comme un point lumineux, Daniel se mit au travail avec une ardeur extrême ; il espérait, à force de zèle, obtenir une place qui le rendrait moins indigne d'elle. Pour la première fois, il voyait un but à ses efforts ; l'abattement et la tristesse faisaient place à l'activité et à l'espérance.

Fidèle à la promesse qu'elle lui avait faite, mademoiselle Victoire lui donnait occasion de la voir quelque-

fois ; un jour, il avait un sourire, et lendemain un bout de conversation. Trois ou quatre fois même, ils se rencontrèrent de nouveau chez la nourrice. C'était alors des jours de fête. Mais Daniel n'osait pas questionner Victoire.

— Si elle avait quelque bonne nouvelle à m'apprendre, elle me le dirait, pensait-il.

De son côté, Victoire craignait de parler ; fallait-il avouer à ce pauvre Daniel qu'elle était chaque jour, et de plus en plus tourmentée, qu'on ne lui laissait plus une heure de repos, et que son père, bien loin de céder, se montrait plus opiniâtre que jamais? Elle s'efforçait de rester enjouée pour ne pas l'effrayer, mais son rire n'était plus si franc ni si vif. Si les lèvres en avaient conservé l'habitude, le cœur n'y était plus.

Un matin, Daniel reçut une lettre par laquelle mademoiselle Victoire lui annonçait qu'il devait cesser de se voir pendant quelque temps. La nourrice, pressée de questions par le vieux marchand, avait tout avoué; depuis ce moment, on la gardait à vue, elle ne pouvait pas bouger. Mais, ajoutait-elle, ce n'était qu'un mauvais moment à passer, et il pouvait compter sur elle quoi qu'il arrivât.

Cette lettre, écrite au crayon, sur un bout de papier, fut remise à Daniel par la nourrice de mademoiselle

Victoire. La pauvre femme avait consenti à lui rendre ce service; mais effrayée par les menaces du drapier, de qui elle tenait presque tous les moyens d'existence, elle avait déclaré que c'était le dernier de ce genre auquel elle se prêterait. Tout ce que Daniel put en tirer, c'est que Victoire était traitée comme une recluse, et que son père était bien décidé à ne lui pardonner que si elle consentait au mariage qu'on lui proposait.

— Si vous l'aimiez bien, ajouta la nourrice, vous renonceriez à elle.

Cette dernière parole frappa Daniel et lui donna à penser que Victoire, pas plus que la nourrice, ne lui disait tout.

III

Le désespoir dans lequel Daniel tomba après la lecture de cette lettre et la conversation qui l'avait suivie fut extrême ; il restait des heures entières sans parler, la tête entre ses mains, oubliant même de travailler. Il comprit bien alors quelle place mademoiselle Victoire tenait dans sa vie ; elle perdue, il n'y avait plus rien.

Il évitait de passer dans la rue qu'elle habitait, de peur de lui attirer quelque désagrément, et cependant il avait soif de la voir. Plusieurs jours s'écoulèrent sans nouvelles ; Daniel ne songea pas à l'accuser d'oubli ; il craignait bien plutôt qu'on n'eût redoublé de sévérité contre elle. — Elle souffre à cause de moi, pensait-il, et cette pensée le navrait.

Quelquefois la nuit il rôdait sous ses fenêtres ; la maison était close et silencieuse. Il s'asseyait sur un banc, la regardait longtemps et ne s'en allait que lorsqu'il était épuisé par la fatigue et le froid. Un soir que ses jambes

l'avaient porté dans cette rue si chère un peu plus tôt que de coutume, il aperçut de la lumière dans la petite pièce du rez-de-chaussée, où si souvent il avait vu mademoiselle Victoire. Il s'approcha et reconnut qu'il y avait plusieurs personnes dans cette pièce. Les persiennes étaient fermées à demi ; mais par les rainures on pouvait entendre ce qui se passait dans l'intérieur, la douceur de la saison permettant de laisser les vitres et les rideaux entr'ouverts.

Daniel retint son souffle et s'efforça de distinguer mademoiselle Victoire. Elle était assise dans un coin, les mains sur ses genoux et la tête penchée. Elle lui parut très-pâle et amaigrie. Le vieux drapier se promenait de long en large. La mère était debout devant la table, occupée à plier du linge avec la plus jeune de ses filles.

— Il faut que ça finisse, dit le père, c'est demain dimanche, et tu sais que je dois aller à Cosne... Je ne veux pas partir avant d'avoir fixé le jour de ton mariage. Es-tu prête ?

Victoire secoua la tête.

Le marchand frappa du poing sur la table.

— Voyons, reprit-il, ne me mets pas en colère... Je ne suis pas de bonne humeur aujourd'hui et ça n'irait pas bien.

— Est-ce ma faute à moi si ce marchand de Cosne

vous emporte de l'argent? Vous m'aviez donné jusqu'à la fin du mois.

Le drapier, à qui un correspondant avait fait perdre quelques centaines d'écus dans la journée, était dans une mauvaise disposition d'esprit; il fallait que sa colère tombât sur quelqu'un, et dans l'état d'irritation où le mettait le retard apporté au mariage qu'il avait projeté, il avait choisi sa fille.

— Et s'il me plaît que la fin du mois soit aujourd'hui! reprit-il... Tu as eu le temps de réfléchir... Es-tu décidée?... Moi, je suis las, je t'en préviens, de voir toute une maison en l'air à cause de tes sottises.

— Mais, mon père, quelle sottise voyez-vous à ce que j'aime un brave garçon qui me le rend de tout son cœur?

— Encore! s'écria le drapier furieux... As-tu donc juré de me faire perdre patience?... Un beau mariage vraiment... un mari qui n'a ni sou ni maille... On me l'a fait voir l'autre jour sur la place du Château... Il avait une redingote râpée comme un vieux chiffon!...

— Oh! mon père! s'écria Victoire en se levant. Le rouge lui était monté au visage.

— Eh bien, quoi? vas-tu m'interrompre à présent?

Victoire, sans répondre, se dirigea vers la porte; son père la saisit par le bras.

— Voyons, dit-il, veux-tu épouser ton cousin, oui ou non ?

Victoire se tut.

— Mais voyez donc si elle parlera ! s'écria-t-il en levant la main.

Daniel poussa un cri sourd et frappa violemment à la porte. Une servante lui ouvrit, et il entra.

— Daniel ! s'écria Victoire.

— Ah ! c'est donc vous, Monsieur ? dit le drapier, qui repoussa rudement sa fille... eh bien, nous allons voir !

— Monsieur, dit Daniel, je ne viens pas ici pour vous braver... Je viens pour joindre mes efforts aux vôtres, afin de décider mademoiselle Victoire à vous obéir.

Le père et la fille le regardèrent tous deux ; l'un avec surprise, l'autre avec effroi.

— Vous ? dit le marchand.

Puis, haussant les épaules :

— C'est quelque machination ! reprit-il.

Daniel se tourna du côté de Victoire.

— Je vous remercie de toutes les preuves d'affection que vous m'avez données, dit-il, je ne les oublierai pas ; mais au nom même de cette affection que vous m'avez si fidèlement gardée, je vous supplie de ne plus penser à moi que comme à un ami. L'homme que votre père vous

a choisi vous aimera. Il est jeune, il est riche, il est de votre famille. Que suis-je, moi, et qu'ai-je à vous offrir?

En parlant ainsi Daniel tenait un pan de cette redingote à laquelle le drapier avait fait allusion. Victoire cacha sa tête entre ses mains.

— Vous résisteriez jusqu'au bout, reprit-il, que je ne vous épouserais jamais sans le consentement de votre père. Mieux vaut donc obéir. C'est votre père qui vous le demande et moi je vous en prie.

Victoire écarta les mains et laissa voir un visage trempé de larmes.

— Vous le voulez? dit-elle.

Daniel baissa la tête.

— Eh bien! reprit-elle, je cède, mais je serai malheureuse toute ma vie!

— Alors nous serons frères, dit Daniel avec un sourire si triste, que Victoire éclata en sanglots et alla se jeter dans les bras de sa mère.

Le drapier, tout étonné, n'avait rien dit pendant cette scène; mais quand il vit que la victoire lui restait, grâce à un auxiliaire sur lequel il ne comptait pas, il ouvrit de grands yeux.

— Ta! ta! ta! dit-il alors, on n'est pas malheureuse parce qu'on épouse un beau garçon qui a de bonnes rentes.

Il fit quelques pas dans la chambre en se frottant les mains.

— Quant à vous, Monsieur, reprit-il en se tournant vers Daniel, je vois bien que vous êtes un honnête homme; touchez-là.

Daniel s'inclina, il avait le cœur trop gros pour répondre.

— Çà, continua le drapier, on m'a dit que vous étiez pauvre... Ce que je vois me donne à penser qu'on a dit la vérité... Je vous dois bien quelque chose, et si un peu d'argent pouvait...

Daniel l'arrêta d'un geste.

— Merci, Monsieur, dit-il, je n'ai besoin de rien.

— Oh! si vous faites le fier... enfin ce sera comme vous voudrez!

Le drapier n'était peut-être pas fâché du refus de Daniel; il avait fait la proposition, on ne l'avait pas acceptée, sa conscience ne lui reprochait rien et tout allait pour le mieux.

Lorsque Daniel quitta la maison du drapier, il était comme étourdi. La violence des efforts qu'il avait faits pour maîtriser son émotion l'avait épuisé. Il tomba sur un banc à moitié évanoui et y resta jusqu'au matin. Le bruit de quelques voitures qui se rendaient sur la place

du marché le tira de son évanouissement. Il se leva et retourna chez lui.

Il trouva son père qui travaillait dans le jardin. On voyait derrière les carreaux d'une fenêtre voisine le visage austère et pensif de la mère qui surveillait ce travail tout en raccommodant le linge de la maison. Le bonhomme s'appuya sur sa bèche. La sueur ruisselait de son front.

— Tu viens de te promener, petit, dit-il à son fils... tu as raison... prends du bon temps, ça te fera du bien... moi j'arrache les mauvaises herbes...

Et il se remit à biner en chantonnant.

La mère serra son ouvrage et tira d'une armoire un livre d'heures qu'elle avait eu lors de son mariage.

— Je vais à la messe, dit-elle ; si ton père a besoin de quelque chose, tu me remplaceras près de lui.

Daniel monta dans sa chambre et se jeta à genoux, demandant à Dieu de lui donner le courage de résister à cette épreuve. N'avait-il pas besoin de toutes ses forces pour donner le pain quotidien à ces deux êtres si chers qui tenaient tout de lui ? Il pria avec ferveur et se sentit plus ferme en se relevant. Il prit les deux lettres de Victoire, ces deux lettres qui l'avaient bouleversé tour à tour et d'une manière si différente, et les brûla. Qu'avait-il besoin de les relire ? ne les savait-il pas par cœur ?

Quand la flamme eut cessé de briller, il regarda les cendres noires qui s'envolaient au souffle du vent.

— Adieu, dit-il, mon cœur est parti.

On entendait toujours la voix de son père qui chantait entre les arbres.

— Au moins un de nous trois est heureux ! reprit-ilt

Et cherchant parmi ses papiers les documents d'un rapport que M. de La Coudraie lui avait donné à rédiger, il se mit au travail.

Mais cependant, malgré l'habitude qu'il avait de la résignation, il lui fallut de longs efforts pour rentrer en possession de lui-même. La tristesse était cette fois plus forte que sa volonté et si profonde qu'il en oubliait ses chers livres. Il restait des heures entières après le travail de chaque jour et le dimanche toute la journée dans la tonnelle du jardin à regarder le fleuve couler. Une sorte de fièvre lente le consumait. Pour s'arracher aux douloureuses pensées auxquelles, malgré l'empire qu'il avait pris sur lui-même, il ne pouvait se soustraire, il chercha de nouvelles occupations et en trouva qui ne lui permirent plus de penser. Il vivait comme une machine.

Grâce à cette prodigieuse activité, le petit ménage du pauvre faïencier jouissait d'une aisance qui augmentait la gaieté du brave homme. Il buvait après déjeuner un verre de vin vieux et faisait gaillardement ses trois repas

par jour. Quand il avait bien dîné, il frappait sur l'épaule de son fils.

— Eh bien ! mon garçon, s'écriait-il, qu'en dis-tu ? Voilà ce qu'on trouve dans un jardin quand on sait remuer la terre !... Que les fèves réussissent comme l'an dernier, et la maison sera payée.

Et la nappe n'était pas levée qu'il courait à son arrosoir et à ses légumes.

Depuis le jour où il avait fait de si cruels adieux à mademoiselle Victoire, Daniel n'avait plus repassé par la rue qu'elle habitait. Il évitait aussi de paraître aux promenades où il aurait pu la rencontrer ; mais il revenait souvent et malgré lui à la maisonnette des champs où il avait connu les seuls moments heureux de sa vie. Il y trouvait une sorte de bonheur amer dans lequel il aimait à se plonger. Seulement, dès qu'il apercevait la nourrice, il disparaissait. Il craignait d'apprendre la vérité.

Une seule fois, étant à la messe, il rencontra mademoiselle Victoire ; il devint si pâle en la voyant qu'il dut s'appuyer contre un pilier pour ne pas tomber. Un jeune homme qui portait des favoris noirs l'accompagnait. Daniel sentit que ses jambes tremblaient et il se mit à genoux. Ainsi caché dans la foule et la tête penchée, il ne pouvait plus la voir ; mais il avait beau fermer les yeux, le visage de mademoiselle Victoire et celui du jeune

homme aux favoris noirs étaient devant lui. Il attendit pour sortir de l'église que tout le monde fût parti. Une pauvresse qui se tenait à la porte et à laquelle il avait l'habitude de donner quelques sous après la messe, lui tendit la main. Daniel passa sans s'arrêter.

— Si ceux qui m'assistent me refusent l'aumône, qu'est-ce que je vais devenir ? dit la pauvresse.

Daniel l'entendit.

— Elle a raison, pensa-t-il, et faut-il l'oublier parce que je souffre ?

Il tira quelque menue monnaie de sa poche et la donna à la pauvresse.

— Ne m'en veuillez pas, dit-il, et priez pour moi, je suis bien malheureux.

C'était la première fois depuis la ruine de son père que Daniel parlait de lui et laissait voir ce qu'il éprouvait.

Sur ces entrefaites, un médecin qui passait par la ville entreprit de guérir le faïencier et le soumit à un traitement qui devait faire merveille. Une bonne femme que sa science ou le hasard avait débarrassée d'une vieille maladie l'avait recommandé à la mère de Daniel.

— Il promet de rendre la raison à ton père, dit-elle son fils, mais le traitement est cher, il sera long ; qu faut-il faire ?

— Appelez ce médecin, répondit Daniel.

A quelque temps de là, il fallut donner de l'argent au médecin. Daniel en avait bien un peu, mais pas assez. Il songea tout d'abord à s'adresser à M. de La Coudraie qui certainement lui en prêterait, ne fût-ce qu'à titre d'avance. Un matin donc, il se fit annoncer dans le cabinet du secrétaire général, mais là sa timidité accoutumée fut la plus forte. Il ouvrit la bouche, tortilla son chapeau et ne dit rien.

— Vous avez à me parler? dit enfin M. de La Coudraie qui faisait mine de lire un rapport, et, sans lever les yeux de dessus son papier, il ajouta :

— Parlez donc, mon cher monsieur Daniel, parlez.

Daniel, à qui les mots ne venaient pas, se souvint à propos d'un certain employé qui était dans une grande gêne par suite d'une maladie qu'il avait faite :

— C'est pour M. Picard que je viens, balbutia-t-il : il est dans un grand embarras, et sachant combien M. le secrétaire général est bon pour moi, il a pensé qu'à ma prière vous voudriez bien lui accorder une petite gratification.

— Est-ce que vraiment il en a besoin? demanda M. de La Coudraie.

— Le plus pressant besoin, reprit Daniel à qui le courage ne manquait pas quand il s'agissait d'un autre.

M. de La Coudraie prit une feuille de papier, écrivit quelques mots et signa.

— Voilà un bon de trois cents francs, dit-il, donnez-le à votre protégé... le caissier de la préfecture l'acquittera... Et surtout recommandez à Picard de ne plus tomber malade.

Daniel remercia M. de La Coudraie et porta le bon à l'employé.

— Tiens! dit l'employé en sautant de joie... c'est gentil à vous d'avoir pensé à moi !... Cent écus! Faut-il qu'il vous en donne de ces gratifications pour qu'à votre prière j'obtienne cent écus !

Et sans prendre le temps de mettre son chapeau, il courut chez le caissier.

En quittant la préfecture, Daniel pensa à s'adresser au père d'un de ses élèves, qui était fort riche, et qui lui avait témoigné quelque amitié.

— J'aurai plus de courage avec lui, se dit-il.

Il courut chez l'élève, et sonna hardiment ; mais la porte de la maison ouverte, son courage l'abandonna. Il avait la gorge sèche.

— Ah ! c'est vous, monsieur Daniel ? dit le père Avez-vous changé les heures de vos leçons ?

— Oh ! non, Monsieur, non.

— Eh bien ! je suis charmé de vous voir. Y a-t-il quelque chose pour votre service ?

Daniel toussa, ouvrit la bouche, et toussa de nouveau.

— Mon Dieu ! Monsieur, dit-il enfin, c'est que j'ai prêté mon Horace... on ne me l'a pas rendu... et je venais voir si monsieur votre fils pouvait...

— Vous prêter le sien... certainement... Ses livres sont là, sur cette table... Prenez.

Daniel rentra chez lui les mains vides.

— Le médecin est venu deux fois, lui dit sa mère, il dit que s'il n'est pas payé, il ne pourra pas continuer le traitement, et s'il s'arrête, c'est comme s'il n'avait rien fait.

— Bien ! répondit Daniel, si le médecin revient ce soir, vous lui direz qu'il aura son argent demain.

Il pensa à en demander au marchand dont il faisait la correspondance ; cet homme était brusque, mais bon à sa manière, et qu'était-ce pour lui qu'une avance de quelques centaines de francs dont il était sûr de se rembourser mensuellement ?

Ce raisonnement était fort bon ; mais Daniel n'osa pas entrer chez le marchand à une heure où il n'avait pas l'habitude de s'y montrer. Il arriva jusqu'à la porte, mit la main sur le bouton, puis s'en alla. Si dans ce moment-

là quelqu'un était sorti du magasin, il se serait mis à courir.

— Comment font donc les gens qui font des dettes ? se dit-il.

Pour rentrer chez lui il dut passer par la rue qu'habitait le drapier. Il leva les yeux quand il fut devant la maison.

— Ah ! mon Dieu ! se dit-il, quelle existence aurais-je faite à mademoiselle Victoire si elle m'avait épousé !...

Cependant il n'avait pas d'argent et il avait promis à sa mère d'en rapporter. Comme il marchait dans la ville un peu au hasard, il passa devant la boutique d'un libraire qui, au temps de sa prospérité, lui avait vendu beaucoup de livres. Une idée subite lui traversa l'esprit et il entra chez le libraire.

— Voulez-vous acheter ma bibliothèque ? lui dit-il tout de suite.

La bibliothèque de Daniel, bien qu'elle n'eût ni livres rares ni éditions précieuses, était assez riche en volumes d'une facile défaite, le faïencier ayant mis un certain orgueil à lui donner de bons ouvrages, bien reliés, sur les belles-lettres, l'histoire, la géographie. On y voyait surtout une belle collection des classiques latins et français.

— Volontiers, répondit le libraire ; tout dépendra du prix.

Entre un homme qui veut vendre et un homme qui veut acheter, l'accord est bientôt fait. On convint du prix, et Daniel rentra chez lui avec le libraire.

Tous les livres furent mis dans de grands paniers et emportés. Au bout d'une heure, tous les rayons de la bibliothèque étaient vides. Quand le libraire fut parti, Daniel apporta la somme entière à sa mère.

— Tenez, ma mère, lui-dit-il, voilà l'argent, payez le médecin.

La mère de Daniel avait assisté à cette vente sans rien dire ; mais quand elle tint l'argent dans ses mains, quand elle vit la pâleur de son fils à qui ce dernier trésor, cette suprême consolation venait d'être ravie, elle sentit le flot de la pitié monter à son cœur.

— Que Dieu te bénisse, mon pauvre enfant ! lui dit-elle.

Et elle l'embrassa avec une effusion qui bouleversa Daniel.

Pour la première fois de sa vie il pleura entre les bras de sa mère.

Tous ces déchirements et toutes ces luttes épuisaient la santé de Daniel ; il éprouvait souvent des douleurs sourdes dans la poitrine, mais il ne se plaignait jamais. Peut-être aussi n'y prenait-il pas garde. Il les attribuait à l'excès du travail. Depuis qu'il ne lisait plus, il écrivait

davantage. Sa lampe veillait plus longtemps la nuit; quelquefois le jour la trouvait allumée; il trompait la fatigue du travail quotidien par une autre fatigue.

Un soir qu'il traversait la place du Château de ce pas régulier qu'il avait toujours, Daniel se trouva tout d'un coup en face d'un jeune homme qui lui tendait la main d'un air amical. Daniel ôta son chapeau et le regarda sans parler.

— Tu ne me reconnais donc pas? dit ce jeune homme.

— Non, Monsieur, répondit Daniel.

— Monsieur!... à moi... ton camarade! Regarde bien, reprit l'autre.

Daniel fit ce que le jeune homme lui demandait.

— Oui, il me semble bien vous avoir vu quelque part, il y a longtemps, dit-il.

— Pardieu, tu m'as vu au collége, il y a sept ou huit ans. Tu ne te souviens donc plus de Fabrice?

— Fabrice d'Obernais! s'écria Daniel.

— Lui-même... mais embrasse-moi donc!

Cet élan vainquit la réserve de Daniel, et il embrassa Fabrice de bon cœur.

— Çà! reprit Fabrice, tu dînes avec moi ce soir?

— Moi!

— Oui, toi; je ne parle pas à ton ombre, j'imagine?

— Mais je ne peux pas.

— On dîne toujours,.. là ou ailleurs. Donc tu dînes avec moi... D'abord je ne te lâche pas ; je traverse Nevers, et il ne sera pas dit que je n'aurai pas trinqué avec mon copain. Quelques vieux amis, du temps que nous étions en philosophie, dîneront avec nous. On tâchera d'être gai, et on boira à la santé du petit père Verjus.

Le petit père Verjus dont parlait Fabrice était un vieux professeur de rhétorique auquel les élèves du collége de Nevers avaient donné ce surnom à cause de son humeur acerbe. Ce souvenir perdu dans un passé joyeux fit sourire Daniel, et il accepta l'invitation de Fabrice.

— Voilà qui est convenu, reprit Fabrice, qui tout en parlant avait passé son bras sous celui de Daniel ; on se réunit à sept heures et on dîne à l'*hôtel de la Nièvre*. C'est là que nous mangions des poulets sautés et des omelettes quand on faisait l'école buissonnière. T'en souviens-tu ? Quel appétit nous avions à cette époque ! Si on t'attend quelque part, va dire que tu n'iras pas, et reviens vite.

Daniel regardait Fabrice ; cet entrain l'étonnait : il s'était déshabitué de la gaieté.

— Que te voilà grand et fort ! qu'es-tu donc devenu ? reprit-il.

— Est-ce qu'on sait ? répondit Fabrice. Je suis allé à Paris un peu jeune ; j'y ai mangé quelque argent ; j'ai

vu l'Italie et le Caire, comme tout le monde. L'Orient était à la mode, et je suis parti un mardi gras... J'arrive de Bagdad, et je vais tuer des perdrix rouges dans un coin de terre que j'ai dans la montagne. Et toi?

— Moi ? dit Daniel. Oh ! moi je n'ai pas quitté Nevers, et je n'ai rien à raconter.

Là-dessus ils se séparèrent, l'un pour prévenir sa mère de son absence, l'autre pour surveiller les apprêts du festin à l'*hôtel de la Nièvre*.

Ce Fabrice, tout à coup retrouvé, était un jeune homme du pays, d'une famille riche, et qui, ainsi qu'on l'a vu, avait fait ses études avec Daniel. Une certaine sympathie les avait rapprochés et ils avaient vécu pendant plusieurs années dans une grande intimité. Fabrice avait l'humeur un peu vagabonde et dénichait les oiseaux plus volontiers qu'il ne cultivait le jardin des racines grecques ; mais en revanche il était adroit à tous les exercices du corps, vaillant et hardi. Daniel, qui était en terme de collége un *piocheur*, ne brillait pas aux jeux de la toupie et du cheval fondu, mais il aimait à rendre service en traduisant pour autrui les passages difficiles. Combien de fois n'avait-il pas écrit le thème ou la version de Fabrice ! et en retour de ces petites complaisances, combien de fois le gentilhomme n'avait-il pas prêté au roturier l'aide de ses poings au milieu des querelles

intestines des récréations ? Tout alors était commun entre eux, livres et cerceaux, plaisirs et pensums, chagrins et brioches. Puis un jour vint où la fortune poussa l'un vers Paris et l'autre dans les bureaux de la préfecture de Nevers. Dans les commencements ils s'écrivirent quelquefois ; mais Fabrice vivait dans un grand tumulte, tandis que Daniel végétait tristement au fond de sa province. Les lettres cessèrent bientôt sans qu'on puisse dire lequel ne répondit pas à l'autre, et tout sembla fini entre eux jusqu'au jour de leur rencontre sur la place du Château.

Il n'y avait que quatre ou cinq convives au dîner de l'*hôtel de la Nièvre*, Fabrice, Daniel, un étudiant qui poursuivait son cours de médecine depuis tantôt six ans, un avocat du barreau de Nevers et un jeune propriétaire de la ville. Trois ou quatre autres invités avaient fait défaut.

— Le substitut ne viendra pas, dit Fabrice, il a peur de souiller la majesté de sa robe... Mettons-nous à table.

Le dîner fut fort gai : les souvenirs de collége firent presque tous les frais de la conversation. On parla des maîtres et des écoliers ; on y mêla quelques épisodes de la vie de chacun, et pour entamer une bouteille de vin de Champagne on n'attendait pas que l'autre fût achevée. Daniel fit comme tout le monde, il vida son verre et redevint le Daniel des anciens jours.

Quand on eut allumé les cigares, — il était onze heures à peu près, — la bande se dispersa. L'un avait sommeil, un autre parla d'un rendez-vous, le troisième regrettait sa partie de dominos de tous les soirs ; chacun tira de son côté, et Daniel et Fabrice restèrent seuls.

Un ruisseau ombragé de saules et de peupliers court tout auprès de l'*hôtel de la Nièvre*. Daniel et Fabrice, invités par un beau clair de lune, en gagnèrent les bords et s'enfoncèrent dans la campagne. Excité à son insu par le vin de Champagne, aussi peut-être par l'influence de l'heure et l'empire des souvenirs, Daniel parlait à Fabrice comme s'ils eussent été tous les deux sur les bancs de la salle d'étude. Dix ans étaient oubliés; son cœur s'ouvrait et livrait passage à toutes les choses qu'il y cachait comme dans une prison.

— Ce n'est pas gai ce que tu me racontes là, dit Fabrice.

— Gai ! gai ! Tu es donc gai, toi ? reprit Daniel.

— Quelquefois.

— Tu ne sais pas ce que c'est que de travailler sans relâche, et sans repos, et sans espoir !... Voilà dix ans que je n'ai pas causé ! Je ne suis un peu tranquille que la nuit, quand je suis seul dans ma chambre. J'ouvre la fenêtre, je regarde la Loire large et toute brillante, et je pense à je ne sais quoi !... Lorsque je ne pense pas, j'écris,

— Et que diable écris-tu ?

— Ceci et cela ; de la prose ou des vers.

— Des vers aussi !... Au fait, tu rimais déjà quand nous étions au collége.

— Que veux-tu... on rime toujours! Ça me console ! Il me semble que je suis moins malheureux pendant que ma plume court sur le papier... Ma tête brûle, le sang bout, j'ai un peu de fièvre, mais j'oublie... Ah ! ma vie de tous les jours, cette vie misérablement active et surchargée de travaux stupides, elle me tue ! Ne crois pas que je la regrette, au moins ; elle donne du pain à ma mère, et par elle mon père est heureux... Dieu veuille seulement que mes forces durent autant qu'eux... Après, si je meurs, tant pis.

Fabrice poussa la fumée de son cigare et regarda Daniel. Il avait traversé le monde à Paris, et si sa nature bonne et franche ne s'y était pas gâtée, le levain de l'incrédulité était entré dans son cœur. Et puis il savait quels ravages une certaine école de littérature a causés dans beaucoup de jeunes esprits heureux de chanter les charmes de la désillusion et les enivrements du désespoir. Il se demandait donc si Daniel n'avait pas sucé le lait de cette méchante nourrice.

— On meurt toujours, dit-il en répondant au dernier mot de Daniel. Un léger sourire accompagnait cette réponse.

Daniel haussa les épaules.

— Mourir, ce n'est rien, reprit-il : les oiseaux du ciel meurent sans se plaindre ; mais la chose horrible, c'est de mourir avant d'avoir vécu.

— Qu'aurais-tu voulu faire ? demanda Fabrice intéressé déjà par le tour que prenait l'entretien.

— Tu vas te moquer de moi... Mais non, tu m'as aimé autrefois, peut-être m'aimes-tu encore... Tu ne riras pas... tu me plaindras... Je ne voudrais pas, en le répétant, parioder un mot célèbre, mais il me semble qu'il y avait en moi quelque chose... Ah ! si j'avais pu suivre mon instinct... vivre d'une vie plus intellectuelle, peut-être serais-je à présent ce que je ne serai jamais ! Mais tout m'a manqué à la fois... Figure-toi que je n'ai même plus de livres. C'est comme si tu perdais tous tes amis d'un seul coup... Quel vide immense ne serait-ce pas autour de toi ! Je n'avais plus rien pour remplir ma solitude... je me suis mis à écrire. Est-ce bon, est-ce mauvais ce que je fais ? je n'en sais rien. Qu'importe d'ailleurs ! Quand par hasard un journal me tombe sous les mains, s'il rend compte d'un événement littéraire, il me passe des larmes devant les yeux... Ça me fait mal. Toi, tu vis à Paris, au milieu de mille surprises qui sont l'histoire de tous les jours ; tu as été à Bagdad, tu ne comprends rien à ce que je te dis... Tu crois peut-être

que je suis gris ou fou, que sais-je ? Tu ne t'imagines pa à quel degré l'isolement et la tristesse peuvent porter l'exaltation d'un pauvre homme qui, dans sa ville natale et au milieu de sa famille, vit comme dans un désert ! Je ne te dis pas que j'ai du talent... Du talent pour qui et pourquoi ?... A quoi cela me servirait-il ? Mais je souffre et je pleure ! Et si je n'allais pas à la messe le dimanche, si je ne priais pas, il y a des heures où je me tuerais... Quand je pense que demain et le jour suivant et les jours d'après ressembleront à hier, et qu'hier ressemblait à aujourd'hui... je deviens fou !

Fabrice prit la main de Daniel et la serra.

— Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? lui dit-il.

— On n'écrit pas, répliqua Daniel... moi surtout qui n'ai jamais dit à personne ce que je te dis à présent. Et puis le malheur rend farouche... je suis comme une bête fauve blessée... j'expire dans mon coin.

Il n'y avait dans le geste et dans l'accent ni comédie ni prétention ; Fabrice sentit que Daniel disait vrai.

— Quel courage t'a-t-il donc fallu pour supporter tout cela ? reprit-il.

— Ah ! le courage n'y était pour rien ; il y a longtemps que je n'en ai plus. La résignation a tout fait. Quand le vent souffle, les arbres plient, et si le vent souffle toujours, les arbres finissent par ne plus se rele-

ver. Je suis comme un de ces arbres... Je t'ai dit quelles étaient mes distractions, quelques feuilles de papier noircies... Veux-tu les voir?

Cette demande, si innocente qu'elle fût en apparence, contraria Fabrice; il crut y reconnaître l'écho d'une vanité qui chantait dans l'esprit d'un petit poëte de province. Elle lui gâta l'effet produit par l'élan et la fièvre de Daniel.

— Comme tu voudras! reprit-il un peu froidement.

Daniel prit un sentier à travers champs et se dirigea vers la ville en compagnie de Fabrice, qui ralluma un second cigare.

IV

Pendant toute la distance qui séparait Nevers du lieu où se trouvaient Fabrice et Daniel, celui-ci parla avec une grande exaltation. Quelquefois il s'arrêtait, et passant la main sur son front :

— J'ai du feu dans les veines ! disait-il.

Puis il recommençait, ne laissant dans l'ombre aucun des coins les plus secrets de sa vie. Fabrice restait suspendu entre le doute et l'émotion. Parfois il éprouvait une pitié profonde pour ce pauvre être à qui rien ne souriait ; et deux minutes après il se demandait si Daniel n'avait pas lu Chatterton, et ne l'avait ni compris ni digéré.

Ils arrivèrent enfin à la petite maison que la famille de Daniel occupait derrière l'évêché. Daniel en ouvrit la porte et conduisit Fabrice à travers le jardin dans cette petite chambre où il avait passé tant de nuits à veiller. Il en poussa la fenêtre. La nuit était claire, on voyait trembler les étoiles dans le fleuve.

— Tiens, voici la Loire, voilà cet horizon derrière lequel est Paris, dit Daniel; il n'est pas un de ces arbres dont je ne connaisse le murmure !... Combien de fois me suis-je accoudé là ! Ce vent froid qui souffle, combien de fois n'a-t-il pas rafraîchi mon front !

Fabrice vit percer un peu de lyrisme dans ces quelques paroles ; il fronça le sourcil et s'assit nonchalamment sur un vieux fauteuil.

— Voyons tes vers, dit-il.

— Oh ! rassure-toi, répondit Daniel, qui démêla l'intention de Fabrice, il y en a fort peu... Arrête-moi dès le premier, si ça t'ennuie, je ne t'en voudrai pas.

La résignation qui se montrait dans l'accent bien plus que dans les paroles de Daniel toucha le voyageur.

— Lis toujours, reprit-il, je t'écoute.

Il alluma un nouveau cigare et s'assit en face de Daniel.

Daniel ouvrit un tiroir et prit au hasard, au milieu d'un fouilli de papiers, quelques feuilles tachetées d'encre, çà et là. Il les parcourut des yeux.

— C'est peut-être très-mauvais, ce que je vais te lire... dit-il en hésitant; si nous nous en tenions là ?

— Tu sais le proverbe... le vin est tiré...

— Buvons-le donc ! reprit Daniel.

Et il commença.

Fabrice s'attendait, il faut le dire, à entendre de méchants vers sur de vieux motifs. Ceux que lisait Daniel l'étonnèrent bientôt par leur tour vif et leur fermeté.

Au vingtième, Daniel s'arrêta ; sa voix tremblait un peu et d'un regard timide il interrogea l'auditoire :

— Est-ce assez ? dit-il.

— Non, continue, dit Fabrice.

Au troisième feuillet, Fabrice jeta son cigare.

— Mais, reprit-il, c'est une comédie que tu me lis ?

— Oui.

— Pourquoi donc une comédie plutôt qu'un drame ou tout autre chose ?..,.

— Je ne sais... Il y a cinq ou six ans que je n'achète plus de livres... j'en suis resté aux anciens... Est-ce qu'on n'en fait plus ?

Et souriant à demi :

— Tu verras, reprit-il, qu'ils m'auront gâté.

— Est-elle finie cette comédie ?

— Non.

— Tant pis.

— Ce n'est donc pas si mauvais ?

— Mauvais ? Mais non, pardieu ! c'est fort bon.

Les yeux de Daniel brillèrent d'une joie si naïve que Fabrice vit bien qu'il avait affaire à un homme d'un

esprit simple et droit. Le lecteur pouvait bien avoir conscience de son mérite, mais il n'en était pas bien sûr. Fabrice, qui tout d'abord avait craint de rencontrer chez son ancien condisciple un poëte de chef-lieu tout gonflé de suffisance et jouant à l'homme incompris, fut entièrement rassuré et sortit de sa réserve.

— Je te dis que c'est fort bon, reprit-il; on peut ne pas faire de ces choses-là et s'y connaître !... J'en ai assez entendu au théâtre et dans les salons... Mais, dis-moi, pourquoi ta comédie n'est-elle pas achevée ? Tu l'as prise un peu par tous les bouts... ce n'est donc pas le plan qui t'arrête.

Le front de Daniel s'assombrit.

— Oh ! que non ! dit-il.

— Qu'est-ce alors ?

Daniel devint blanc; il regarda Fabrice et devint pourpre.

— C'est que... reprit-il.

Il balbutia deux ou trois mots sans suite et s'arrêta.

— Ah ! je devine, il y a quelque amourette là-dessous, s'écria Fabrice gaiement; raconte-moi ça.

— Je n'ai rien à raconter, reprit Daniel en faisant un grand effort de courage; j'aimais à cette époque et je travaillais... à présent, je ne travaille plus.

— C'est-à-dire qu'on t'a un peu trahi... pardieu ! nous

avons tous passé par là. Mais, bah ! il n'y pas de désespoir sans bornes et de regrets éternels !... J'en ai vu bien d'autres !... Regarde-moi, je n'en suis pas mort.

— Tu n'étais pas seul, toi !

Daniel passa ses mains sur ses yeux et détourna la tête.

— Bon ! se dit Fabrice, vous allez voir que c'est un Chatterton doublé d'un Saint-Preux !

Mais comme au fond et malgré son apparence railleuse, Fabrice avait le cœur bon et ouvert aux sentiments vrais, il se reprocha ce premier mouvement ; l'attitude de son ami et la simplicité de cette douleur qui craignait de se laisser voir achevèrent de le vaincre.

Il lui prit la main sans parler et la lui serra.

Daniel se leva et marcha vivement. Il avait besoin d'éclater.

— Que veux-tu ? dit-il, cette pauvre enfant voulait attendre et m'épouser !... Qu'avais-je à lui offrir ? L'honnêteté me faisait un devoir de la dissuader de ce projet, dans lequel elle persistait avec toute la tendresse d'une femme et tout le courage d'un homme... Ça m'a fait bien du mal !... Depuis lors je n'ai plus entendu parler de Victoire...

— Ah ! elle s'appelle Victoire ?

— Victoire, oui..... Dieu ! il y avait longtemps que je n'avais entendu ce nom ! Quand je me suis séparé d'elle,

il m'a semblé qu'on m'arrachait quelque chose .. Le vide s'est fait dans mon cœur; il y a comme un trou, et rien ne l'a comblé depuis... J'ai tout fait pour n'y plus penser... et tout me la rappelle... Les heures qui sonnent me disent celles où je la voyais... Hélas! un jour, un seul, j'ai cru que ce bonheur serait éternel... Un matin, je me suis réveillé sur un banc de pierre... j'avais froid, j'étais seul et je pleurais.

De grosses larmes gonflaient les paupières de Daniel, tout son corps tremblait.

Fabrice, touché cette fois, n'osait l'interrompre.

— Depuis ce moment, reprit Daniel avec effort, je n'ai plus voulu toucher à cette comédie que je faisais pendant qu'elle m'aimait... c'est même la première fois que je la regarde... Ah! le beau temps! je ne savais plus que j'étais misérable... j'avais le cœur léger... A présent, c'est comme si je n'en avais plus... Mon Dieu! que j'ai pleuré dans cette chambre!

Daniel frappa du pied et courut vers la fenêtre pour présenter son visage au vent de la nuit.

Fabrice tout ému se plaça près de lui.

— Tu me prends la main et tu cherches à me consoler, poursuivit Daniel; va, il faudra bien que ça s'use; est-ce qu'on ne vient pas à bout de tout!

Ces paroles de Daniel témoignaient d'une résignation

si amère et si pleine de découragement que Fabrice en fut remué jusqu'aux entrailles. Il jeta ses bras autour du cou de Daniel et l'embrassa sans bien savoir ce qu'il faisait.

— De ce jour tu es mon frère, lui dit-il ; aide-moi, et à nous deux nous te guérirons.

L'aube blanchissait les coteaux de la Loire, et déjà les eaux du fleuve avaient cette teinte nacrée qui précède le matin, lorsqu'on entendit dans le jardin un bruit de pas criant sur le gravier. Au même instant une voix se mit à chanter entre les arbres. Fabrice écouta et reconnut une vieille chanson du pays.

Si vous voulez que l'on vous aime,
Petite, il faut aimer de même :
Un peu d'amour nourrit l'amour,
Petite,
Un peu d'amour nourrit l'amour,
M'amour !
Mais pour que toujours on vous aime,
Gardez-vous d'un amour extrême :
Trop d'amour fait mourir l'amour,
Petite,
Trop d'amour fait mourir l'amour,
M'amour !

La voix passa sous la fenêtre et s'éteignit.

— C'est mon pauvre père qui chante, dit Daniel ; il ne dort guère, et me réveille le matin quand il court à son potager... A présent, il faut cacher ces papiers... mes élèves vont venir.

— Adieu, dit Fabrice, nous nous reverrons.

Mais dans la journée, Daniel reçut une lettre par laquelle Fabrice lui annonçait son départ.

« Ma mère m'apprend que deux de mes amis m'attendent chez elle, disait cette lettre, et me prie d'arriver. Bien que je ne sois pas un roi, la politesse veut que je sois exact... Je pars donc, mais dans quinze jours ou trois semaines, je serai de retour, et alors nous aviserons ensemble aux moyens d'arranger ta vie. Si d'ici là tu avais besoin de moi, n'oublie pas que *ton frère* demeure au château d'Obernai, dans le Morvan.

» FABRICE. »

Le mot de *frère* était souligné.

— Déjà parti ! murmura Daniel ; il va me manquer !

Mais quinze jours passèrent, puis trois semaines, puis deux mois, et Daniel ne reçut pas de nouvelles de Fabrice. Il éprouvait alors une telle fatigue morale, en quelque sorte un tel épuisement qu'il ne chercha même pas la cause de ce silence. Une fois, il prit la plume pour écrire à Fabrice, puis il la rejeta.

— A quoi bon ! dit-il.

Seulement, la secousse produite par la visite de Fabrice avait porté ses fruits : Daniel s'était remis à travailler à cette comédie abandonnée tout à coup, non pas certainement pour le parti qu'il en pourrait tirer, mais

pour tromper sa fatigue et donner un aliment à son ennui.

Le médecin qui avait promis de sauver le faïencier ne put rien contre la folie dans laquelle il était tombé. De nouveaux accidents se présentèrent, la paralysie survint, et il dut renoncer à son traitement. Les chansons et la gaieté du pauvre homme qui entretenaient un peu de bruit et de vie dans la petite maison, cessèrent tout à fait; elle fut comme un tombeau habité par deux ombres. Quand le malade fut couché dans son lit, la mère de Daniel redoubla d'énergie et d'activité; elle renvoya la seule domestique qui les servait et pourvut à tout. La pensée du devoir était en elle comme une barre de fer; mais elle en avait toute la sécheresse et toute la roideur, en même temps que la fermeté. Quand son fils la pressait de s'associer une aide et de goûter un peu de repos :

— Non, disait-elle, avec l'argent que me coûterait une domestique, je puis donner des friandises à ce pauvre homme. Tu travailles pour ton père, je travaille pour mon mari.

Et, l'ouvrage fini, elle tricotait, assise au pied de son lit. Elle ne sortait plus que pour aller à la messe.

C'était alors le temps des vacances; les élèves étaient partis, et l'une des principales ressources de Daniel lui manquait. Cependant, la nourriture du malade était

fort coûteuse ; il fallait pourvoir à tout et ne pas ouvrir la porte aux dettes. Déjà Daniel expédiait la correspondance d'nn marchand grainetier ; il devint teneur de livres chez un épicier.

Un matin, après une absence de plusieurs mois, Fabrice entra tout à coup dans la chambre de Daniel. Il fut épouvanté du changement qu'il remarqua en lui : ses yeux étaient caves et brillants, ses joues creuses, son teint plombé ; il toussait en parlant, et la peau de ses mains était brûlante et sèche.

— Qu'as-tu donc ? s'écria Fabrice.

— Mon père se meurt, répondit Daniel.

— Mais toi, toi, es-tu malade ?

— Moi ? tu trouves que j'ai la fièvre ? Cela tient peut-être à ce que je ne dors plus.

Il y avait sur la table un long mémoire de pharmacien et un bout de bougie à moitié consumé. Fabrice vit à côté une plume, de l'encre et du papier.

— Malheureux ! s'écria-t-il, tu travailles toute la nuit !

— Que veux-tu ! reprit Daniel, les remèdes coûtent si cher, et puis, je te l'ai dit, je ne dors plus... Que faire dans un lit quand on n'a pas sommeil ?

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Pourquoi ne t'es-tu pas adressé à moi ?

Daniel regarda Fabrice sans répondre.

— Oui, je te comprends, reprit Fabrice, tu ne savais même pas ce que j'étais devenu ! Ah ! misérable que je suis, le bonheur rend égoïste. J'étais heureux, et je t'oubliais.... Me pardonnes-tu, Daniel?

— Qu'ai-je donc à te pardonner ? Tu ne me dois rien.

Le fait est que Fabrice avait été surpris dans son château d'Obernai par une coquette qui revenait des eaux. La campagne est propice aux bucoliques, et le jeune homme s'était laissé prendre aux doux regards et aux manéges d'une Célimène de province. De poursuite en poursuite, il l'avait suivie un peu partout; et cette belle aventure, commencée aux vendanges, avait duré jusqu'à la chute des feuilles ; après quoi Fabrice n'y pensa plus. Ce n'est pas qu'il n'eût conservé un vif et profond souvenir de Daniel, et qu'il n'eût le désir sincère de le tirer de cet abîme où ses forces allaient s'épuisant ; mais comme un brin d'herbe court avec le flot qui l'emporte, et décrit, du sable au gazon, les sinuosités de la rive, Fabrice avait suivi la pente de l'occasion, et s'était quelque peu égaré sans perdre d'ailleurs aucune de ses bonnes intentions. Mais on sait le proverbe arabe : L'intention est d'or, le hasard est de fer.

La saison finie et les amours envolés, il s'était souvenu de Daniel et, tout de suite, il était parti pour Nevers. On sait

comment il avait retrouvé son pauvre condisciple. Au premier regard, on voyait bien que Daniel était plus malade qu'il ne le croyait lui-même. Sa mère, effrayée des ravages que la fièvre et les chagrins avaient faits en quelques mois, lui en avait parlé avec une sollicitude qui n'était pas dans ses habitudes ; il lui avait répondu simplement qu'il n'avait pas le temps de s'en apercevoir. Il était facile de comprendre qu'il ne tenait plus à rien et que sa seule envie était de mener jusqu'au bout la tâche qu'il avait entreprise.

La maladie de son père marchait à grands pas, et peu de jours après l'arrivée de Fabrice on vit clairement que la mort était proche. Il fallut redoubler de soins et de veilles, et Fabrice parvint à faire accepter à Daniel un aide et des secours qui rendirent la fin du pauvre faïencier plus douce et plus facile.

L'épuisement de Daniel se montra dans toute sa force après cette mort ; le cœur de la mère s'en épouvanta, et pour la première fois depuis tant d'années passées dans de si longues tristesses et de si dures épreuves, elle pleura en le serrant dans ses bras.

Le moment était venu pour Fabrice d'exécuter le projet qu'il avait conçu. Il prit la mère de Daniel à part, et lui fit comprendre que si son fils restait plus longtemps à Nevers il était perdu. Il lui fallait un changement d'air,

et plus que cela, un changement de vie, des distractions, du repos, du bien-être, tout ce qui lui manquait enfin.

— Faites ce que vous voudrez, dit la mère, et sauvez-le ; ma tâche à moi est finie. Il ne me faut plus qu'un coin de terre et qu'un morceau de pain. Je saurai bien les trouver.

Mais Fabrice avait tout prévu et tout arrangé. Il avait une métairie à quelques lieues de Nevers ; il proposa à la mère de Daniel de s'y établir.

— La maison est en mauvais état, il y a des réparations à faire, dit-il ; vous surveillerez les travaux et la dépense, et tiendrez tout en ordre. La basse-cour est considérable, ainsi que la bergerie, qui seront sous votre direction spéciale... Ce n'est pas l'ouvrage qui vous manquera.

Et il entra dans de grands détails sur tout ce qu'il y avait à faire.

— Il me fallait une personne sûre et dévouée, ajouta-t-il avec délicatesse, et en exagérant l'importance qu'il attachait à cette position ; vous me rendriez un véritable service en vous établissant à la Closette, où tout va mal faute de surveillance.

La veuve du faïencier accepta sans hésiter, et informa son fils de sa résolution.

— J'irai quelquefois vous voir le dimanche et j'y passerai les jours de fête, dit Daniel.

— Non pas, non pas! reprit Fabrice, toi, tu viendras à Paris avec moi.

— A Paris! répéta Daniel, et qu'y ferai-je?

De ce côté là aussi, les précautions de Fabrice étaient bien prises; il parla d'un de ses parents qui était député et qui avait besoin d'un secrétaire intelligent et discret auquel il pût confier sa correspondance, et qui vint chaque jour travailler avec lui. Ce parent s'était adressé à Fabrice, qui connaissait beaucoup de jeunes gens, et lui Fabrice, avait pensé à son ami Daniel.

— Quelquefois tu n'auras rien à faire, dit-il en finissant, quelquefois, tu auras vingt lettres à écrire. Quand la correspondance chômera, tu penseras à tes affaires; quand les lettres viendront, tu les écriras, et tout s'arrangera pour le mieux. Tu feras ton chemin là-bas aussi bien qu'à Nevers.

Rien n'attachait plus Daniel à sa ville natale, à présent que son père était mort et que sa mère allait partir.

— Eh bien! j'accepte, dit-il; il faut seulement que je fasse mes adieux à M. de La Coudraie.

Le secrétaire général était en train de feuilleter une liasse énorme de papiers quand Daniel parut dans son

cabinet; à la nouvelle qu'il lui donna de son prochain départ, M. de La Coudraie parut très-surpris.

— C'est donc votre démission que vous m'apportez? dit-il.

— Je viens du moins vous remercier de la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée, répondit Daniel.

Le secrétaire général prit un air important et secoua la tête.

— C'est une grave détermination, reprit-il; j'avais justement un projet qui vous concernait... une situation à vous offrir... mais il n'y faut plus penser.

Le fait est que M. de La Coudraie n'avait rien à proposer à Daniel ; c'était comme un appât qu'il jetait en avant pour s'attacher un collaborateur précieux. Daniel ne remuant pas, le secrétaire général se leva.

— Adieu donc, reprit-il, et bonne chance.

A peine Daniel eut-il passé la porte que M. de La Coudraie soupira.

— Encore un ingrat ! murmura-t-il, je lui ai appris la science administrative et il me quitte!

Les préparatifs de déplacement ne furent pas longs, et peu de jours après cet entretien, Daniel quitta Nevers. Mais une heure avant de monter en voiture, poussé par une force invincible, il s'était échappé vers la rue où si

longtemps le sourire de mademoiselle Victoire l'avait accueilli. Il éprouvait un indéfinissable besoin de la revoir. L'aspect de la maison lui fit battre le cœur ; mais la fenêtre de la salle basse était fermée ; il n'y avait plus ni pinson ni fleurs sur l'appui. Une vieille femme du voisinage qui le connaissait, l'arrêta pendant qu'il regardait la maison :

— Vous cherchez peut-être mademoiselle Victoire ? lui dit-elle.

— Non, balbutia Daniel déjà troublé.

— C'est que vous l'auriez trouvée chez son mari, à l'autre bout de la rue.

Daniel quitta Nevers dans un état de tristesse morne ; il lui semblait qu'il avait perdu mademoiselle Victoire pour la seconde fois.

Ce député dont Fabrice avait parlé à Daniel ne le prenait en qualité de secrétaire qu'à la considération de son parent qui l'en avait prié. Le secrétariat n'était qu'un prétexte au séjour de Daniel à Paris, et Fabrice seul en payait les appointements. Daniel acceptait une rémunération, il n'eût jamais accepté de secours. La présentation se fit le plus sérieusement du monde, et dès le lendemain, le député, sur les instances de Fabrice, lui donna quelques lettres à écrire et une analyse à faire sur un rapport qui était soumis à l'examen d'une commis-

sion. Cette occupation prêtait à la place une apparence de réalité. On trouva à Daniel un petit appartement rue Duphot, et Fabrice, qui demeurait du côté de la Madeleine, l'y installa commodément.

Au bout de quelques jours Daniel fit observer à Fabrice que le député chez lequel il ne manquait pas de se rendre chaque matin, n'avait presque jamais rien à lui faire faire.

— Veux-tu donc le forcer de répondre à des commettants qui ne lui écrivent pas? dit Fabrice.

— Non, sans doute, mais je vais lui proposer de me renvoyer; je ne gagne pas l'argent qu'il me donne.

— Il prendra un autre secrétaire... C'est une manie qu'il a, je le connais; tu perdras cent écus, et il n'y gagnera rien.

— C'est que ça m'attriste de ne rien faire...

— Tu as une plume, de l'encre, du papier... Travaille pour toi... finis ta comédie, par exemple.

— Oh! elle est finie!

— Eh bien, donne-la-moi, et fais-en une autre.

— Une autre! reprit Daniel avec un triste sourire; oh! il est bien tard!

Fabrice ne fit pas d'autre attention à cette réponse que celle qu'on accorde aux paroles d'un homme malade. Il avait de nombreuses relations en position d'être

utiles à son protégé; il les employa toutes, et porta la comédie de Daniel au directeur du Théâtre-Français, auquel il fut présenté par un personnage influent. Peu de jours après, on lui apprit qu'il avait obtenu une lecture, et cette première épreuve fut suivie d'une réception éclatante. Fabrice, tout joyeux, courut en porter la nouvelle à Daniel.

— Embrasse-moi! lui cria-t-il, tu es reçu au Théâtre-Français, reçu par acclamations, et ta comédie sera jouée prochainement : on lui donne un tour de faveur.

Daniel lisait assis sur un fauteuil.

— Ah! dit-il en se levant d'un bond et tout rouge, reçue! elle est reçue!

Puis le rayon de joie qui avait illuminé son visage s'effaça et il retomba dans son fauteuil.

— Eh bien! reprit-il, tu la verras.

Cette indifférence et cet abattement frappèrent Fabrice. Il y vit l'indice d'un mal plus profond qu'il ne le soupçonnait, et se décida à faire venir un médecin; mais comme il voulait ôter à cette consultation toute apparence de gravité, il s'arrangea le lendemain pour faire dîner le malade avec l'homme de la science. Il y avait là deux ou trois autres personnes; le médecin prévenu observa d'abord Daniel, puis le fit causer. Fabrice entraîna ses amis dans une pièce voisine, sous prétexte

de leur faire voir des curiosités, et les laissa seuls.

Mais au moment de passer la porte il se tourna vers Daniel :

— A propos, lui dit-il, tu ne me paraîs pas guéri de cette fièvre que tu avais à Nevers; ce matin je t'ai trouvé la main un peu chaude... Voilà le docteur Morin en qui j'ai toute confiance... C'est mon ami encore plus que mon médecin... Causez ensemble... s'il y a quelque chose à faire, il te le dira.

Et il ne parla plus de cet incident pendant toute la soirée ; mais après avoir ramené Daniel chez lui, il prit le bras du docteur.

— Eh bien? lui dit-il.

— Votre ami est plus malade que vous ne le croyez, répondit le docteur Morin, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il le sait. Il meurt d'épuisement. Le moral surtout est attaqué. Une tristesse noire le consume; de longs efforts, de longs chagrins l'ont usé. Il le sent, il le voit, et il ne s'en afflige pas. Il est comme ces vieilles étoffes qu'un service constant a fatiguées; au premier tiraillement, elles se déchirent.

— Ah! mon Dieu!... dit Fabrice, n'avez-vous donc aucun espoir?

— Je ne dis pas cela... Daniel est jeune, son sang a de la force; c'est le ressort qui manque, le désir de vivre

qui n'y est plus. Il faudrait pour le relever une secousse, une grande joie, une grande émotion, quelque chose enfin qui le rattachât à la vie... mais ici la médecine ne peut rien... aucun de ses organes n'est précisément attaqué... mais toute la séve s'en est allée comme l'eau s'épanche d'un vase goutte à goutte... Ce jeune homme a dû beaucoup souffrir ; si j'osais donner un nom à la fièvre qui le dévore, je l'appellerais la fièvre du découragement.

Fabrice rentra chez lui très-attristé. Il aimait beaucoup Daniel et avait une grande foi en son avenir ; il se reprochait en outre l'abandon où il l'avait laissé à une époque où il avait le plus besoin d'appui et d'amitié. Si alors une main secourable l'avait soutenu, peut-être ne serait-il pas tombé dans ce marasme d'où rien ne le pouvait tirer, pas même les choses qu'il avait le plus souhaitées. Tout rempli des paroles du médecin, Fabrice entoura Daniel des séductions qui devaient avoir quelque prise sur son esprit. Il le mena dans tous les théâtres, le fit assister aux premières représentations des ouvrages qui avaient excité la curiosité publique, et dans l'espoir d'émouvoir son émulation et de raviver sa fibre détendue, il le présenta dans des réunions où se trouvaient les hommes dont les noms avaient réveillé sa sympathie et attiré son admiration. Une bibliothèque composée d'ex-

cellents livres fut placée chez lui par les soins de Fabrice qui ne négligeait rien de ce qui pouvait le distraire ou l'intéresser. Mais surtout il pressait activement la distribution des rôles et la mise en répétition de la comédie sur laquelle il comptait pour la guérison de Daniel. Quand il fut décidé que la pièce serait lue aux acteurs et mise à l'étude, le malade sembla recouvrer un peu de vie et d'animation. Il remania quelques parties de son œuvre et discuta avec les artistes sur le sens de l'interprétation; il y apporta même une chaleur qui surprit et charma Fabrice. Cette chaleur, à mesure que les répétitions avançaient, ne se démentit pas; elle devint même plus active et en quelque sorte plus curieuse du résultat. Deux ou trois fois même Fabrice, qui ne passait pas un jour sans visiter Daniel, le trouva écrivant. Le sang colorait ses joues, la vie animait ses yeux.

— Tu le vois, disait Daniel, je rabote et je lime..... Je crois bien que j'ai peur.

Mais cette peur même était un bon symptôme.

Une semaine avant le jour de la première représentation, Daniel fut pris d'une faiblesse qui ne lui permit pas de retourner au théâtre. Le médecin qu'il consentit à voir sur les instances de Fabrice lui conseilla le repos et il s'y résigna. Enfin le grand jour arriva; le matin il paraissait assez bien.

— C'est pour ce soir, lui dit Fabrice, et ce sera une belle soirée.

Daniel sourit, et, contre son attente, ne manifesta aucun désir de s'y rendre.

— Eh bien! dit-il, tu assisteras à la représentation, et quoi qu'il arrive, chute ou succès, tu viendras me le dire.

— Une chute? que parles-tu de chute! s'écria Fabrice, c'est un triomphe que je te prédis.

— Je ne sais, reprit Daniel, mais j'ai de mauvais pressentiments.

Il se tourna vers la fenêtre qui donnait sur un assez beau jardin, et l'ouvrit.

— Regarde ces arbres et ces gros chèvrefeuilles au coin du mur, dit-il, ils me rappellent le jardin de Nevers : t'en souviens-tu?

Il ne parla plus de sa comédie, et quand Fabrice s'en alla, il ne fit aucun effort pour le suivre.

Peu d'heures après, Fabrice montait l'escalier en courant et poussait la porte comme un tourbillon.

— Embrasse-moi! s'écria-t-il; ton nom a été proclamé au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Daniel, qui était toujours assis devant la fenêtre, fit un bond.

— Que dis-tu? s'écria-t-il.

— Je dis que ton succès est complet! Que de cris! que de bravos! que de bouquets!... Tes pressentiments, où sont-ils? Embrasse-moi, Daniel!

Daniel ouvrit les bras et chancela; il devint livide.

— Je crois que je meurs... Voilà huit jours que je lutte!... dit Daniel.

Il ferma les yeux, pâlit horriblement et tomba sur un fauteuil.

Le docteur Morin arriva au bout de quelques minutes; il trouva Daniel au plus mal.

— Il nous a caché son état, dit-il, il le savait, il combattait. On dirait qu'il a voulu recevoir la mort debout.

Fabrice, inquiet déjà depuis quelques jours, avait écrit à la mère de Daniel. Il fit partir un exprès sur-le-champ. Le lendemain, après une nuit pendant laquelle Daniel perdit et recouvra plusieurs fois connaissance, une femme vêtue de noir poussa vivement la porte. Elle courut vers le malade et lui prit la main:

— Daniel! s'écria-t-elle.

Daniel, qui avait les yeux fermés, les ouvrit tout grands:

— Victoire! dit-il.

— Oui, Victoire, votre Victoire à vous! reprit la jeune femme: j'étais veuve, j'ai appris que vous étiez malade et je suis accourue. Ai-je bien fait? ai-je mal fait? je ne sais; mon cœur m'a poussée, et me voilà.

Elle avait le visage couvert de larmes en parlant, et tenait les mains de Daniel entre les siennes.

— Je suis libre à présent, bien libre !... Dites-moi que vous ne me repousserez pas ! reprit-elle... Ah ! si j'avais su !... je ne vous aurais pas écouté !

Elle éclata en sanglots et cacha sa tête sur l'oreiller de Daniel.

Daniel prit la tête de Victoire entre ses mains, comme il l'avait fait une première fois, et l'embrassa avec une sorte de frénésie.

— L'avoir et la perdre ! murmura-t-il.

Puis, joignant les mains au-dessus d'elle, il leva les yeux au ciel.

— O sainte résignation ! soutiens-moi ! dit-il.

Il resta quelques instants sans parler, remuant les lèvres comme s'il priait ; on n'entendait que les sanglots de Victoire.

Un moment après, Daniel fit signe à Fabrice d'approcher, et collant sa bouche contre son oreille :

— Emmène-la, dit-il, et fais venir un prêtre, je sens que c'est fini.

Son visage était calme ; encore une fois il avait triomphé de lui. Victoire, trompée par cette tranquillité, consentit à se retirer.

— Vous me rappellerez ? dit-elle.

— Oui, mais plus tard, répondit-il avec un sourire dont le sens lui échappa.

Au bout d'une heure, Victoire, étonnée du silence qui se faisait autour d'elle, sortit de la chambre où on l'avait enfermée, et s'approchant de celle de Daniel, elle en poussa la porte doucement. Fabrice pleurait debout devant la cheminée; le prêtre priait au pied du lit. Victoire jeta un grand cri et tomba sur ses genoux.

— Il a été heureux un jour et il est mort, dit Fabrice

THÉRÈSE

SOUVENIR D'ALLEMAGNE

Un matin, en se levant, un jeune homme de Paris, qu'on appelait Gérard de N..., reçut une lettre de son notaire, qui le priait de passer chez lui. Ce notaire était d'un caractère méthodique et silencieux, il ne lui écrivait jamais que dans les circonstances urgentes. Gérard se rendit donc sur-le-champ à son étude, et un petit clerc l'introduisit dans le cabinet de son patron.

Le notaire montra à son client un vieux fauteuil de cuir, et, lui présentant un papier :

— Vous avez, dit-il en s'adressant à Gérard, une parente en Allemagne ?

— Une parente ?... C'est possible, je ne sais pas.

— Je le sais, moi. C'est une sœur de votre grand-père. Elle vient de mourir sans laisser de testament. Vous êtes son plus proche héritier. Voyez s'il vous convient de réclamer la succession ou de la laisser aux collatéraux.

— Et cette succession est-elle considérable ? demanda Gérard.

— Cent mille écus à peu près. Voici les titres qui constituent vos droits.

Si riche qu'on soit, cent mille écus ne sont pas chose qu'on dédaigne.

— C'est bien, reprit Gérard. Cela me contrarie un peu à cause des courses de Chantilly qui vont commencer, mais je partirai.

Il se leva, mit les papiers dans sa poche, prit sa canne et salua le notaire.

— Vous ne me demandez pas seulement où il faut aller pour recueillir l'héritage ? s'écria le tabellion d'un air bourru.

— Tiens ! c'est vrai ! Vous m'avez dit en Allemagne, je crois...

— En Allemagne ! en Allemagne ! vous chercheriez longtemps s'il vous fallait faire le tour de l'Allemagne ! C'est à D... que votre tante est morte !

Gérard sortit là-dessus et partit le jour même.

L'homme de loi auquel le jeune héritier s'adressa en

arrivant à D... trouva que les droits de Gérard étaient incontestables; mais la succession de la bonne dame était embarrassée d'affaires litigieuses qui devaient en rendre la liquidation lente et laborieuse. Trois semaines s'écoulèrent sans que Gérard pût encore prévoir le moment où finiraient les inextricables difficultés qui surgissaient de toutes parts. Les trésors du fameux jardin des Hespérides étaient moins bien gardés que les cent mille écus que Gérard était allé chercher en Allemagne. Il attendait néanmoins avec patience un dénoûment chaque jour promis et chaque jour reculé, mais dans cette attente il s'ennuyait. Une lettre qu'il écrivit à cette époque à un de ses amis de Paris donnera une idée de son ennui.

« Ce 7 mai 185...

» Mon cher Henri,

» Le croirais-tu ? je bois de la bière et je fume dans une grande pipe dont le fourneau de porcelaine blanche est orné des portraits authentiques de Faust et de Marguerite. Voilà à quelle extrémité m'a réduit la vie que je mène ici !

» Je commence le jour par une choppe et je le finis par une pipe. C'est le chemin de l'abrutissement. Cette choppe et cette pipe croissent et multiplient : elles naissent les unes des autres. Encore trois mois, je me surprendrai

en flagrant délit de conversation allemande, et je ne me reconnaîtrai plus.

» On parle quelquefois de l'ennui à Paris; certaines personnes même ont la prétention de l'avoir éprouvé : quelle fatuité ! L'ennui français, l'ennui parisien surtout est une distraction : il jette de la variété dans la vie. On ne connaît l'ennui qu'à D... Il y est né, il y habite, et jamais il n'émigre. Le jour même de votre arrivée à D..., il vous rend visite. Le lendemain, il boit et fume avec vous. On n'a pas d'ami plus fidèle.

» Les hommes d'affaires entre lesquels je distribue mon temps sont bien certainement les plus honnêtes gens du monde, mais ils ont le malheur de se ressembler tous, et cette continuelle ressemblance est une des choses les plus monotones qui se puissent voir. Il en est ici des maisons comme des hommes : il n'y a qu'une architecture comme il n'y a qu'un caractère. L'hôtel où je suis descendu est vaste, grand, haut et carré comme une caserne. Dès qu'on a passé le Rhin, on rencontre cet hôtel partout. Des fenêtres de mon appartement, je vois manœuvrer l'infanterie prussienne, et ce spectacle constitue un de mes plus vifs divertissements. De ces mêmes fenêtres, je vois encore les arbres du parc de D... Ce parc est fort beau, et on y entend le soir la musique militaire du régiment qui tient garnison dans la ville. Cette mu-

sique est très-bonne, mais je suis le seul à l'écouter. Personne ne se promène à D... Si on voyait en une semaine, dans la principale rue de la ville, passer autant de monde qu'on en rencontre dans une rue de Paris en une heure, le gouvernement croirait qu'une révolution va éclater, et ferait prendre les armes à sa troupe.

» Le garçon d'hôtel qui me sert m'avait d'abord amusé. Il est si bête ! Comme je lui demandais des renseignements sur D..., Samuel, — c'est son nom, — sourit d'un air béat. — Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, les femmes y sont rouges comme des cerises et rondes comme des pommes. — Après quoi il s'en alla en branlant la tête comme un magot. Évidemment sa comparaison l'avait rempli de joie.

» La bêtise n'est malheureusement pas un plaisir qui puisse égayer longtemps. Samuel ne me suffit plus, et cependant il rit toujours quand il me regarde. Il faut croire qu'il y a dans mon visage quelque chose qui excite son hilarité.

» Si maintenant tu me demandes à quelle époque je quitterai D..., je te répondrai avec mon homme d'affaires : bientôt ; mais comme on ne se lasse pas de me répéter ce mot sur tous les tons depuis le jour de mon arrivée, je crois bien qu'en allemand il signifie : jamais.

» Et vous avez le boulevard, et vous avez l'Opéra, et

vous avez Paris, ingrats, et vous vous plaignez! Je me suis plaint aussi. Voyez comme j'ai été puni! Prenez garde d'être condamnés à six mois de D...

» Je sais bien que les personnes avec lesquelles je suis en relation m'ont engagé à passer la soirée chez elles; on m'a même invité à de grands dîners où chacun des convives riait pendant cinq minutes en souvenir du mot spirituel dit par son voisin un quart d'heure auparavant. Après le dîner, il y avait symphonie au salon, ce que les Italiens appellent *musica di camera*, quelquefois on valsait un peu entre fiancés; mais à la quatrième soirée, l'expérience m'a démontré que mon ennui solitaire valait mieux que ces plaisirs, et dès lors j'ai renoncé à les goûter. Ma pauvre bonne tante ne saura jamais ce que son héritage me coûte. Peut-être m'objecteras-tu qu'il m'est loisible de l'abandonner aux collatéraux. Oui, sans doute, mais j'y mets de l'entêtement; j'ai commencé, je veux finir. Et puis une retraite, ne serait-ce pas la victoire de l'Allemagne sur la France, un souvenir de Rosbach ou de Leipzig? Non, l'honneur me défend de céder, et je ne céderai pas.

» Je t'ai parlé tout à l'heure du parc de D..., et des promenades auxquelles on s'y livre quelquefois. L'autre jour, j'y ai fait une rencontre du genre féminin. Ne va pas crier à l'aventure; il n'est question de rien moins

que de cela. Il était quatre heures. La musique militaire jouait une valse de Strauss. Au détour d'une allée, j'aperçus sur un banc une jeune fille, qui me parut jolie, en compagnie d'une vieille dame. Comme je la regardais, la jeune fille sourit et me fit un petit salut de la tête. Je jetai les yeux machinalement derrière moi pour voir si ce salut ne s'adressait pas à quelqu'un que je ne voyais pas. Il n'y avait personne dans le parc. A quelques pas de là, je me retournai. La jeune Allemande s'était levée et s'éloignait ; en s'en allant, elle me sourit de nouveau et me fit de la main un léger signe d'adieu.

» Il me sembla bien que j'avais déjà rencontré cette jolie fille deux ou trois fois dans mes promenades ; mais bien que je retournasse au parc tous les jours, je restai toute une semaine sans l'apercevoir. Elle portait une profusion de rubans bleus qui ne pouvaient manquer de la faire reconnaître. Hier enfin, à la même heure, je l'ai retrouvée sur le même banc, avec les mêmes rubans bleus, et en compagnie de la vieille dame que j'avais remarquée déjà. Elle sourit en me voyant, et me salua d'un mouvement de tête amical. Je n'étais pas seul malheureusement ; mon diable d'homme de loi me tenait par le bras, et me conduisait chez un confrère. Il ne fallait pas songer à le quitter ; je passai donc sans m'arrêter. J'imagine que j'ai valsé dans quelque salon de Paris

avec cette Allemande l'hiver dernier, et qu'elle veut me montrer par ce sourire et ce salut qu'elle me reconnaît. L'ennui est un puissant conservateur.

» Je te vois d'ici, mon cher Henri, secouant la tête et faisant la moue ! Tant de lignes pour une rencontre, et le pauvre garçon s'en occupe ! Quelle décadence !... Que veux-tu ! Je suis à D... »

Ce que la lettre de Gérard ne disait pas, c'est qu'il était déterminé à retourner au parc tous les jours et à s'y promener jusqu'à ce qu'il pût retrouver la jeune fille aux rubans bleus et entrer en conversation avec elle. Il craignait seulement que la présence de la vieille dame ne le gênât un peu. Le hasard le servit à merveille. Dès le lendemain, il aperçut la petite Allemande sur son banc, et il ne fut pas plutôt auprès d'elle, qu'elle inclina doucement la tête en le regardant. Gérard s'approcha sans hésiter.

— Je savais bien que vous reviendriez, dit-elle en lui tendant la main.

La simplicité de cet accueil déconcerta Gérard.

— Mais, répondit-il avec un sourire fade, je vous avais vue, il était donc certain que je reviendrais.

Cette réponse était peut-être d'un goût douteux, et tout au moins le compliment qu'elle renfermait était-il d'une désespérante banalité ; cependant la petite Alle-

mande le reçut comme s'il eût été le plus charmant du monde.

— Alors pourquoi vous faire attendre si longtemps? reprit-elle d'un air de reproche.

Gérard se retrancha derrière la timidité, qui, à vrai dire, n'était pas son défaut ; il n'avait pas osé, il n'avait pas pu ; il s'embrouilla, et balbutia un peu. La jeune fille secoua sa tête blonde.

— Tout cela serait très-bon si nous nous connaissions d'hier, dit-elle ; mais entre nous pourquoi tant de façons?

Pour le coup Gérard se trouva fort embarrassé; il ne douta plus que l'Allemande et lui ne se fussent rencontrés dans quelque maison, à Paris; mais il eut beau la regarder avec attention, ses traits ne lui rappelaient aucun souvenir. Il cherchait quelques mots pour répondre, lorsque la fille aux rubans bleus poursuivit avec vivacité :

— Vous viendrez nous voir, ma maison est tout près d'ici; il y a un beau jardin avec une porte verte entre deux buissons de clématites et de chèvrefeuilles. Le soir, quand il fait clair de lune, c'est charmant. Nous prendrons du chocolat; l'aimez-vous toujours?

— Oui, répondit résolûment Gérard, dont l'étonnement augmentait de minute en minute.

— Mais, reprit tout à coup son interlocutrice, pour-

L. of C.

quoi donc avez-vous changé de nom? Vous vous nommiez Rodolphe autrefois, et j'ai bien entendu hier qu'on vous appelait Gérard. Gérard est très-joli, mais j'aime mieux Rodolphe.

Gérard ouvrit de grands yeux et se gratta le front, cherchant une réponse, lorsque la vieille dame, qui jusqu'alors n'avait pas remué et semblait à cent lieues de la conversation, leva sur le jeune homme des yeux d'une expression si suppliante, qu'il s'arrêta court.

— C'est que, poursuivit la jeune fille, à laquelle les longs silences et les monosyllabes du faux Rodolphe ne paraissaient donner aucune surprise, c'est que vous voulez sans doute cacher votre retour à tout le monde?

— C'est cela, dit Gérard.

— Eh bien! moi, qui n'ai pas voyagé, je m'appelle toujours Thérèse.

— Vous avez bien fait, Thérèse est un nom charmant.

Gérard regarda par terre et se mit, avec le bout de sa canne, à tracer sur le sable des caractères fantastiques. Il sentait qu'il devenait stupide et regrettait beaucoup la fantaisie qui l'avait poussé à saluer Thérèse. Cette impossibilité où il était de dissiper l'erreur dans laquelle elle était tombée le gênait horriblement; il voulait parler et ne savait que dire. Il pensait quelquefois que la petite Allemande était atteinte de folie, et le regard que sa

vieille compagne avait jeté sur lui le maintenait dans cette idée ; mais quand il examinait Thérèse à la dérobée, rien dans l'expression de son visage calme et souriant, rien dans le vif et doux rayon de ses yeux ne venait confirmer cette supposition. Il était fort perplexe et craignait de trébucher à la première question que Thérèse ne manquerait pas de lui adresser. Il se taisait donc et se contentait de maudire cette fâcheuse ressemblance qui donnait à un Français la figure d'un Prussien.

La vieille dame, qui restait silencieuse, le nez dans un gros livre qu'elle semblait lire attentivement, le tira tout à coup d'embarras.

— Ma chère enfant, dit-elle, voilà, je crois, le moment de nous retirer : il est cinq heures.

A ces mots, et sans répliquer, Thérèse se leva toute droite ; elle ajusta son mantelet et tendit de nouveau la main à Gérard.

— A demain, dit-elle, je vous ferai voir mon jardin

— Elle s'éloigna d'un pas tranquille au bras de la vieille dame, se retourna au coin de l'avenue et disparut, laissant Gérard tout étourdi de la rencontre qu'il venait de faire et de la conversation qui l'avait suivie.

Il rentra à l'hôtel fort troublé et fort indécis à l'endroit du rendez-vous que Thérèse lui avait donné pour le lendemain. Devait-il y aller ou ne plus reparaître

dans le parc? Mais ne plus y reparaître, c'était se priver de la musique militaire qui faisait sa principale, presque son unique distraction. Sa curiosité en outre était excitée. Naturellement il questionna Samuel pour obtenir quelques renseignements sur mademoiselle Thérèse; mais Samuel était originaire de Cologne, il n'habitait D... que depuis deux ou trois mois, et ne connaissait de la ville que les voyageurs qui la traversaient.

Gérard s'endormit sans avoir rien résolu, et vit en rêve les dossiers de sa succession entourés de rubans bleus avec des couronnes de clématites et son brave homme de loi qui dansait en robe blanche. Une visite matinale le tira de ces extravagances. Le bruit de sa porte qu'on poussait lui fit ouvrir les yeux, et il vit la vieille dame que Samuel introduisait dans sa chambre avec un sourire malin. Elle pria Gérard de ne pas se déranger, et s'assit sur un fauteuil au pied du lit.

— Mon Dieu! Monsieur, dit-elle à Gérard quand ils furent seuls, ma visite a lieu de vous surprendre; mais je tenais à vous expliquer certaines choses que sûrement vous n'avez pas comprises. Peut-être même, après que vous m'aurez entendue, aurai-je un service à vous demander.

Elle se tut un instant, parut se recueillir, puis raconta à Gérard son histoire et celle de Thérèse.

La vieille dame s'appelait madame de Lubner; Thérèse était sa petite-nièce. En fait de parents, Thérèse n'avait qu'elle au monde avec des cousins éloignés qu'elle n'avait jamais vus et qui habitaient Berlin. La jeunesse de Thérèse s'était passée à la campagne, entourée de toute l'aisance et du luxe que donne une grande fortune; les meilleurs maîtres avaient aidé à cultiver les heureuses dispositions de son esprit. Quant à son caractère, il était d'une douceur et d'une égalité qui ne se démentaient jamais. On remarquait seulement en elle un singulier penchant à la rêverie et au merveilleux.

Thérèse avait à cette époque un cousin germain du nom de Rodolphe, avec lequel s'était écoulée une partie de son enfance; elle le revit à l'âge de seize ans, et ils vécurent ensemble dix-huit mois ou deux ans, après lesquels on les fiança. La vie de Thérèse était alors comme un frais et limpide ruisseau qui coule entre deux rives fleuries, sans bruit et sans murmure. Le père, qui avait des idées arrêtées sur les questions d'argent, voulut, aussitôt après ces fiançailles, que Rodolphe voyageât, prît une teinture du commerce, et, à défaut de fortune acquise, se mît en position d'en gagner une par son industrie. Le jeune homme partit donc pour l'Amérique, où l'un des amis de M. van B... avait de grands établissements.

A peu de temps de là, M. van B... fut emporté en trois jours par une attaque d'apoplexie. On trouva dans ses papiers une lettre par laquelle il enjoignait à sa femme de suivre en tous points les instructions qu'il lui avait données pour le mariage de sa fille. Cette lettre arrêta madame van B..., qui déjà s'apprêtait à écrire à Rodolphe pour le faire revenir. Elle se résigna, ainsi que Thérèse, à attendre le terme de quatre ans fixé par le défunt.

Rodolphe écrivait souvent, et ses lettres témoignaient des progrès qu'il faisait dans la science des affaires et de son application à obéir aux vœux de M. van B... Thérèse touchait à sa vingtième année; déjà plus de la moitié du temps prescrit s'était écoulée lorsqu'on apprit un soir que Rodolphe était mort de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans. La fatalité voulut que Thérèse fût instruite brusquement de cette mort. Elle tomba par terre en recevant la nouvelle, et resta toute une nuit et tout un jour sans donner signe de vie. Toute la maison tremblait à la pensée du désespoir qu'elle montrerait à son réveil. Quand elle ouvrit les yeux, Thérèse sourit; elle passa les mains sur son front et s'informa du motif qui faisait que tant de personnes étaient réunies autour d'elle. La tranquillité de ce réveil fut plus effrayante que n'aurait pu l'être l'explosion de sa douleur. Tout le monde la regardait

avec des yeux épouvantés. Elle demanda pourquoi elle était couchée, et sur la réponse qu'on lui fit qu'elle avait été un peu malade, elle déclara que c'était bien fini, et qu'elle voulait se lever. Sa mère se sauva en courant dans une chambre voisine et tomba à genoux; elle pleurait à chaudes larmes et criait que sa pauvre fille était folle.

Depuis cette malheureuse journée, Thérèse n'avait presque jamais parlé de Rodolphe ; il semblait qu'elle eût entièrement perdu l'usage de la mémoire ; le coup violent qu'elle avait reçu avait produit comme un vide dans une case de son cerveau. Cependant, en dehors de tout ce qui se rattachait au souvenir de son fiancé, elle était restée à peu près la même. On remarqua seulement que Thérèse se plaignait quelquefois d'une douleur aiguë à la tête. Elle avait toujours cette humeur égale qu'on lui avait connue au temps de son bonheur ; mais elle n'était plus gaie, et son penchant à la rêverie inclinait vers une sorte de mélancolie dont rien ne la pouvait tirer. Madame van B..., désespérée de l'état de sa fille, tomba dans une maladie de langueur qui fit de rapides progrès, et mourut en se reprochant d'avoir été la cause de cette catastrophe par une soumission trop absolue aux ordres de son mari.

Avant d'expirer, la pauvre femme avait appelé auprès

d'elle une de ses parentes, madame de Lubner, à laquelle elle avait demandé comme une grâce de ne jamais abandonner Thérèse, quoi qu'il arrivât. Madame de Lubner l'avait solennellement promis, et depuis ce moment la vieille dame et sa pupille vivaient ensemble dans cette même maison où la nouvelle de la mort de Rodolphe avait porté un si grand trouble.

La fin de sa mère ne parut pas produire une grande impression sur l'esprit de Thérèse. Elle pleura beaucoup le lendemain quand on s'opposa à ce qu'elle entrât dans la chambre où madame van B... avait rendu le dernier soupir, se plaignant que tour à tour on la séparât de tous ceux qu'elle aimait. Elle en parla deux ou trois fois les jours suivants. On ne savait que lui dire, dans la crainte que la découverte de la vérité n'agît sur elle comme un coup de foudre ; mais enfin, sur l'observation d'un vieux serviteur qui lui dit en balbutiant que sa mère était partie pour le ciel : — Ah! oui, dit-elle; elle voyage comme Rodolphe. — Ce fut tout, et elle n'en demanda plus de nouvelles.

Cet amour du merveilleux, qui avait toujours paru chez Thérèse, se manifestait de plus en plus. On l'entendait quelquefois causer toute seule dans le jardin, comme si une personne invisible eût été là pour lui répondre; elle parlait bas, élevait la voix, chantait et agissaient

toute chose comme une personne qui aurait été sous l'empire d'une hallucination. Ce fut alors qu'elle contracta l'habitude de s'habiller de blanc, avec une profusion singulière de rubans bleus qu'elle attachait à son corsage, à ses cheveux, à son chapeau, à ses poignets. On finit par découvrir qu'un vieux pastel, qui se trouvait dans une pièce écartée et que Rodolphe aimait beaucoup, représentait une femme ainsi vêtue. Son esprit incertain attachait peut-être à ce costume une signification qui échappait à tout le monde ; peut-être voyait-elle dans cette robe blanche et ces rubans bleus la toilette des fiancées.

Chaque jour à cinq heures, — heure où la fatale nouvelle lui avait été apportée, — Thérèse tombait en syncope. C'était moins encore un évanouissement qu'un sommeil magnétique. On avait cherché quelque temps à combattre cette disposition, mais elle éprouvait alors une telle agitation, des transports si vifs et si violents, de tels accès de rires et de pleurs, qu'on dut renoncer à la contrarier. Ces sommeils ne duraient jamais plus d'une heure ou deux, et elle en éprouvait un soulagement singulier. Le mal dont elle souffrait à la tête augmentait ou diminuait d'intensité suivant que ce repos surnaturel avait été plus ou moins profond.

La vie des deux femmes était tout à fait calme et reti-

rée. Elles avaient quitté le monde, et petit à petit le monde les avait oubliées. Elles ne sortaient presque jamais de leur maison, si ce n'est pour quelques promenades dans le parc de D... Cependant, depuis la rencontre qu'elles avaient faite de Gérard, madame de Lubner avait remarqué que Thérèse montrait plus d'animation et plus de vie. Sa tristesse habituelle avait même un peu cédé; on l'avait entendue rire. Le cœur de la pauvre femme en était épanoui. Elle y voyait comme l'aurore d'une guérison possible.

— Mais à quoi attribuez-vous cette familiarité qui tout d'abord m'a si étrangement surpris ? demanda Gérard à madame de Lubner après qu'elle eut achevé son récit. Trouvez-vous quelque ressemblance entre ce Rodolphe de qui vous parlez et moi ?

— Oui, certainement, bien qu'elle ne m'eût pas frappée, si Thérèse ne me l'avait fait observer, répondit madame de Lubner. Le premier jour où vous vîntes à passer, elle me poussa le coude. — Chut ! me dit-elle tout bas et la bouche contre mon oreille, le voilà ! — Je ne compris pas d'abord, et je regardai de tous côtés. Un moment après, elle me pressa le bras, vous étiez près de nous, et Thérèse vous fit un signe de la tête. — Je vois bien, me dit-elle, qu'il ne veut pas être reconnu, mais certainement il nous viendra voir... Et comme vous vous

éloigniez, elle ajouta : — Il est un peu changé, n'est-ce pas? Il a tant voyagé!...» Ces derniers mots furent un trait de lumière : je compris tout. Elle voyait en vous ce Rodolphe, qu'elle n'a jamais pleuré et qu'elle a regretté jusqu'à la folie.

Madame de Lubner se couvrit le visage de ses mains.

— Que voulez-vous que je fasse? dit Gérard. Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

Il fut convenu entre elle et Gérard qu'il retournerait au parc, et que si Thérèse lui demandait encore de la venir voir dans son jardin, il s'y rendrait; mais surtout il promit de ne pas la tirer de son erreur et d'agir en toutes choses comme s'il eût été réellement Rodolphe. Madame de Lubner lui donna quelques indications qui devaient lui permettre de jouer son rôle, et ils se séparèrent.

Le jour même, quand ils se revirent, Thérèse ne manqua pas de dire à Gérard qu'elle l'attendait dans son jardin.

— Nous y serons seuls, reprit-elle, personne ne nous y verra; ainsi ne craignez rien.

Il promit d'y aller, et s'y rendit en effet à sept heures.

La maison habitée par Thérèse était entourée de haies vives et d'arbustes comme une maison de campagne. Située à l'une des extrémités de la ville et décorée avec

beaucoup de goût, elle avait un aspect souriant qui plaisait au regard : elle était blanche avec des touffes de roses le long des murs. Quand Gérard parut, Thérèse venait de sortir de son sommeil léthargique. Elle passa vivement son bras sous le sien et l'entraîna vers un berceau de jasmins et de chèvrefeuilles où ils s'assirent l'un près de l'autre.

— La lune va se lever dans une heure, dit-elle, nous prendrons du chocolat et nous ferons de la musique.

Elle battit des mains comme un enfant et regarda Gérard.

— M'aimez-vous ainsi ? reprit-elle ; j'ai pensé à vous en mettant ces rubans bleus.

Thérèse était une de ces femmes à qui le chapeau fait perdre une partie de leurs avantages. Tête nue, elle était charmante; elle avait une grâce singulière dans tous les mouvements et un son de voix d'une douceur extrême. Gérard, qui ne pouvait s'empêcher d'être ému en la regardant, la trouva donc ce qu'elle était réellement, très-jolie et très-séduisante. Elle avait dans l'esprit un tour original qui prêtait un grand attrait à sa conversation; on n'y découvrait aucun trouble, aucun embarras, mais elle laissait voir une certaine exaltation dans toutes les choses qui touchent aux influences occultes, à la vertu des songes et des pressentiments, et cette exaltation mê-

lait un grain de bizarrerie à la fraîcheur de son esprit. Sur ces questions-là, elle se montrait intraitable.

— Que de fois vous avais-je vu avant de vous retrouver ! dit-elle à Gérard. Le matin même du jour où je vous ai salué pour la première fois, vous m'étiez apparu dans mon sommeil ; aussi n'ai-je pas été surprise quand je vous ai rencontré.

Elle voulut que Gérard lui racontât ses voyages. Grâce aux indications de madame de Lubner, il s'en tira sans trop d'encombre; mais, comme il allait finir, elle l'interrompit :

— Vous ne me parlez pas de la Nouvelle-Orléans ? dit-elle. N'y êtes-vous donc pas allé ?

Gérard éprouva un moment d'embarras.

— Oui, reprit-il enfin, j'y suis allé.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Gérard cherchait ses mots et arrangeait une réponse habile.

— J'y suis ! s'écria-t-elle ; vous n'avez fait qu'y passer, après quoi vous êtes parti... on n'a jamais su pour quel pays.

Tout en parlant, Thérèse chiffonnait les rubans de son corsage, les yeux en l'air, comme si elle eût cherché dans le ciel le nom du pays mystérieux vers lequel son ami avait dirigé sa course. Gérard tremblait qu'un éclair de raison ne lui fît entrevoir la vérité ; mais la lune, qui pa-

rut au-dessus de la haie, large et brillante, détourna les pensées de la jeune fille. Elle se leva d'un bond.

— Je vous l'avais bien promise, s'écria-t-elle, la voilà! la voilà!

Elle entraîna Gérard au sommet d'un petit kiosque d'où l'on voyait la campagne, alors baignée d'une vapeur lumineuse, et, s'asseyant à ses pieds, elle posa la tête sur les genoux du jeune homme avec l'abandon naïf d'un enfant.

Les visites, une fois commencées, se renouvelèrent. Gérard éprouvait un charme indéfinissable dans la compagnie de cette aimable fille, dont l'esprit se dépouillait lentement, mais avec des grâces infinies, des voiles où la tristesse et le silence l'avaient quelque temps enlacée. Il ne pouvait dire s'il l'aimait ou si la pitié seule le ramenait à la porte verte du jardin; mais il ne pressait plus les hommes d'affaires et les laissait complaisamment embrouiller l'inextricable écheveau de formalités dans lequel la succession de sa tante était prise comme dans un filet. Quand il rentrait le soir dans son hôtel, il se demandait bien quelquefois comment finirait cette aventure; mais, comme il ne se sentait pas la force d'agir à la façon d'Alexandre tranchant le nœud gordien, il s'endormait et n'y pensait plus.

Madame de Lubner s'inquiétait bien aussi de cette ren-

contre dont le hasard avait fait une intimité. Quelles n'en pouvaient pas être les conséquences ! Mais le bien-être qu'en ressentait sa pupille, le calme, la joie, la vivacité qu'elle lisait dans ses traits ranimés par le souffle de la vie, étaient autant de résultats qui faisaient taire la voix de la prudence. Dans l'existence pâle et déshéritée que lui avait faite le hasard, devait-elle priver Thérèse de cette suprême consolation ? Elle laissait donc conversations et promenades suivre leur cours.

Thérèse était bonne musicienne ; il lui arrivait souvent, le soir, quand la pluie ou le vent ne permettait pas de rester au jardin, de se mettre au piano, de chanter les mélodies de Schubert ou de jouer quelque sonate de Mozart. Elle ne le faisait jamais sans que de grosses larmes lui tombassent des yeux. *Les Adieux* surtout, qu'elle n'avait plus chantés depuis le départ de Rodolphe, produisaient sur elle une impression profonde. Elle pleurait dès les premières mesures et presque toujours était forcée de s'interrompre avant la fin.

Un soir qu'elle avait beaucoup pleuré, elle alla se réfugier dans le petit berceau où la première fois elle avait reçu Gérard. Il l'y suivit, en proie à un grand trouble. Elle était assise et regardait les étoiles. Le vent faisait pleuvoir sur sa tête les petites fleurs jaunies des jasmins. Des larmes étaient suspendues à ses cils.

— Qu'avez-vous, et pourquoi pleurer ? lui dit-il.

— Je ne sais !... Il y a des jours où j'ai le cœur si gros, qu'il faut qu'il éclate !... répondit-elle.

— Vous manque-t-il quelque chose ? reprit Gérard, que ce grand désespoir navrait un peu plus peut-être qu'il n'aurait voulu.

— Non, mais je suis comme une personne qui attend... quoi ? je l'ignore ; ce que j'attends n'arrive pas, et j'étouffe. Vous n'éprouvez donc jamais cela, vous ?

— Oh ! si ! répliqua Gérard, mais c'est lorsque je ne suis pas heureux. Seriez-vous donc malheureuse ?

— Non. Le bonheur que vous m'avez rendu me suffit, et cependant je me souviens de quelque chose que je ne me rappelle pas... Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas ? Peut-être allez-vous me comprendre mieux que je ne me comprends moi-même. Je vous regarde, je vous reconnais, et pourtant il me semble qu'il y a deux Rodolphe, vous et un autre que je ne vois plus.

Gérard ne put s'empêcher de tressaillir à ces mots.

— Oui, reprit Thérèse avec force, vous avez bien les mêmes traits, mais ce n'est pas la même expression... Quand je ferme les yeux, le son de votre voix ne me dit rien ; le son de la sienne me ferait bondir au milieu du sommeil... Il me semble toujours l'entendre... La nuit, elle me tinte dans les oreilles.

D'un mot Gérard aurait pu expliquer tout ce mystère à Thérèse ; mais il lui était justement défendu de dire ce mot-là. Thérèse resta quelques minutes silencieuse, la tête dans ses mains ; Gérard n'osait la tirer de sa rêverie. Il se pencha vers elle tout ému et posa ses lèvres sur ses cheveux.

— Vous êtes bon ! dit-elle en relevant son front candide. Je vois bien que tout ce que je vous dis là vous fait de la peine ; mais ne craignez rien, mon ami, je vous aime de tout mon cœur.

— Moi aussi, je vous aime ! répondit Gérard.

Thérèse secoua la tête tristement.

— Oh ! ce n'est pas la même chose !... Il n'y a rien dans votre cœur qui ressemble à ce qu'il y a dans le mien.

Elle détacha vivement un des rubans bleus qui flottaient sur son corsage, et le chiffonnant autour de son doigt avec un geste mignon :

— Tenez, poursuivit-elle, il serait plus facile à ce ruban de changer de nuance, et de passer du bleu au rouge et du rouge au vert, qu'à moi de changer d'amour.

Ce mot produisit sur Gérard l'effet d'une étincelle électrique ; malgré lui, il passa ses bras autour de la taille de Thérèse et l'attira sur son cœur. Elle sourit, posa son front sur l'épaule du jeune homme et ferma les yeux. On est bien ainsi, murmura-t-elle, et je voudrais dormir.

Les bras de Gérard s'ouvrirent, et il abaissa sur Thérèse le chaste regard d'un frère qui veille sur le sommeil de sa sœur.

En quittant le jardin cette nuit-là, Gérard était dans un état de trouble inexprimable. Au lieu de rentrer à son hôtel, il alluma un cigare et se promena au hasard dans les rues désertes de la ville. — Que diraient mes amis, pensait-il, s'ils me voyaient à côté d'une petite fille, échangeant avec elle des paroles confuses comme le brouillard, et chantant des barcarolles au clair de la lune? De quel effroi ne seraient-ils pas saisis s'ils apprenaient que les petits rubans de son corsage me semblent plus redoutables et m'inspirent plus de respect que toutes les grilles et tous les maris du monde, que mon cœur,— un cœur de trente ans! — bat au contact d'un morceau de soie touché par ses doigts enfantins! Je ne soupe plus, je dîne à peine, et je vis à D... comme si j'étais à quatre mille lieues du Café de Paris. Et s'ils savaient que j'oublie le bois de Boulogne, le boulevard, le club et l'Opéra, ne me croiraient-ils pas perdu? Et si par étourderie l'un d'entre eux me demandait où ce beau roman me conduira, que répondrais-je? Du diable si je le sais, et peut-être ne voudrais-je pas le savoir!

Dans l'ordre des sentiments que Gérard avait connus,— caprice, amitié ou passion,—il ne trouvait rien d'analogue

à celui qu'il éprouvait pour Thérèse. Ce sentiment était vif sans être violent, profond sans avoir d'avenir, sincère sans être sérieux. Peut-être serait-il plus simple de dire qu'il aimait comme la Providence voulait qu'il aimât dans ce moment.

Les soirées qu'il passait avec Thérèse avaient fini par devenir quotidiennes; elles commençaient vers sept heures et n'étaient jamais terminées avant minuit. La conversation, la musique, la promenade, la rêverie, en faisaient tous les frais. Madame de Lubner, tranquillement assise dans un grand fauteuil, lisait ou faisait de la tapisserie; quelquefois même elle s'endormait. On parlait bas alors pour ne pas la réveiller, et la soirée finie, Thérèse l'embrassait tendrement sur les deux joues; Madame de Lubner ouvrait les yeux, et la jeune fille l'aidait à se lever : — Allons, ma bonne tante, lui disait-elle avec un gai sourire, il est temps de dormir, je crois; voilà plus d'un grand quart d'heure que Rodolphe est parti.

Un matin, et tandis qu'il déjeunait, Gérard vit entrer son homme d'affaires comme un coup de vent.

— Victoire! cria l'Allemand en faisant sauter son chapeau, nous avons rondement mené l'affaire (notez que le bonhomme y travaillait sans relâche depuis trois mois); je crois bien qu'au bout de la semaine on donnera les dernières signatures.

— Ah ! vous croyez ! répondit Gérard atterré.

La nouvelle l'affligeait plus qu'elle ne le réjouissait. La succession liquidée, quel prétexte avait-il pour rester à D... ? Il faudrait donc partir, et à vrai dire il ne s'en souciait que médiocrement. Il pria son homme d'affaires de veiller à ce que tout fût en règle, et à ne rien laisser en arrière, afin, disait-il, de ne pas être obligé de revenir à D... — Ainsi, ajouta-t-il en finissant, si quelques jours vous semblent encore nécessaires, ne vous gênez pas pour les prendre, j'attendrai.

Le soir venu, il s'achemina tout triste du côté du petit jardin.

A peine en eut-il franchi la porte, que Thérèse lui prit les mains.

— Vous allez partir ! s'écria-t-elle.

— Qui vous l'a dit ? répondit Gérard vivement.

— Personne, mais je le sais.

Elle porta les mains à sa tête comme elle avait coutume de le faire quand elle souffrait.

— Une voix me l'a dit en rêve cette nuit, reprit-elle. Et puis je le pressentais du premier jour où je vous ai revu. Est-ce qu'on ne part pas toujours ?

Elle parut s'attacher à ce souvenir flottant plus fortement qu'elle ne l'avait jamais fait.

— Oui, poursuivit-elle comme si elle se fût parlé à

elle-même, le premier Rodolphe d'abord, puis lui le second, ils s'en vont tous, et moi je reste ! Que c'est triste, tous ces départs ! Ils font la nuit autour de moi.

Quelques larmes tombèrent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues sans qu'elle y prît garde. Elle regardait dans l'espace. Le vent, qui se lève quelquefois la nuit, souffla doucement dans les arbres. Elle releva la tête et sourit tristement.

— Le vent pleure aussi, dit-elle.

Elle quitta Gérard et fit quelques tours d'allée dans le jardin, seule, à pas précipités. L'expression de son visage était navrante. Gérard n'osait pas la rejoindre : il aurait voulu consoler Thérèse, et cependant il ne voulait pas mentir. Il se taisait donc, craignant qu'une parole imprudente n'augmentât le trouble dans lequel il la voyait. Au bout de quelques instants, elle revint à lui :

— Puisque vous partez, dit-elle, je veux vous donner un portrait qu'on a fait de moi il y a deux ans, au temps où je me souvenais. C'est un petit médaillon. On dit qu'il est fort ressemblant. Me promettez-vous de ne jamais vous en séparer?

— Je vous le promets, dit Gérard.

— Prenez-y garde ! Si vous veniez à le perdre ou à le donner, je le sentirais et j'en mourrais !

On voyait à son accent et à l'éclat de ses yeux qu'elle

avait la fièvre. Gérard prit sa main, qui était brûlante.

— Pourquoi cette exaltation ? dit-il en s'efforçant de sourire. Croyez-vous donc que la vie tienne à un portrait ?

— Oh ! reprit-elle, il y a des choses que vous ne savez pas. J'avais un beau portrait de Rodolphe ; chaque matin, je lui disais bonjour, comme si *lui* eût été là pour m'entendre et me voir. Un matin, je le trouvai par terre ; en tombant, un bout du cadre avait touché le feu, et la toile était à moitié consumée. Mon cœur se serra, et un pressentiment terrible m'envahit tout entière. C'est depuis ce moment qu'on cessa de me parler de lui ; c'est depuis ce moment que je souffre de cette douleur à la tête qui ne me quitte presqne jamais. Vous êtes arrivé, et cependant je ne suis pas guérie !

Elle quitta Gérard et courut vers la maison, d'où elle revint un moment après avec le médaillon suspendu à un ruban bleu. — Tenez, dit-elle, prenez-le. Je n'ai plus ce même sourire, mais le cœur n'a pas changé. — Elle passa le ruban au cou de Gérard, qui se sentait venir des larmes dans les yeux en la regardant, et le ramena doucement au salon, où madame de Lubner lisait douillettement blottie dans un fauteuil.

De l'agitation que Thérèse avait laissé voir une heure auparavant, il ne restait plus rien qu'un peu de pâleur.

Elle s'assit au piano, joua d'abord lentement, puis avec feu, et se mit à chanter la *Marguerite au rouet* de Schubert avec une telle expression, que Gérard croyait l'entendre pour la première fois. Frappée elle-même de cette expression, madame de Lubner laissa tomber le volume sur ses genoux. — Je crois, dit-elle en se penchant à l'oreille de Gérard, je crois que la raison lui revient.

— Hélas! répondit Gérard tout bas, je crois que son âme s'en va!

Il est difficile de savoir ce que Gérard eût fait, si, à peu de jours de là, il n'eût reçu une lettre de l'ami auquel il avait écrit peu de temps après son arrivée à D... Cette lettre lui annonçait qu'une affaire dans laquelle Gérard avait engagé presque toute sa fortune était en grand péril. S'il ne voulait pas tout perdre, il devait se hâter et revenir à Paris sur-le-champ. Cette nouvelle fixa les irrésolutions de Gérard, comme un poids fait tout à coup pencher l'un des plateaux d'une balance. Thérèse était prévenue de son départ. Cette ruine dont il était menacé ne lui permettait plus, en supposant qu'il y eût jamais pensé, de demander la main d'une héritière aussi riche que l'était la rêveuse fille. Pouvait-il en outre abuser de l'erreur où la folie de son cœur la jetait, et l'épouser au nom de Rodolphe? Gérard se dirigea vers le jardin, bien décidé

cette fois à dire à Thérèse qu'il partirait le lendemain.

Dans sa précipitation, et comme un homme qui veut prendre un parti brusquement, dans la crainte d'en changer s'il hésite, il avait oublié l'heure, et arriva chez Thérèse au moment où elle était encore dans son sommeil léthargique. Sa présence la réveilla en sursaut. Elle se leva d'un bond et se jeta dans ses bras. — Ah! dit-elle, je savais bien que vous partiriez, mais je ne croyais pas que ce fût si tôt!

Gérard la ramena sur un fauteuil, où elle resta quelques minutes sans parler, la tête appuyée sur son épaule. Il sentait les pulsations de son cœur, qui battait à coups pressés.

— Adieu donc! reprit-elle enfin, adieu!

— Mais je reviendrai, se hâta de répondre Gérard, je reviendrai bientôt.

Thérèse secoua la tête et le regarda bien en face. — Vous, jamais! dit-elle avec force.

— Mais pourquoi? Croyez-vous donc que je puisse vous oublier?

— Je ne sais pas si vous m'oublierez, mais bien certainement vous ne reviendrez pas.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura quelque temps dans un accablement profond, les mains jointes sur ses genoux.

Gérard un instant se demanda s'il ne ferait pas bien de renoncer à Paris, de dévouer sa vie à cette charmante fille, de l'emmener dans quelque lieu désert, et d'en faire sa femme lorsque, à force d'amour et de dévouement, il l'aurait conquise à la raison; mais si elle l'aimait, n'était-ce pas un autre qu'elle aimait en lui?

— Au moins, dit Thérèse en l'attirant vers elle, aimez-moi toujours. Cela ne vous fera pas grand'peine et me fera grand bien.

Elle prit des ciseaux et coupa les rubans bleus qu'on voyait sur sa robe.

— Vous parti, poursuivit-elle, personne ne me verra plus dans cette parure... Il me semble que je suis veuve!

Madame de Lubner sortit de la chambre pour ne pas laisser voir à Thérèse qu'elle pleurait.

— Mais, dit Gérard, vous parlez comme si nous ne devions jamais nous revoir. Si cependant je revenais, que diriez-vous?

— Oh! alors, répondit-elle presque gaiement, vous me retrouveriez avec ma robe blanche et mes rubans bleus... Je vous le promets.

Il fallut enfin se séparer. Gérard redoutait beaucoup ce moment. Thérèse s'y montra plus ferme qu'il ne l'aurait cru; elle était seulement d'une pâleur de morte.

Quand il fut à la porte du jardin, Thérèse le serra sur son cœur avec un mouvement de passion qui bouleversa Gérard. — Surtout, lui dit-elle tout bas à l'oreille, ne perdez pas le portrait ! Adieu ! ajouta-t-elle.

Elle ouvrit les bras, poussa la porte et rentra dans le jardin. Gérard se pencha sur la grille et vit la robe blanche de Thérèse qui s'éloignait entre les arbres. Une minute après, il ne vit plus rien. Il se sauva en courant et sans regarder derrière lui.

A quelques jours de là, Gérard était de retour à Paris, et le tourbillon de la vie le saisissait de nouveau. Le soin de ses affaires lui prit d'abord quelque temps : il dut chercher ses amis et renouer les relations rompues, puis le courant de l'habitude l'entraîna, et la pensée de retourner à D... ne se présenta presque plus à lui. Ce n'est pas qu'il eût oublié Thérèse, mais les mêmes motifs qui l'avaient décidé à la quitter ne se rencontreraient-ils pas ?

Pendant les premières semaines, il éprouvait chaque jour, vers sept ou huit heures, un sentiment de tristesse qui le ramenait en esprit en Allemagne. C'était l'heure où il avait coutume d'aller au jardin, et il revoyait Thérèse qui courait au-devant de lui ; le vent de sa course agitait ses rubans bleus, et elle souriait. Souvent alors il tirait le médaillon de son étui et le regardait, quelquefois même il

l'embrassait comme eût fait un amoureux de vingt ans. Si quelqu'un de ses amis l'eût surpris dans ces moments-là, Gérard n'aurait plus su où se cacher. Au bout d'un certain temps, cette impression s'affaiblit, et trois mois ne s'étaient pas écoulés, qu'elle était presqu'entièrement effacée. Gérard était à Paris et en subissait l'influence.

— Pauvre Thérèse! disait-il quelquefois en fumant son cigare le soir sur le boulevard. Un ami passait, et Gérard oubliait Thérèse.

A cette époque, par désœuvrement et aussi peut-être par imitation, Gérard était en fort grande relation avec une jeune personne qui appartenait au corps du ballet de l'Opéra. Mademoiselle Clotilde, — c'était son nom, — avait ses grandes et petites entrées chez Gérard, et en usait fort librement. Un jour qu'elle furetait partout comme un jeune chat, elle mit la main sur un étui en peau de chagrin qui renfermait un portrait. Gérard voulut lui faire remettre ce portrait, qui n'était autre que celui de Thérèse, dans le tiroir où mademoiselle Clotilde l'avait découvert; elle n'y voulut jamais consentir, et il en résulta une querelle, à la suite de laquelle et dans un mouvement de dépit mademoiselle Clotilde lança au feu l'étui et le portrait. Gérard se jeta à genoux devant le foyer, et écarta les tisons pour sauver la miniature, s'il en était temps encore. Il trouva la petite plaque d'i-

voire un peu endommagée par l'action du feu ; mais l'image de Thérèse, sauf quelques légères atteintes, n'avait que faiblement souffert. Gérard porta cette image à ses lèvres avec un mouvement passionné ; puis, se tournant vers la danseuse, il lui montra la porte avec un visage si terrible, qu'elle sortit précipitamment sans répondre.

Tous les souvenirs de D... avaient afflué vers son cœur avec violence, comme les eaux d'une rivière qui a rompu ses digues. Deux jours après cette scène, Gérard reçut une lettre qui portait le timbre de D... Il l'ouvrit avec un secret effroi, et y trouva ces mots :

« Thérèse à son ami Rodolphe,

» Je suis bien malade, et il me semble que je vais mourir. Si vous vous souvenez de celle qui vous a tant aimé, hâtez-vous ; cela m'attristerait de m'en aller avant de vous avoir embrassé. Si je meurs sans vous avoir revu, mon cœur vous enverra son dernier soupir. »

Gérard eut comme un vertige. Tout ce que Thérèse lui avait dit sur l'influence mystérieuse qu'elle attribuait au portrait se retraça dans son esprit en caractères de feu. — Je ne la reverrai plus ! je ne la reverrai plus ! répétait-il en retournant la lettre dans tous les sens.

Le soir même, il partait pour l'Allemagne à moitié fou. S'il avait rencontré Clotilde, il l'aurait tuée. Dans l'espèce d'égarement où l'avait jeté cette lettre, il attri-

buait à cette fille la maladie qui mettait en si grand péril l'existence de Thérèse. Dès qu'il fut arrivé à D..., il courut au petit jardin. Comme il passait devant l'église des jésuites, il entendit le glas d'une cloche ; il frissonna de la tête aux pieds.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il, Thérèse est morte !

Il précipita sa course, et toucha enfin à cette porte verte qu'il avait si souvent franchie le cœur joyeux : il la poussa ; le jardin était désert. Il le traversa en courant et entra dans la maison.

— Ah ! Monsieur, lui dit un vieux domestique, montez vite !

Gérard grimpa l'escalier aussi rapidement que le lui permettaient ses jambes qui tremblaient sous lui ; il ne comprenait pas le sens de cette exclamation. Était-il arrivé seulement pour recevoir le dernier soupir de Thérèse, ou l'attendait-on pour la sauver ?

Quand il fut entré dans la chambre de Thérèse, un pitoyable spectacle frappa ses yeux. La pauvre fille était couchée sur son lit, les mains jointes et le visage blanc comme un cierge. Madame de Lubner pleurait la tête cachée entre les draps du lit. Une sueur froide mouilla les tempes de Gérard. — Morte ! s'écria-t-il.

Madame de Lubner releva la tête à ce cri et reconnut Gérard.

— Ah! dit-elle en levant les mains au ciel, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous!

Gérard comprit que Thérèse vivait encore. Il s'approcha du lit et tomba à genoux; mille sensations diverses agitaient son cœur : il n'aurait jamais pu dire ce qu'il pensait. Il resta quelque minutes immobile, regardant Thérèse, qui ne bougeait pas. Il ne pouvait ni parler, ni pleurer : il étouffait.

Madame de Lubner lui raconta que Thérèse souffrait assez fréquemment de la tête, depuis un mois ou deux. — Mais rien, ajouta-t-elle, ne pouvait faire croire qu'elle fût en danger de mort. Après votre départ, elle ne montra aucun changement dans son humeur et dans son genre de vie. Seulement, elle ne souriait presque plus et le coloris de ses joues ne reparut pas, comme si votre absence eût enlevé tout le printemps de son cœur et de son visage. Elle chantait souvent et se promenait beaucoup, dans le jardin surtout, où je l'entendais quelquefois causer seule avec animation et à demi-voix. Chaque fois qu'on frappait à la porte, elle tressaillait et faisait le mouvement de se lever pour courir, comme elle en avait l'habitude quand vous arriviez ; puis elle secouait la tête tristement et restait assise sans parler. Quand je prononçais votre nom, en essayant de lui dire que vous reviendriez quelque jour, elle me regardait

avec une expression de douleur si navrante que j'y renonçais. Je la surpris tout dernièrement, travaillant avec une activité fiévreuse à un certain ruban de soie blanche, sur lequel elle brodait en bleu deux initiales, un R. et un T. « C'est ma ceinture de noces, me dit-elle avec un singulier sourire ; tu la lui donneras, s'il la demande. » Elle ne travaillait jamais à cette broderie que sous le berceau, où elle vous attendait chaque soir du temps de votre séjour à D... Voyez, le T n'est pas achevé.

Et madame de Lubner tira d'une boîte à ouvrage, pour le montrer à Gérard, un ruban sur lequel l'aiguille était encore attachée.

— Un matin que j'avais laissé Thérèse au salon, reprit madame de Lubner, j'entendis tout à coup un grand cri. J'accourus et je trouvai Thérèse renversée, toute blanche, roide et les yeux fixes. On l'emporta dans sa chambre, et on eut beaucoup de peine à la faire revenir; encore ne fût-ce que pour peu d'instants. Elle demanda une plume et du papier, vous écrivit et cacheta la lettre en priant qu'on la jetât à la poste sans tarder. Le messager partit, et elle le suivit des yeux jusqu'à la porte, après quoi elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux, et ne remua plus. Le médecin, qu'on était allé chercher, ne put jamais la tirer de cet état. Elle est comme morte depuis ce moment ; nous savons seulement qu'elle existe.

Gérard avait écouté ce récit, les yeux fixés sur Thérèse : il craignait de parler de peur d'éclater ; cependant, il demanda à madame de Lubner l'heure et le jour précis où Thérèse avait poussé ce grand cri qui avait mis toute la maison en rumeur. Il apprit par sa réponse que le jour et l'heure concordaient avec la découverte que mademoiselle Clotilde avait faite du portrait de Thérèse.

Gérard se leva en chancelant. — Elle m'avait dit qu'elle en mourrait ! murmura-t-il.

Il prit tout à coup les mains de Thérèse entre les siennes, et sans savoir ce qu'il faisait, dans un mouvement d'exaltation et de désespoir, avec des cris, des larmes et des baisers, il se jeta sur le corps inanimé de la pauvre fille. Il était comme fou, et la suppliait de ne pas mourir. Comme il l'étreignait dans ses bras, il sentit un souffle léger passer sur ses lèvres.

Il se releva d'un bond.

— Elle respire ! s'écria-t-il.

Le médecin, qu'on fit venir en toute hâte, trouva un certain changement dans l'état de Thérèse. —Oui, dit-il, le cœur bat... Tout dépend de la crise qui suivra son réveil

Vers le soir, Thérèse ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, vit Gérard, poussa un cri, et lui tendit les bras. Il s'y jeta, et presqu'au même instant, elle éclata en sanglots

— Elle est sauvée ! s'écria le médecin.

— Ah! ne nous quittez plus! dit madame de Lubner, en s'attachant aux mains de Gérard.

Mais ce n'était pas tout que de lui avoir rendu la santé du corps, il fallait encore rendre à Thérèse la santé de l'esprit, et là n'était pas le moins difficile. Sa convalescence fut assez longue et demanda beaucoup de ménagements; l'ébranlement qui l'avait mise aux portes du tombeau avait laissé des traces profondes qui ne pouvaient être effacées en quelques jours. La sensibilité de Thérèse, déjà excessive, était surexcitée; la moindre émotion la faisait pâlir ou trembler; elle était, en quelque sorte, comme une harpe dont les cordes tendues résonnent au plus léger vent. On aurait dit que la vie, un instant chassée de ses lèvres, avait peine à s'y rasseoir. Gérard, qui passait auprès d'elle ses journées entières, remarqua que Thérèse éprouvait des troubles qui ne lui étaient pas habituels. Il la surprenait souvent la tête dans ses mains, immobile et pensive, comme si elle eût écouté au fond de son âme le bruit d'un travail mystérieux. Elle regardait en dedans, comme elle disait elle-même, et analysait ses songes pour y découvrir quelque chose de réel.

— Je vois quelquefois des lueurs, lui dit-elle un soir, mais je ne vois pas encore de clartés; puis les lueurs s'effacent et les ombres reviennent.

Dans les premiers jours qui suivirent son réveil. Thérèse ne voulait pas se séparer de Gérard. Elle craignait toujours qu'il ne s'en allât pour ne revenir jamais. Il fallait employer mille promesses et presque la ruse pour la déterminer à quitter sa main. Elle la retenait longtemps emprisonnée entre les siennes et le suppliait de ne pas partir.

Madame de Lubner imagina de faire préparer une chambre que Rodolphe avait occupée autrefois, et qui n'avait plus été ouverte depuis la mort de ce jeune homme.

— J'ai fait mettre, dit-elle à sa nièce, des fleurs dans les vases et des bougies aux flambeaux qui sont dans la chambre verte : dès ce soir, il pourra s'y installer.

Mais à leur grande surprise à tous deux Thérèse, bien loin de témoigner de la joie, laissa voir une sorte de mécontentement; elle n'insista plus pour que Gérard restât dans la maison. A ce mot de chambre verte, un nuage passa sur son front, et avec une vivacité dont elle ne donnait presque plus de preuve, elle courut à l'étage supérieur et en ferma la porte à clef.

Bien sûre que personne n'y entrerait plus sans sa permission, elle redescendit au salon et tendit la main à Gérard.

— Adieu donc, lui dit-elle, à demain !

Sa voix n'avait rien perdu de sa douceur et son regard de sa tendresse, mais elle ne parlait plus pour le retenir.

Un autre changement s'était opéré en elle. Thérèse n'appelait plus Gérard du nom de Rodolphe, elle ne l'appelait pas Gérard non plus; elle l'appelait *mon ami*. Ce mot, qui ne précisait rien, répondait-il à un doute? Était-ce dans son esprit une de ces lueurs indécises qui annoncent l'aurore naissante et précèdent le jour? Gérard l'espérait, mais il n'osait pas le croire encore. Il craignait surtout que, la lumière se faisant dans cette intelligence, il ne perdît Thérèse sans retour. Il avait, sans se l'avouer, toutes les timidités et toutes les peurs de l'amour véritable.

Thérèse voulut voir un jour le médaillon qu'elle lui avait donné; elle reconnut les traces du feu qui en avait légèrement endommagé l'ivoire. Encore quelques secondes, et l'image, altérée déjà, disparaissait tout à fait.

— Je sais maintenant pourquoi j'ai été malade, dit-elle.

Et elle lui rendit la miniature sans demander d'explications.

Un autre jour qu'ils étaient ensemble dans le jardin, Thérèse prit le bras de Gérard et fit quelques tours d'allée. Une teinte rose adoucissait la pâleur de ses joues, son front avait retrouvé toutes les grâces de la jeunesse et de la santé; elle ne disait rien, et cueillait, chemin

faisant, des fleurs à tous les buissons. Après qu'elle eut fait un bouquet, elle soupira :

— Que j'en ai déjà cueilli de ces fleurs ! dit-elle... Celles-ci ne sont plus celles que j'aimais hier, et les fleurs de demain ne seront plus celles que j'aime aujourd'hui.

Ses yeux rêveurs regardèrent longtemps le bouquet, comme si elle eût voulu lui demander le secret des pensées qui l'obsédaient ; puis elle s'arrêta, et se tournant vers Gérard :

— Que deviennent les fleurs de l'an dernier ? lui demanda-t-elle.

— Elles meurent, répondit Gérard.

Thérèse attacha sur lui ses yeux tendres et voilés.

— Ah ! oui, reprit-elle, elles s'en vont ; ce ne sont plus les mêmes qui reviennent, et ce sont toujours des fleurs.

Ses regards brillèrent tout à coup ; elle prit la main de Gérard et la serra. — C'est comme vous ! s'écria-t-elle, c'est vous que j'aime, et ce n'est pas vous que je pleure !... C'est le même amour, et ce n'est plus la même fleur.

Gérard ne pensait plus à Paris ; le monde n'avait pas d'autres limites pour lui que les frontières du petit jardin où il rencontrait Thérèse. Quand il se rappelait le

jour où elle avait failli mourir, il frissonnait encore et s'étonnait d'avoir pu, par son indifférence et son égoïsme, faire souffrir une aussi aimable fille. Il se la représentait heureuse et gaie, dans quelque coin de terre, avec lui, et se promettait bien de ne plus écouter jamais que la voix de son cœur et non pas celle de la raison. Il était assez riche d'ailleurs pour qu'on ne l'accusât pas de chercher une satisfaction d'intérêt dans son mariage avec Thérèse. Si donc elle l'aimait, pourquoi sacrifierait-il son bonheur à de misérables considérations? Mais la question était justement qu'elle l'aimât et qu'elle ne crût pas épouser Rodolphe en épousant Gérard.

Thérèse était comme un voyageur qui suit dans l'ombre un chemin au bout duquel s'ouvre un précipice. Le précipice franchi, c'est le pays de Chanaan; mais un faux pas peut jeter le voyageurau fond du gouffre. Thérèse franchirait-elle ce précipice?

Un soir que Thérèse était assise dans le jardin, traçant d'une main distraite des lignes sur le sable, Gérard lui proposa de faire une promenade dans la campagne. Elle se leva et lui prit le bras.

— Bien volontiers, dit-elle, j'ai comme la fièvre; le grand air la dissipera.

Elle avait en effet le visage coloré et les yeux brillants. Gérard s'aperçut que sa main tremblait.

— Vous est-il arrivé quelque chose ce matin ? lui demanda-t-il.

— Non, reprit-elle, ma tante range le linge, et vous savez que lorsqu'elle met la main aux armoires, elle n'en finit plus... Je suis restée seule... j'ai fait un peu de musique... j'ai lu, et le hasard m'a fait tomber sur un livre de chevalerie. Il y était question d'un paladin qui d'aventure en aventure était arrivé dans un certain royaume dont je ne sais plus le nom ; ce royaume avait pour propriété singulière de changer en fantôme quiconque en passait les frontières. On y voit les gens qu'on a connus en rêve, et ils vous parlent d'événements qui n'ont jamais eu lieu, mais dont on se souvient. J'ai fait cette réflexion, que je suis un peu la parente de ce paladin et que j'habite ce royaume peuplé de fantômes.

— Vous ? s'écria Gérard inquiet de la tournure que prenait l'entretien.

— Oui, moi. Et ce n'est pas si fou ce que je dis là ! J'ai beaucoup pensé depuis que j'ai été malade, et j'ai bien vu qu'on ne me parlait pas comme à tout le monde ; j'ai des tressaillements extraordinaires en moi. Les mots me semblent avoir une signification qu'ils n'avaient pas, et des choses auxquelles je ne prenais pas garde autrefois me bouleversent à présent. Tenez, l'autre soir, le vent soufflait, les feuilles d'un peuplier tombaient une à une

dans la fontaine, je les regardais, et il me semblait que c'étaient de pauvres âmes qui s'en allaient. Les larmes me sont venues aux yeux ; moi aussi j'ai failli m'en aller !... M'auriez-vous pleurée ?... Oui, n'est-ce pas ?

La voix de Thérèse et ses paupières gonflées indiquaient assez que son cœur était plein de sanglots. Gérard avait la gorge prise comme dans un étau ; il se pencha sur les mains de Thérèse et les couvrit de baisers.

— Oh ! je vivrai ! reprit-elle... je ne m'en irai pas ; mais, tenez, je ne vous dis pas tout... J'ai bien vu que le médaillon que je vous avais remis était un peu détérioré... D'autres mains que les vôtres l'ont touché... d'autres yeux l'ont regardé... Savez-vous pourquoi je ne vous ai pas interrogé ? C'est parce que je craignais d'apprendre que vous avez dans votre pays une autre Thérèse que vous aimez... J'ai bien un autre *vous*, moi.

Gérard pressa le bras de sa compagne doucement, et, lui parlant tout bas comme à un malade qu'on interroge :

— En êtes-vous bien sûre ? lui dit-il.

Elle s'arrêta court et secoua la tête.

— Non, plus à présent, répondit-elle, et cependant...

Elle se tut de nouveau, puis frappant du pied : — Tenez, reprit-elle, il y a comme un bâillon devant ma bouche, comme un voile devant mes yeux... Oh ! ils tomberont, il faudra qu'ils tombent !

Le hasard de leur promenade avait conduit Gérard et Thérèse à la porte d'un petit cimetière dans lequel madame van B... avait voulu être enterrée à cause des souvenirs de famille qui s'y rattachaient. Une tombe de marbre très-modeste, avec une plaque sur laquelle son nom était gravé, indiquait la place où elle reposait. Quelques saules l'entouraient, et un gros lierre d'Écosse la couvrait de son feuillage d'un vert sombre. Gérard fit entrer Thérèse dans ce cimetière. A la vue des croix qui dressaient leurs bras noirs au milieu des herbes, Thérèse s'arrêta ; elle regarda autour d'elle, lut quelques noms inscrits sur le bois et sur la pierre, et se serra contre Gérard.

— Pourquoi toutes ces croix, dit-elle, et pourquoi tous ces noms ? Ils me font peur.

Gérard la força de marcher avec lui.

— Ce sont les noms de ceux qui sont partis, dit-il, et ces croix sont pour avertir qu'ils ne reviendront plus.

Thérèse devint toute pâle. — Oh ! qu'il fait triste ici ! reprit-elle.

Gérard lui montra des doigts quelques-unes des tombes à demi cachées sous les saules et les cyprès. — Regardez, lui dit-il ; ces noms que vous voyez là ne vous rappellent-ils rien ?

Thérèse lut au hasard deux ou trois inscriptions, et tressaillit.

— Dorothée... Amélie... Augusta... mes amies d'autrefois ! Là Frédéric ! ici Joseph ! Voilà donc pourquoi je ne les voyais plus ! s'écria-t-elle.

De grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Pauvre Amélie ! je m'en souviens, ajouta-t-elle ; elle était si vive et si gaie !... Et Dorothée qui m'aimait tant ! Parties toutes ensemble !... Ah ! pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

— Et le bâillon ! et le voile ! Ce bâillon qui est sur votre bouche, ce voile qui est devant vos yeux, ne voulez-vous pas qu'ils tombent ? répondit Gérard.

C'était l'épreuve décisive, et il la faisait en tremblant. Tout en parlant, Gérard avait conduit Thérèse vers le tombeau de sa mère. Il la fit asseoir sur un coin du marbre, et lui prenant la main :

— Non, elles ne sont pas parties, dit-il ; celles que vous avez aimées sont là... elles sont mortes.

— Mortes ! ajouta Thérèse, mortes !...

Elle couvrit son visage de ses deux mains, comme pour ne pas voir la lumière qui se faisait autour d'elle ; elle se mit à pleurer ; on aurait dit que son cœur éclatait.

Mais Gérard, écartant ses mains, lui fit lire sous les feuilles du lierre le nom de madame van B...

— Ma mère ! s'écria la jeune fille.

Et elle tomba à genoux, les mains jointes, au pied du tombeau.

C'était pour elle comme si sa mère fût morte le jour même; le coup l'avait renversée, et son cœur se fondait à la fois en sanglots et en prières. Gérard la regardait immobile, debout auprès d'elle; puisque Thérèse priait, c'est que Thérèse était sauvée. Au bout de quelques minutes, elle leva les yeux et lui tendit la main.

— Le voile est déchiré, dit-elle... vous m'avez appris à pleurer ma mère... Merci!

Elle promena lentement ses regards dans le cimetière comme si elle eût cherché une autre tombe. On voyait qu'une question était suspendue à ses lèvres; deux fois elle ouvrit la bouche et regarda Gérard comme si elle allait parler, mais elle se tut, et, cachant son visage parmi les touffes du lierre, elle se prit à pleurer de nouveau. Ses larmes cette fois n'étaient pas données à sa mère.

Thérèse et Gérard quittèrent le cimetière au bras l'un de l'autre sans parler. Gérard sentait bien que son sort allait se décider, mais une sorte de pudeur l'empêchait d'interroger sa compagne; il voulait laisser à sa douleur cette pauvre fille qui venait de retrouver sa mère et qui la trouvait morte.

Quand elle fut chez elle, Thérèse témoigna le désir d'être seule. Il semblait qu'elle voulût causer avec elle-

même après ce long silence qu'elle avait gardé. « — A demain ! » dit-elle à Gérard. Et elle s'éloigna d'un air pensif en le laissant avec madame de Lubner, à laquelle il raconta tout ce qui venait de se passer.

Gérard passa toute la nuit à se promener dans la ville, ramené toujours par une force invincible vers la petite maison qu'habitait Thérèse. Une lampe brillait derrière la fenêtre de cette chambre verte où elle n'avait pas voulu que Gérard entrât. On voyait son ombre passer devant les rideaux blancs; une fois son visage se colla contre la vitre et y resta longtemps. Gérard, caché dans la nuit, la regardait. Que faisait-elle à cette heure dans cette solitude? Y demandait-elle des conseils aux souvenirs qui l'habitaient ?

Le lendemain, Gérard arriva chez Thérèse à l'heure accoutumée. Il la trouva dans le salon, et tout en noir, avec madame de Lubner. Il n'y avait plus ni robe blanche, ni rubans bleus. L'expression de son visage était changée. Thérèse était comme transfigurée. Gérard ne reconnaissait ni son sourire, ni son regard. L'accueil même qu'elle lui fit était si nouveau, que Gérard ne put en soutenir la réserve et l'apparente froideur. Excité par la fatigue et les rêves de la nuit précédente, il crut y voir la condamnation de ses espérances et courut au-devant de cet arrêt dont son cœur ressentait déjà les atteintes.

— Je viens vous faire mes adieux, dit-il d'une voix qui tremblait.

— Vous partez? demanda Thérèse.

— Oui, je pars, reprit-il; je n'ai plus rien à faire ici. Dieu m'est témoin que j'aurais voulu y rester toujours, mais je ne suis pas celui dont vous aimiez le souvenir... Faut-il que je sois un étranger pour celle auprès de qui j'ai passé tant d'heures, les plus belles de ma vie! J'ai peur que vous ne me pardonniez pas d'avoir si longtemps accepté un nom qui n'est pas le mien, et cette pensée m'est odieuse. Ah! si vous étiez encore telle que je vous ai connue!... mais c'est impossible... c'eût été trop de bonheur! Serez-vous plus heureuse demain que vous l'étiez hier? Je ne sais, j'ai fait mon devoir... Votre esprit est libre, Thérèse... adieu!

Gérard était à bout de forces; la jeunesse et l'amour faisaient explosion en lui. Il se retourna pour ne pas laisser voir le bouleversement de son visage et fit un pas vers la porte.

— Gérard! s'écria Thérèse.

Gérard s'arrêta. Les yeux de Thérèse rayonnaient d'intelligence et d'amour.

— Mon nom! dit-il, et d'un bond il tomba à ses pieds.

— Ah! mes pauvres enfants! s'écria madame de Lub-

ner, je n'y tiens plus, il faut que je vous embrasse tous deux...

A quelque temps de là, un jeune homme, qu'on voyait souvent sur le boulevard, arrêta un de ses amis à la sortie de l'Opéra.

— Eh bien! sais-tu la nouvelle? lui dit-il.

— Laquelle? Il y en a tant!

— Gérard, tu sais, ce pauvre Gérard qui était si gai et qui perdait toujours au lansquenet...

— Est-ce qu'il est mort?

— Ah bien oui! Il s'est marié.

— Ah! mon Dieu! et avec qui?

— Avec une petite Allemande qu'il a rencontrée je ne sais où, sur les bords du Rhin... Voilà où mènent les voyages...

— Amen! dit l'autre.

MADEMOISELLE DU ROSIER

I

Mademoiselle Alexandrine du Rosier était, en 1852, une des personnes dont le nom revenait le plus souvent dans la conversation des bourgeois de Moulins. Ce n'est pas qu'il y eût dans sa conduite quelque chose qui prêtât aux caquets, et moins encore aux médisances ; mais elle était belle, et on la croyait riche. Sa jeunesse et son caractère aidant, il n'en fallait pas davantage pour attirer sur elle l'attention de toute la ville. A vingt et un ans, mademoiselle du Rosier passait pour l'un des partis les plus considérables du département. Elle tenait par sa mère, d'une

bonne maison de Gannat, à la vieille noblesse du Bourbonnais, et par son père, quelque temps maître de forges et propriétaire, à la bourgeoisie industrielle du pays. Elle avait les yeux bleus, de beaux cheveux châtains, beaucoup d'élégance dans la taille et un grand air qui l'eussent fait remarquer partout, lors même qu'elle n'aurait point eu d'alliances et de fortune. L'hôtel qu'elle habitait était situé dans la partie haute de la ville ; il datait du commencement du XVIIIe siècle, et un tapissier de Paris en avait meublé les vastes appartements, enrichis de dorures et de trumeaux. C'était un honneur que d'y être reçu. L'évêque y dînait quelquefois. Avec la dot qu'on lui supposait et les avantages naturels que le hasard lui avait prodigués comme à souhait, on s'étonnait seulement que mademoiselle du Rosier ne fût pas encore mariée. Ce n'est pas que les prétendants manquassent, tant s'en faut ; il s'en était présenté de vingt lieues à la ronde, et même de Paris, et cependant ce mariage, dont on parlait toujours, ne se faisait jamais. Quelques personnes mettaient ce long retard sur le compte des prétentions excessives de mademoiselle du Rosier ; gâtée comme elle l'était par sa position, elle demandait certainement un prince des contes de fée, et il ne s'en trouvait pas dans le département. Un notaire à cheveux blancs qui connaissait la famille de vieille date souriait bien quelque-

fois d'un air malin quand on parlait devant lui des richesses de M. du Rosier; mais comme c'était bien l'homme le plus caustique et le plus méchant de Moulins, on ne s'arrêtait pas à ses ricanements.

Il est certain que mademoiselle du Rosier ne faisait rien pour attirer les galants, et qu'elle ne paraissait pas pressée de se marier. Elle avait dans le caractère un mélange extraordinaire de bonté et de hauteur qui était un sujet perpétuel d'étonnement pour les oisifs de la ville. Un poëte du pays, qui l'avait vue à l'une des réceptions du préfet, la comparait à Junon marchant sur les nuées. L'expression habituelle de son visage était une dignité froide, relevée à certains moments par un air d'intelligence et de fierté qui brillait par éclairs avec un tel feu, qu'on en était ébloui. Elle avait des façons qui dataient d'un autre temps. Un jour qu'une pauvresse, à qui elle avait donné une pièce d'or par erreur, courait après elle pour la lui rendre, mademoiselle du Rosier vida sa bourse entre ses mains. Il y avait dix louis dans cette bourse. On en parla trois jours dans Moulins. Un bel esprit de l'endroit dit à ce propos que certainement la Providence s'était trompée, et que mademoiselle du Rosier était née duchesse.

À cette époque-là, on voyait mademoiselle du Rosier dans toutes les maisons où quelque bal réunissait la meil-

leure société de la ville. Elle s'y montrait toujours la mieux parée et la plus belle. Son père, qui ne lui refusait rien, faisait venir ses toilettes de Paris ; on le blâmait un peu de cette condescendance ; mais les femmes qui criaient le plus contre cette extrême recherche, étaient précisément celles qui auraient désiré que leurs maris imitassent en tout point ce père complaisant.

M. du Rosier avait alors cinquante-cinq ans. C'était un homme d'une humeur joviale, et certainement le plus aimable et le plus facile à vivre qui fût dans le ressort de la préfecture. Replet et dodu, et, comme on dit, tout rond en affaires, son caractère n'avait pas plus d'angles et d'aspérités qu'on n'en voyait sur sa bonne grosse taille et sa figure haute en couleur. On ne pouvait pas l'accuser d'ambition ; jamais on n'avait pu, malgré les plus vives instances, lui faire accepter aucunes fonctions, pas même celles d'adjoint au maire ou de membre du conseil général. Il n'était bon, disait-il, qu'à vivre à sa guise. Depuis qu'il avait quitté les affaires, il partageait son temps entre Paris et Moulins, un jour ici, un jour là-bas. Ce n'est pas qu'il fît comme certaines personnes, qui passent six mois d'un côté et six mois de l'autre. Les voyages de M. du Rosier étaient en quelque sorte improvisés. Il partait subitement et revenait de même. Ses absences duraient tantôt six semaines, et tantôt trois jours. Made-

moiselle du Rosier ne l'accompagnait jamais. Personne ne savait pourquoi il allait si fréquemment à Paris. Ceux qui l'y rencontraient ne s'en doutaient pas davantage; il y voyait peu de monde, et refusait obstinément les invitations, si ce n'est dans les maisons où l'on dînait bien. On remarquait que depuis trois ou quatre ans ces voyages étaient plus nombreux; mais il ne revenait jamais de Paris sans rapporter quelque bagatelle de prix à sa fille. Rien d'ailleurs ne paraissait changé dans ses habitudes. Dès son retour, il traitait la ville, et l'hôtel ne désemplissait plus. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était d'être fort gourmand et très-prompt à la dépense.

Un jour qu'on vantait au cercle où se réunissaient les notables de la ville le bonheur de mademoiselle du Rosier d'avoir un père aussi plein de bonhomie et de bienveillance envers tout le monde, le notaire haussa les épaules avec une mauvaise humeur si visible, qu'on le pressa de questions. Poussé à bout, il saisit brusquement une boule d'ivoire qui courait sur le billard :

— Cette bille est ronde et polie, s'écria-t-il; elle est cependant sèche et dure comme la pierre!

Et il la rejeta sur le tapis.

Le mot fit d'abord sensation; mais un quart d'heure après on n'y pensa plus; il venait du notaire, et M. Des-

chapelles aurait trouvé une tache dans un flocon de neige.

Au moment où commence ce récit, l'hôtel de la rue de la Cigogne à Moulins était habité par quatre personnes, M. du Rosier, Alexandrine, une sœur cadette du nom de Louise, et madame de Fougerolles. Cette dernière était une sœur aînée de madame du Rosier la mère, morte en couches de Louise. Elle était baronne du chef de son mari, d'une bonne noblesse du Nivernais, et de son vivant gentilhomme ordinaire de la chambre du roi sous Charles X. Veuve à trente-cinq ans et âgée alors de cinquante-six à cinquante-sept ans, madame de Fougerolles était une grande personne, sèche, maigre et couperosée, qui ne manquait pas d'une certaine distinction. Elle avait d'excellentes manières et le parler fort doux, excepté lorsqu'un sentiment de colère l'animait. Alors elle perdait toute mesure et s'oubliait dans des emportements où l'on voyait toute la violence de son caractère et la fougue d'un sang dont rien n'avait pu tempérer l'âcreté. Ceux qui la connaissaient bien lui reprochaient une excessive parcimonie, bien qu'à la mort de son mari elle se fût trouvée à la tête d'une immense fortune, et une extrême vanité, à l'aide de laquelle la baronne pouvait quelquefois dissimuler son penchant à l'avarice, mais qui ne le détruisait pas. Madame de Fougerolles n'avait pas d'enfants. Le baron, qui était un homme de plaisirs, l'avait

fort négligée pour courir les aventures. Mariée, elle vécut dans le célibat, et veuve elle en voulut à tout le monde de l'indifférence de son mari. Elle arrivait chaque année à Moulins vers le mois d'avril, et descendait chez son beau-frère, qui deux ou trois fois lui confia sa fille aînée pour la conduire à Paris. En l'absence de madame de Fougerolles, qui ne donnait jamais plus de vingt francs aux domestiques après un séjour de quatre ou cinq mois chez M. du Rosier, Alexandrine et Louise étaient placées sous la direction d'une institutrice ; mais le gouvernement de la maison appartenait à mademoiselle du Rosier, qui savait y maintenir à la fois un ordre sévère et une grande abondance en toutes choses.

Telle était la situation de la famille du Rosier au mois d'avril 1852, quinze jours après l'arrivée de madame de Fougerolles. Cet hiver-là, M. du Rosier avait donné plusieurs grands dîners et deux bals qui avaient éclipsé ceux du receveur général.

Parmi les jeunes gens qui, pour nous servir d'une expression consacrée à Moulins quand il s'agissait de mademoiselle du Rosier, aspiraient à la main de l'héritière, et on aurait pu en compter une douzaine, il en était deux qui se détachaient de la masse comme les vedettes d'un escadron en campagne. L'un de ces prétendants s'appelait Anatole de Mauvezin, et l'autre Évariste. Eux seuls oa-

raissaient avoir quelque chance de réussir auprès de la jeune fille. Anatole appartenait à l'une des familles les plus considérables de l'arrondissement, qui voulait le pousser dans la magistrature, où les émoluments ne sont jamais bien élevés. Une bonne dot n'était donc pas à dédaigner. Évariste avait quelques liens de parenté éloignée avec mademoiselle du Rosier et une position indépendante. Tous deux semblaient l'aimer également ; mais un observateur intelligent n'aurait pas tardé à démêler que l'un mettait son esprit seulement, et l'autre, Evariste, tout son cœur dans cette affaire. Ce même observateur aurait bientôt découvert aussi que la personne la plus intéressée à bien choisir donnait la préférence à M. de Mauvezin.

M. de Mauvezin était ce qu'on appelle communément un bel homme; il avait la taille haute et bien prise, de grands yeux noirs, une profusion de cheveux qui frisaient naturellement, les traits fermes et réguliers. A cheval, le sabre au poing et la cuirasse sur le dos, il aurait été superbe; mais cette enveloppe magnifique ne cachait rien. « Il ne faut pas le gratter,... il n'y a que l'écorce, » disait M. Deschapelles. C'est pourtant ce dont mademoiselle du Rosier, malgré sa vive intelligence, ne s'apercevait pas. Pourquoi cette nature élégante, spirituelle, et qu'on pouvait accuser, non sans raison, d'être

encline au dédain, aimait-elle cette organisation un peu commune et cet esprit vulgaire ? C'est ce qu'il est impossible d'expliquer. Cela était. Évariste le voyait bien, mais il fermait les yeux pour ne pas le voir.

Un soir qu'il y avait grand bal à la préfecture, M. de Mauvezin profita du tête-à-tête que lui ménageait une valse pour faire l'aveu de ses sentiments à mademoiselle du Rosier. Alexandrine était ce soir-là plus brillante que jamais. Une couturière de Paris lui avait envoyé ce qu'il y avait de plus frais et de plus coquet en fait de modes nouvelles, et l'admiration où cette merveilleuse toilette le jeta fut pour Anatole un prétexte de donner un libre cours à la passion dont il se sentait dévoré, disait-il, depuis qu'il avait eu l'honneur d'être présenté à mademoiselle du Rosier.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, ajouta-t-il en forme de péroraison, je n'ai pu résister à l'ardeur du sentiment qui m'entraîne..... Heureux celui qui vous appartiendra !

Tout ce beau discours ne sentait pas l'improvisation, et mademoiselle du Rosier ne s'y serait pas trompée, si elle avait eu la libre disposition d'elle-même ; mais son cœur plaidait pour Anatole, et elle n'entendait que ce qu'elle voulait entendre. Elle regarda M. de Mauvezin d'un œil où le courroux ne se montrait pas, et en la re-

conduisant à sa place, le beau valseur put croire que la rebelle était enfin soumise.

La beauté d'Alexandrine fut ce soir-là sans rivale. Elle resplendissait; le pli de ses lèvres un peu hautaines s'était adouci, et l'expression de son visage, auquel on pouvait reprocher une certaine froideur altière, avait une animation et une grâce nouvelles.

— Qu'avez-vous? lui demanda Évariste, qui l'admirait.

— Rien, répondit-elle, je suis heureuse.

Mais de retour chez elle, mademoiselle du Rosier ne put s'empêcher de courir dans la chambre de sa sœur, qui dormait, et de l'embrasser avec passion.

Cette sœur était de plusieurs années plus jeune qu'Alexandrine. Elle avait été élevée au couvent, et on la voyait fort peu dans le monde. D'un caractère doux et timide, elle aimait la retraite et tenait pour ses meilleurs jours ceux qu'elle passait au milieu de ses jeunes compagnes, entre les paisibles murailles qui avaient abrité son enfance. Elle y courait pour le moindre prétexte, et y demeurait volontiers jusqu'à ce que sa sœur l'envoyât chercher. Louise était d'une santé délicate; on avait craint quelque temps pour sa poitrine : on aurait dit que sa mère, en la quittant, n'avait pu se détacher d'elle, et qu'elle était prête à la rappeler. Les inquiétudes, les

soins, les ménagements qui avaient entouré ses premiers pas dans la vie, avaient disposé son esprit à une sorte de mélancolie rêveuse où elle aimait à se plonger. Elle était comme une prisonnière échappée à la mort ; il lui semblait toujours qu'elle avait à redouter les poursuites de cette ennemie, mais elle ne s'en effrayait pas, et se préparait à cette rencontre avec une résignation dans laquelle le courage d'une chrétienne se mêlait à l'innocence d'un enfant. Louise n'avait ni la beauté, ni l'éclat d'Alexandrine, mais tous les sentiments, toutes les émotions se peignaient sur son visage, et lui prêtaient une expression dont rien ne pourrait rendre le charme et la séduction. Les deux sœurs s'aimaient tendrement ; seulement l'une commandait, comme l'autre obéissait, sans le savoir, et quand on parlait de mademoiselle du Rosier, c'était toujours d'Alexandrine qu'il s'agissait. On connaissait à peine la sœur cadette en dehors des amis intimes de la maison, et ceux-là croyaient qu'elle n'atteindrait pas sa majorité.

Le petit roman noué entre mademoiselle du Rosier et M. de Mauvezin durait déjà depuis huit ou dix jours, lorsqu'une autre valse procura à celui-ci l'occasion de porter la question sur le terrain plus sérieux du mariage.

— Je ne veux rien faire sans votre agrément, dit-il ;

si j'ai le bonheur de vous obtenir, c'est à vous seule que je veux le devoir.

Mademoiselle du Rosier trouva ces sentiments pleins de délicatesse; ils étaient seulement pleins de prudence et d'habileté. M. de Mauvezin savait, à n'en pas douter, que toutes les demandes adressées directement à M. du Rosier avaient été repoussées; mais ce qu'on lui avait dit de la tendresse du père pour la fille lui permettait de croire que si Alexandrine se chargeait des négociations, le succès en était assuré.

— Eh bien! répondit Alexandrine, voyez mon père... Un avocat sera près de lui pour défendre votre cause.

Ce n'était pas là tout à fait ce que désirait Anatole, mais l'invitation était trop directe pour qu'il pût l'éluder.

Mademoiselle du Rosier ne dormit pas de la nuit. L'aveu qu'elle avait fait implicitement à M. de Mauvezin ne laissait pas de la troubler beaucoup. Elle s'étonnait que sa fierté ne l'eût pas mieux défendue contre son propre entraînement, et cependant elle était joyeuse de sa confusion. Elle assistait en esprit à la visite de M. de Mauvezin et lui soufflait ce qu'il avait à dire ; quand la fatigue lui faisait fermer les yeux, elle se voyait en robe de dentelle, avec le voile blanc des mariées, dans la cathédrale de Moulins, où une grande foule s'agitait, et elle se réveillait

en sursaut. Elle s'irritait de sa propre émotion et ne parvenait pas à la dominer. La jeunesse était cette fois plus forte que sa volonté. L'insomnie dura toute la nuit avec des intermittences de rêves bizarres, mais jamais Alexandrine ne fut si heureuse.

Un jour se passa, puis deux, puis quatre, et son père ne lui parla pas. Ce long silence étonnait mademoiselle du Rosier, qui n'y trouvait pas d'explication naturelle. Après que la semaine se fut écoulée, son anxiété devint extrême. Le dimanche suivant, à l'issue de la grand'-messe, où elle se trouvait avec sa sœur et madame de Fougerolles, M. de Mauvezin la salua. Mademoiselle du Rosier comprit qu'il cherchait à l'aborder ; elle ralentit sa marche, très-émue, et profitant d'un groupe qui la séparait de sa compagnie, Anatole s'approcha d'elle.

— J'ai parlé, lui dit-il très-bas et très-vite.

— Eh bien ? fit-elle en levant les yeux.

— Rien... il veut voir, il veut réfléchir... et en attendant je suis au désespoir... je me meurs.

Mademoiselle du Rosier aperçut la grande figure sèche de madame de Fougerolles qui se retournait ; elle pressa le pas, mais le coup d'œil qu'elle jeta sur M. de Mauvezin lui fit bien voir que sa cause n'était pas encore perdue. Quant à ce désespoir dont il avait parlé avec un si vif élan, il ne l'avait ni maigri, ni pâli ; mais ce sont de ces

exagérations qui ne déplaisent pas à certaines femmes.

Il répugnait à l'excessive fierté de mademoiselle du Rosier de parler la première. N'était-ce pas avouer hautement l'amour qu'elle ressentait pour M. de Mauvezin, sans savoir si son père l'approuvait? Elle se décida cependant à le faire, et comme elle était d'un caractère résolu, elle saisit un instant où il était seul dans son cabinet pour l'aborder.

— Je vous dérange peut-être? dit-elle en entrant.

— Non, répondit M. du Rosier, qui était assis devant son bureau... je classais des papiers.

— C'est que j'ai à vous parler.

— Cela se trouve à merveille... depuis deux ou trois jours, je voulais te faire appeler pour causer avec toi.

— Vous avez donc quelque chose à me dire? demanda mademoiselle du Rosier, qui rougit malgré elle.

M. du Rosier tourna vers elle deux petits yeux perçants. Il se leva et fit deux ou trois tours dans son cabinet sans parler. Pour la première fois de sa vie peut-être, il paraissait embarrassé. Il s'arrêta devant la fenêtre et tambourina du bout des doigts sur la vitre. Une certaine appréhension se glissa dans le cœur d'Alexandrine.

Au bout de quelques secondes, M. du Rosier se retourna brusquement.

— Tu sais peut-être qu'il s'agit d'un mariage? dit-il.

— Oui, répondit résolûment Alexandrine.

— M. de Mauvezin t'en a donc parlé avant de s'en ouvrir à moi? continua M. du Rosier.

Alexandrine fit un signe de tête affirmatif.

— J'imagine alors que c'est de cela que tu avais à m'entretenir?

— Précisément, répliqua-t-elle.

— Si tu l'avoues, c'est que M. de Mauvezin te plaît. Peut-être même n'a-t-il fait cette démarche auprès de moi qu'avec la certitude de ton assentiment?

Alexandrine répondit par un nouveau signe de tête. Toutes ces interpellations faites coup sur coup la mettaient à la torture; elle n'y reconnaissait pas la bonhomie habituelle de son père, et s'en inquiétait. Quelque chose d'extraordinaire se passait en lui. Il fit de nouveau quelques pas dans le cabinet, souleva des liasses de papiers qui étaient éparses sur son bureau, s'arrêta devant la fenêtre et caressa de la main deux ou trois mèches de cheveux qui frisaient autour de ses tempes. Le cœur d'Alexandrine battait à coups pressés. Elle avait remarqué que ce mouvement machinal indiquait chez son père une vive préoccupation. Elle entrevit qu'un obstacle inconnu s'opposait à son mariage avec M. de Mauvezin; mais

comme il n'était pas dans sa nature de reculer devant la résistance :

— Prévoyez-vous quelque empêchement à mon mariage? dit-elle d'une voix ferme.

— Oh! s'il ne s'agissait que d'un empêchement, ce ne serait rien! dit le père.

Il quitta la fenêtre, et se rapprochant de sa fille :

— Çà, reprit-il, il faut parler nettement. Un jour plus tôt, un jour plus tard, tu sauras bien toujours la vérité. Expliquons-nous donc.

Malgré son courage, Alexandrine eut le frisson. Jamais elle n'avait entendu son père parler avec cette voix-là. Il marchait de long en large et parlait tout en marchant.

— L'obstacle ne vient pas de M. de Mauvezin, dit-il; le choix est bon, et je ne le désapprouve pas. Il t'aime, à ce qu'il assure, et j'ai pu voir que tu n'es pas indifférente à cet amour. De ce côté-là rien de mieux... mais penses-tu qu'un homme dans sa position épouse une femme sans fortune?

Alexandrine regarda son père, et craignit un instant qu'il ne fût devenu fou.

— Sans fortune! répéta-t-elle machinalement.

— Eh oui! car enfin il faut bien que je te dise tout. Je suis ruiné, ruiné de fond en comble, ruiné sans aucun

espoir d'en revenir. Ah! si j'avais trente ans, ce ne serait pas grand'chose, mais j'en ai cinquante-cinq et j'ai perdu l'habitude du travail... Ainsi ne compte plus sur rien...

M. du Rosier ouvrit un tiroir de son bureau, et montrant à sa fille quelques pièces d'or :

— Ces deux ou trois douzaines de louis que tu vois là, reprit-il, c'est tout ce qui me reste, tout!

— Vous ruiné! mais comment? s'écria Alexandrine.

— Ah! comment! Est-ce qu'on sait?... Paris a tout dévoré... Un jour ceci, un jour cela!... Tu ne sais pas quels ravages les passions exercent quand elles se logent sous des cheveux blancs! Le feu ne dévore pas la paille plus sûrement; mais c'est une histoire que tu ne comprendrais pas... J'ai eu le vertige, et j'ai regardé s'en aller ma fortune comme on regarde l'eau couler!... A présent tout est fini!... J'ai bien pensé à vous, mais trop tard... Il y a six mois, j'ai voulu tout réparer d'un seul coup... j'ai fait de l'argent du peu qui me restait, et j'ai tout mis dans une affaire. C'était un coup de dés... je l'ai joué pendant mon dernier voyage à Paris. L'affaire va mal, et je suis revenu comme l'enfant prodigue... Malheureusement l'enfant est un vieillard... Une lettre que j'attends peut modifier cette position... mais viendra-t-elle? C'est au moins douteux... Enfin tu le sauras toujours!...

— Mais l'hôtel! mais notre terre des Ronceaux! reprit Alexandrine.

— L'hôtel! les Ronceaux! Ils sont hypothéqués jusqu'à la dernière pierre, jusqu'au dernier arbre! Je te dis qu'il n'y a rien. Moi, je suis vieux : qu'ai-je à regretter? Toi, tu es forte et vaillante, tu te roidiras contre la mauvaise fortune... mais ta sœur, la pauvre Louise!...

— Eh bien! elle est jeune et jolie... on lui trouvera un mari comme à moi...

M. du Rosier regarda sa fille.

— Un mari? reprit-il, comme à toi!

— Sans doute... Est-ce qu'il ne me reste pas toujours M. de Mauvezin? Sa fortune certainement n'est pas aussi considérable que celle que je croyais lui apporter, mais elle nous suffira.

M. du Rosier joignit les mains.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, tu en es encore là!...

Un instant il contempla sa fille avec stupéfaction, comme un homme qui, se promenant sur le boulevard, se trouverait tout à coup en présence d'un Algonquin ou d'un sauvage de la terre des Papous.

— Enfin! reprit-il avec un soupir, l'expérience te viendra plus tard!

— Que voulez-vous dire? demanda Alexandrine, un peu troublée.

— Rien... je dis seulement que si tu épouses M. de Mauvezin, Louise pourra aussi se marier.

On comprend que mademoiselle du Rosier ne dormit guère durant la nuit qui suivit cet entretien. Les choses que son père lui avait dites ne faisaient que revenir à son esprit. Elle les y retournait de cent façons. Cependant, malgré le trouble où l'exclamation de son père l'avait jetée, Alexandrine ne fit pas un instant à M. de Mauvezin l'injure de penser que le changement survenu dans la fortune de M. du Rosier pût en rien modifier sa résolution. L'eût-elle donc oubliée, s'il avait été sans ressources? Telle elle était, tel elle le jugeait. On doit ajouter à sa louange que l'avenir de Louise la préoccupa beaucoup plus que le sien propre.

Quelques jours se passèrent dans cette incertitude. M. du Rosier vaquait à ses affaires comme si les choses eussent toujours été dans le même état. Alexandrine n'osait pas l'interroger. Un soir, pendant un concert où son père avait voulu qu'elle se rendît et où se trouvait toute la bonne société de la ville, M. de Mauvezin s'approcha d'elle.

— Ne me demandez rien, dit-elle : il ne m'est pas encore permis de répondre.

— Ma vie est entre vos mains, murmura tout bas M. de Mauvezin, et il s'éloigna.

A la sortie du concert, Évariste prit le bras de sa cousine. Il faisait un temps superbe, et madame de Fougerolles consentit à pousser jusqu'au pont de l'Allier pour voir le clair de lune. Deux ou trois personnes les accompagnaient. Quand on eut franchi le faubourg qui descend vers la rivière, Evariste pressa le pas.

— J'ai à vous parler, ma cousine, dit-il, et je ne sais comment m'y prendre.

— Eh bien ! parlez, dit-elle. Ce n'est pas plus difficile que ça.

— Vous ne m'en voudrez pas?

— Mon Dieu, que de précautions! Si j'avais à vous parler, je le ferais d'abord, quitte à voir après si cela vous contrarie...

— Eh bien! ma chère cousine, il m'est revenu que la fortune de M. du Rosier était compromise, sinon perdue...

— Quelles folies! dit Alexandrine, qui se sentit pâlir.

— Ah! je voudrais bien que ces folies ne fussent pas si folles! Elles me permettraient de vous offrir un cœur qui est à vous depuis longtemps.

Alexandrine releva la tête fièrement.

— Le mien n'est plus libre, dit-elle.

La poitrine d'Evariste se serra.

— Alors, reprit-il, ne pensez plus à ce que je vous ai

dit, mais si ce qu'on raconte est vrai, ne m'oubliez pas.

C'est à peine cependant si mademoiselle du Rosier l'entendait; sa pensée était toute à M. de Mauvezin. Si Evariste avait eu connaissance de la ruine de M. du Rosier, ce même bruit, si bien fondé, pouvait être arrivé aux oreilles d'Anatole, et pourtant il venait tout à l'heure encore de s'engager avec elle. Ses prévisions étaient donc réalisées; la perte de sa fortune ne pouvait rien contre l'amour qu'elle lui inspirait. La joie et l'orgueil enflaient ensemble le cœur d'Alexandrine. Evariste et mademoiselle du Rosier étaient alors à l'extrémité du pont, appuyés contre le parapet. Evariste regardait la rivière, Alexandrine regardait la lune, dont la lumière éclairait en plein son visage : leurs bras se touchaient, et ils étaient séparés par un abîme. La voix de madame de Fougerolles les tira de leur rêverie.

— Il fait froid ici, dit-elle, et vous allez vous enrhumer.

Tous deux se retournèrent.

— Mon Dieu! que vous êtes pâle! s'écria Louise en regardant Evariste... Vous serait-il arrivé quelque malheur?

— Non, répondit Evariste doucement.

— Ah! reprit Louise, dont les yeux s'étaient remplis

de larmes, si le malheur vous frappait, ce serait bien injuste!

Et par un mouvement instinctif Louise se rapprocha d'Evariste, tandis que mademoiselle du Rosier prenait le bras de madame de Fougerolles.

Le lendemain, à bout de patience, Alexandrine demanda à son père des nouvelles de cette fameuse lettre dont il lui avait parlé.

— Cette lettre que j'attendais? répondit M. du Rosier... je l'ai reçue...

— Eh bien?

— Oh! elle ne décide rien... Il faudra seulement que j'aille à Paris.

— Comptez-vous partir bientôt?

— Cette nuit.

— Et resterez-vous longtemps absent?

— Je ne sais... Mais tu auras de mes nouvelles.

La sobriété de ces réponses n'était pas faite pour engager mademoiselle du Rosier à prolonger l'entretien. Elle comprit que son père voulait être seul et le quitta. Le soir, il s'enferma pour travailler après avoir embrassé ses deux filles. Il était comme à l'ordinaire; Alexandrine remarqua seulement qu'il retint quelques secondes Louise sur son cœur, et qu'il insista beaucoup pour qu'elle retournât au couvent le soir même. Il avait

comme une larme dans les yeux quand il poussa la porte de son cabinet. Cette preuve de sensibilité chez un homme qui n'en avait guère étonna mademoiselle du Rosier.

— Il faut que la lettre soit mauvaise, pensa-t-elle.

Un moment après, il rouvrit la porte et appela son domestique.

— Jean, dit-il, n'oubliez pas de m'avertir, je prendrai le train de cinq heures.

A quatre heures, Jean, qui avait dormi dans un fauteuil, cogna à la porte du cabinet. Personne ne lui répondit. Il regarda par le trou de la serrure. Il ne vit point de lumière.

— Bon ! dit-il, mon maître se sera endormi, et la lampe s'est éteinte.

Il prit un bougeoir et poussa la porte. Un obstacle qui faisait résistance à l'intérieur ne lui permit pas de l'ouvrir tout entière. Elle resta entrebâillée, et il dut faire un effort pour pénétrer dans le cabinet.

— Eh ! monsieur ! il est l'heure, dit-il.

N'entendant rien, Jean regarda partout, et vit M. du Rosier étendu tout de son long par terre, entre la porte et le bureau, le visage sur le tapis. — Ah mon Dieu ! s'écria-t-il. Il le souleva entre ses bras et le coucha sur le canapé. Le corps était lourd et inerte, et on voyait à l'angle du front une meurtrissure que M. du Rosier s'était faite

en tombant. Jean perdit la tête, et appela de toutes ses forces. En un instant, tout l'hôtel fut en l'air. Madame de Fougerolles, qui avait le sommeil léger, accourut l'une des premières.

— C'est une attaque d'apoplexie! s'écria-t-elle, quand elle vit la figure congestionnée de M. du Rosier.

En ce moment, Alexandrine, réveillée en sursaut par le tumulte qui régnait dans l'hôtel, parut dans la pièce qui précédait le cabinet.

— N'entrez pas, Mademoiselle ! s'écria Jean, qui se jeta devant la porte.

Alexandrine devint toute blanche.

— Mon père est mort ! s'écria-t-elle.

Madame de Fougerolles, qui n'avait jamais beaucoup aimé M. du Rosier de son vivant, la prit par la main.

— C'est un grand malheur, mon enfant, dit-elle; mais que veux-tu? il n'écoutait personne... Cela devait mal finir.

Mais Alexandrine ne l'entendait pas. Elle regardait cette porte derrière laquelle était le corps de son père.

— Voilà donc pourquoi il a voulu qu'on ramenât Louise au couvent, dit-elle.

Un éclair traversa tout à coup son esprit.

— Le malheureux ! murmura-t-elle. Il s'est tué !

— Tué ! ton père ? reprit madame de Fougerolles.

Alexandrine saisit le bras de madame de Fougerolles :

— Mais vous ne savez donc pas... Au fait, il ne l'a confié qu'à moi... Mon pauvre père était ruiné, lui dit-elle à l'oreille,

— Ruiné ! mais alors tu n'as rien ?

Madame de Fougerolles, qui avait pris les mains d'Alexandrine entre les siennes, les laissa tomber. Mademoiselle du Rosier profita de ce mouvement pour entrer dans le cabinet et voir son père une dernière fois. Le corps était déjà froid. Elle se mit à genoux pour l'embrasser, mais le contact de ce front glacé lui fit mal. Elle se releva en poussant un cri et tomba évanouie.

Le bruit de la mort de M. du Rosier se répandit avec la vitesse de l'éclair dans Moulins. La nouvelle d'une révolution qui aurait renversé le gouvernement n'y aurait pas produit plus d'étonnement. « Lui, hier si bien portant! lui, si heureux ! » disait-on. Mais quand on apprit qu'il ne laissait rien de l'immense fortune qu'on lui supposait, l'étonnement devint de la stupéfaction. On comprit alors les clignements d'yeux et les réticences du vieux notaire, et pendant huit jours il ne fut pas question d'autre chose dans tout l'arrondissement.

L'opinion générale était que M. du Rosier avait été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante ; mais quelques personnes, et le notaire à leur tête, semblaient

croire qu'une autre cause avait précipité cette fin tragique.

— Apoplexie ! apoplexie ! c'est bientôt dit, murmurait-il ; elle a bon dos, l'apoplexie, et bien lui prend d'être muette. — Le reste de la phrase se perdait dans les plis de sa cravate blanche.

On s'occupait beaucoup aussi de l'avenir de mademoiselle du Rosier et de sa sœur Louise. Élevées dans un si grand luxe, comment supporteraient-elles la privation des choses auxquelles elles étaient le plus habituées ? A quoi allaient-elles se décider ? Puis, quand on venait à parler de ce fameux mariage qui avait si longtemps fait jaser les curieux, les plus malins souriaient : — Adieu paniers, vendanges sont faites, disaient-ils.

Pendant les deux ou trois premiers jours, mademoiselle du Rosier resta comme étourdie, et plus occupée des soins qu'il fallait apporter à toutes choses que de son chagrin. Le peu de temps qui lui restait, elle l'employait à consoler Louise. Elle éprouvait seulement une certaine surprise de ne pas avoir reçu la visite de M. de Mauvezin ; mais elle attribuait cette absence à la délicatesse d'un cœur qui ne veut pas mêler d'autres pensées à celles de la mort. Elle se montrait d'ailleurs pleine de fermeté et faisait tête à la douleur. Que devint-elle lorsque, le quatrième jour, elle reçut une lettre par laquelle M. de

Mauvezin lui mandait qu'une affaire urgente le forçait à partir pour la campagne sans qu'il pût fixer encore l'époque de son retour ! Il l'assurait d'ailleurs de son entier dévouement et de la part sincère qu'il prenait à son malheur.

A la lecture de cette lettre, mademoiselle du Rosier éprouva moins de douleur que d'indignation. La colère, la honte, le dégoût, le mépris se partageaient son cœur. — Et j'ai pu l'aimer ! se disait-elle. A ce souvenir, son visage passait de la pâleur au pourpre. L'amour était mort sur le coup. Il n'en restait plus qu'un sentiment confus de rage et de haine qui faisait bouillonner son sang.

— Le lâche ! dit-elle. S'il ne m'avait pas écrit, c'eût été une trahison... mais cette lettre, c'est une bêtise et une insolence !

Par un mouvement vif, elle la déchira ; mais au moment d'en jeter les morceaux, elle s'arrêta et les replaça dans leur enveloppe.

— Non, murmura-t-elle, non, je veux la relire pour ne lui pardonner jamais !

Pour la première fois, mademoiselle du Rosier jeta sur son avenir un regard profond. Elle restait orpheline et sans dot, et n'avait plus pour appui que madame de Fougerolles, dont la tendresse n'était pas excessive. Son uni-

que espérance s'était brisée d'un seul coup; elle ne voyait devant elle que l'incertitude et la nuit. Pendant que ces réflexions traversaient son esprit, Alexandrine était accoudée sur la cheminée devant une glace, le menton dans sa main. Elle leva les yeux et se regarda. La vue de ce visage tout blanc, qu'illuminait la clarté de deux bougies, lui fit presque peur. Il lui semblait que c'était celui d'une autre personne, qu'elle ne connaissait pas. Les yeux étaient tout grands ouverts, le front mat; les cheveux en désordre pendaient le long des joues. Elle se regarda longtemps, comme si elle eût cherché à lire dans son propre cœur. Le silence et la nuit l'entouraient; la lettre d'Anatole était sous sa main.

— Je suis belle, dit-elle tout à coup à demi-voix, je suis intelligente, rien n'est perdu !

Le son de sa voix la fit tressaillir. Elle passa la main sur son front et se réveilla comme d'une hallucination; mais sa résolution était prise.

II

La liquidation de M. du Rosier ouverte, quelques créanciers se présentèrent. En faisant valoir les droits qu'elle tenait de sa mère, Alexandrine pouvait sauver du naufrage une somme importante. Madame de Fougerolles l'engagea vivement à le faire, et ne négligea pas cette belle occasion d'accuser son beau-frère d'imprévoyance et de prodigalité. Sur ce point, toutefois, mademoiselle du Rosier ne voulut rien entendre : elle déclara que tout ce qui lui revenait appartenait légitimement aux créanciers de son père, et leur en fit immédiatement abandon. La baronne jeta les hauts cris, mais toute la ville admira ce trait de délicatesse et de désintéressement. Ce fut tout de suite un concert d'éloges autour de mademoiselle du Rosier ; le notaire lui-même avoua que cette conduite était noble et généreuse ; cependant il plissa le coin de ses lèvres en parlant, et finit, pressé de s'expliquer, par déclarer qu'à son sens cette conduite lui avait

été inspirée bien plutôt par la tête que par le cœur. — Elle est fille de l'orgueil, dit-il. Mademoiselle du Rosier tient à honneur de ne ressembler à personne. — Il profita néanmoins de l'occasion pour lui rendre visite et lui offrir ses services en qualité de vieil ami de la famille. Alexandrine, qui se souvenait de l'avoir vu fréquemment à une époque où une circonstance, née du hasard, ne l'avait pas encore brouillé avec M. du Rosier, le reçut parfaitement. Il revint enchanté de leur conversation. Tout en elle l'avait ravi, le choix de ses expressions, le tour de ses idées, la fermeté de ses sentiments. Seulement, comme on vantait autour de lui la noblesse de son maintien, sa grâce, son esprit, sa distinction:

— Oui, oui, dit-il, c'est un caractère!

On se récria sur l'étrangeté de ce compliment. — Un caractère! la belle merveille! Qui est-ce qui n'avait pas de caractère? Et le singulier éloge que c'était là!

— Ah! vous croyez? répliqua M. Deschapelles en s'échauffant. Un caractère! mais c'est ce qu'il y a de plus rare au monde. Personne n'a de caractère, ni vos amis, ni vous, ni moi!... Moulins n'est pas un trou : eh bien! vous battriez la ville et les faubourgs, et peut-être n'en trouveriez-vous pas un second. Il y a des hommes qui veulent ceci, et des femmes qui veulent cela, la belle affaire! Mais savoir ce que l'on veut, le vouloir bien, le

vouloir toujours, être plein et entier dans sa volonté, voilà le magnifique, et je ne sais que mademoiselle du Rosier qui soit de cette trempe-là !

Cela dit, M. Deschapelles huma une prise de tabac. On l'accabla de questions pour savoir au moins ce que voulait son héroïne; mais il se renferma dans un silence impénétrable, et son petit discours fut mis au compte des boutades qui lui étaient si familières.

Un matin Alexandrine vit entrer chez elle Évariste, qu'elle n'avait pas vu depuis la mort de M. du Rosier.

— Je n'ai pas voulu troubler la douleur des premiers jours, lui dit-il. A présent, me voici.

Évariste paraissait embarrassé. Il la regardait et ne parlait pas. Enfin, faisant un effort sur lui-même :

— Vous souvenez-vous, reprit-il, de l'entretien que nous avons eu sur le pont, l'autre soir ?

— Oui, dit Alexandrine... Pourquoi me faites-vous cette question ?

— C'est que la main que je vous offrais est toujours à vous, et que vous me rendriez bien heureux en l'acceptant. Les circonstances sont peut-être changées...

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demanda-t-elle vivement, et les yeux dans les yeux d'Évariste.

— Pardonnez-moi d'entrer dans votre vie avec cette franchise, mais il me semble qu'un parent peut le faire.

— Parlez.

— Eh bien ! je crois qu'*il* est parti.

Alexandrine pâlit légèrement ; elle prit un verre d'eau et l'avala.

— C'est vrai, dit-elle.

— Vous m'en voulez ? reprit Évariste.

— Moi ! vous en vouloir ! et pourquoi ?

L'expression de ses yeux s'adoucit, et elle lui prit les mains.

— Ainsi, c'est parce que je suis seule au monde et abandonnée que vous venez à moi ? dit-elle.

— Ne suis-je pas votre meilleur ami ? Gardez cette main que vous avez prise, et je vous remercierai de toute la force de mon cœur.

Alexandrine pencha la tête sur sa poitrine, et réfléchit une minute.

— C'est impossible à présent, répondit-elle enfin. Je donnerais volontiers la moitié des jours qui me restent à vivre pour vous consacrer l'autre... mais il est trop tard !

— Trop tard à vingt ans ! s'écria-t-il.

— Vous ne me comprenez pas... l'âge n'y fait rien, reprit mademoiselle du Rosier avec une sourde exaltation ; n'avez-vous jamais vu de branches mortes sur un jeune arbre ?

Évariste voulut répliquer ; elle l'arrêta d'un geste.

— Non, croyez-moi, dit-elle avec force, il vous faut un cœur tendre et bon, qui vous puisse aimer entièrement comme vous le méritez, et sincèrement je n'ai pas ce cœur, ou peut-être ne l'ai-je plus! Le mien est plein d'amertume et de fiel... Laissez-moi vivre seule.

— Vous l'aimez encore! s'écria Évariste.

— En dehors de ma sœur et de vous, je n'aime rien, je vous jure.

Il y avait dans la voix d'Alexandrine un tel accent de franchise, que le doute était impossible, mais en même temps une telle âpreté, qu'Évariste en tressaillit. Il comprit qu'il ne fallait pas insister.

— Qu'allez-vous faire à présent? lui dit-il.

— Je me retirerai chez madame de Fougerolles.

Évariste se leva. — Eh! malheureuse enfant! s'écria-t-il, vous ne la connaissez donc pas?

Alexandrine lui jeta un regard tranquille. — Vous croyez, dit-elle; c'est possible... mais je verrai et j'attendrai.

Quand il quitta mademoiselle du Rosier, Évariste ne savait pas encore ce qu'il ferait; il éprouvait l'accablement d'un homme à qui son dernier espoir vient d'échapper. Le soir, il donna l'ordre de préparer ses malles et de les porter au chemin de fer; puis il pensa qu'un malheur pouvait arriver à sa cousine.

— Que fera-t-elle si je ne suis pas là? se dit-il. Et il resta.

La supérieure du couvent où Louise avait été élevée demanda à la garder. La baronne n'eut garde de refuser; elle ne se serait pas opposée non plus au départ d'Alexandrine; mais celle-ci déclara qu'elle aimait mieux rester auprès de madame de Fougerolles, et demanda à sa tante la permission, le jour même, de faire porter chez elle les quelques meubles auxquels elle tenait, et tout son linge. Un refus eût excité l'indignation publique, et, dans la crainte du scandale, la baronne lui répondit qu'elle serait la bienvenue.

Madame de Fougerolles, on le sait, habitait alternativement Paris et la province. Elle possédait entre Moulins et Nevers, aux bords de l'Allier, un château où elle passait la belle saison, et à Paris, rue de l'Université, un hôtel où l'hiver la rappelait. Cependant il arrivait le plus souvent, comme on l'a vu, qu'à l'époque où elle avait coutume de se rendre dans ses terres, elle s'arrêtait à Moulins, où M. du Rosier lui offrait une hospitalité d'autant plus agréable qu'elle était moins coûteuse. Elle y prolongeait son séjour indéfiniment et s'y montrait fort accommodante, n'ayant rien à dépenser; mais généralement, et à moins de circonstances extraordinaires, au temps des vendanges, elle s'établissait à La Bertoche, où deux ou

trois fois déjà mademoiselle du Rosier avait accompagné sa tante avant le triste événement qui l'y ramenait.

La Bertoche avait dans ses fortes constructions, qui dataient du XIVe siècle, quelque chose de la magnificence féodale et guerrière de ses voisins les châteaux de Grossouvre et d'Apremont, qui sont l'orgueil des coteaux de l'Allier; d'épaisses murailles, protégées par une énorme tour à machicoulis et entourées de douves, l'enfermaient de toutes parts. Le château portait dans ses flancs un vieux boulet envoyé par les canons de l'Anglais du temps des guerres de la Pucelle. L'Allier coulait au pied de la colline sur laquelle il était assis, et d'où la vue s'étendait au loin sur des plaines et des forêts au milieu desquelles le regard aimait à suivre le cours lumineux de la rivière. La portion du château habitée par la baronne, faisait face à une large cour et se composait d'un pavillon carré avec deux ailes en retrait élevées d'un étage sur rez-de-chaussée; un grand cadran, armé de longues aiguilles rouillées, marquait les heures au-dessus de la porte d'entrée. Les bâtiments, construits sur les côtés de la cour, servaient de logements aux gens de service, d'écuries, de granges et de remises; on avait fait une étable de la chapelle.

La chambre que mademoiselle du Rosier avait occupée déjà, et vers laquelle elle se dirigea aussitôt qu'elle

fut arrivée à La Bertoche, était située à l'extrémité d'une aile et donnait sur la vallée; un balcon de pierre en saillie lui permettait de voir une vaste étendue de pays. Cette chambre était grande et tendue d'une vieille tapisserie de Flandre à personnages ; un lit à baldaquin en occupait l'un des coins, en face de la fenêtre. Alexandrine employa sa première journée à ranger les petits meubles qu'elle avait apportés de Moulins, ainsi que ses livres de prédilection. Deux ou trois fois elle s'arrêta sur le balcon et regarda la campagne, sur laquelle un ciel orageux promenait de grandes ombres. Cette solitude, ce profond silence interrompu par le bruit du vent dans les arbres convenaient à la disposition de son esprit.

Pendant les premiers jours, la vie que mademoiselle du Rosier mena au château de La Bertoche fut triste et monotone. On ne voyait personne ; les soirées se passaient dans une grande pièce, où madame de Fougerolles recevait ses métayers. Elle faisait un ouvrage de tapisserie, et sa nièce lisait ou brodait. A dix heures, ses comptes réglés, la baronne rentrait dans sa chambre. De l'heure du souper à celle du coucher, on n'avait pas échangé dix paroles. Au silence qui se faisait autour d'elle, Alexandrine mesurait l'étendue de la perte qu'elle avait faite, mais elle n'en était pas abattue, et comme son père l'avait prévu, elle se roidissait contre le malheur.

Après la secousse qui avait déraciné de son cœur le souvenir de M. de Mauvezin, cet isolement ne déplaisait pas à mademoiselle du Rosier. Il lui donnait le temps de rassembler ses forces et de les éprouver avant la lutte qu'elle aurait à soutenir contre la vie. Elle se sondait elle-même en quelque sorte et cherchait à voir clair dans l'avenir. Quelques mots de sa tante lui avaient fait mieux comprendre la portée de l'exclamation arrachée à Évariste par la nouvelle qu'elle se retirait auprès de madame de Fougerolles. Elle prévoyait de ce côté-là des mécomptes et des chagrins; mais elle s'y résignait, et trouvait, en les attendant, un charme singulier à se promener seule sous les beaux ombrages de La Bertoche et à regarder le soir la campagne du haut de son balcon. Un incident la tira de cette léthargie.

Un matin, on remit à une certaine madame Ledoux, qui avait le gouvernement du château sous la haute direction de madame de Fougerolles, une note d'objets de parfumerie que mademoiselle du Rosier avait pris chez un marchand de la ville. Élevée dans une grande recherche, Alexandrine avait l'habitude de ces petites nécessités de la vie élégante; elle ne croyait pas que la ruine fût un motif d'y renoncer. Madame Ledoux, qui n'avait point reçu d'ordre, hésita et finit par présenter cette note à madame de Fougerolles. Au premier

coup d'œil, la baronne laissa voir toute son indignation.

— Cinquante francs! s'écria-t-elle... voyez donc cette mijaurée!... Ça n'a pas le sou et ça dépense en pots de pommade et en eaux de senteur plus que moi en mouchoirs de toile et en bas de coton!...

— Mademoiselle est si jeune! A son âge, on ne pense guère, répondit timidement madame Ledoux, à qui la situation de mademoiselle du Rosier inspirait une grande pitié.

— Si jeune!... A vingt ans, je tenais mon ménage, et Dieu merci, on n'y voyait pas des notes de cette espèce!... ne payez pas!...

— Alors que faut-il que je fasse? demanda madame Ledoux.

— Vous remettrez cette note à mademoiselle du Rosier, et elle s'en arrangera comme elle voudra; c'est bien assez déjà de l'héberger sans que j'aie encore à payer ses dettes!... Mais non, donnez-la moi... je lui en parlerai.

Et madame de Fougerolles arracha le papier des mains de madame Ledoux, qui se retira toute troublée.

Alexandrine, qui ne se doutait de rien, rentra à l'heure du dîner d'une promenade qu'elle avait faite dans le parc. Madame Ledoux, qui l'attendait dans la cour, l'arrêta tout aussitôt qu'elle la vit.

— Si madame la baronne vous parle d'une petite note de parfumeries, lui dit-elle, que cela ne vous inquiète pas, Mademoiselle : j'ai de petites économies, et je la paierai.

Une fenêtre s'ouvrit ; on vit apparaître la tête de madame de Fougerolles, et madame Ledoux se sauva.

Quand mademoiselle du Rosier entra dans la salle à manger, madame de Fougerolles était avec le maire du village, qui était venu la voir au sujet de certaines réparations à faire aux chemins vicinaux, pour lesquels la baronne devait des prestations en nature. Alexandrine ne s'était pas encore assise que sa tante lui présenta la note.

— Qu'est-ce que cela ? lui dit-elle.

La voix était si cassante et si brève, que mademoiselle du Rosier releva la tête avant d'ouvrir le papier.

— Mais regardez donc, reprit madame de Fougerolles.

— Ah ! je sais, répondit Alexandrine... c'est le mémoire de mon parfumeur.

— Ah ! vraiment !..... c'est donc pour vous tout cela ?

— Oui, Madame... pour moi seule.

Madame de Fougerolles s'empara de la note.

— Cinquante francs ! comprenez-vous cela ? s'écria-

t-elle en s'adressant au maire, cinquante francs de pâtes et de flacons!

Le maire, qui pensait à ses prestations et désirait que madame de Fougerolles s'acquittât, leva les mains au ciel en signe d'étonnement.

— Cinquante francs! reprit-il, c'est beaucoup d'argent.

Le rouge monta au visage de mademoiselle du Rosier.

— Permettez, Monsieur, dit-elle, il s'agit de mes affaires et non des vôtres.

— Ah! c'est comme cela que vous prenez les observations? ajouta madame de Fougerolles. J'imagine alors que vous avez de l'argent pour solder vos fournisseurs.

Mademoiselle du Rosier comprit que la lutte commençait; si elle ne voulait pas être écrasée du premier coup, il fallait résister...

— Je n'en ai pas... vous le savez, dit-elle en se redressant; mais il me reste deux ou trois petits bijoux que je tiens de ma mère, votre sœur, Madame. Je les vendrai, et le produit me servira à payer ce mémoire.

Madame de Fougerolles se mordit les lèvres.

— Fort bien, Mademoiselle, reprit-elle; mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi un conseil qu'autorisent mon âge et ma position. Vous portez des

robes de soie et vous ne vous gênez pas pour les traîner dans toutes les allées du parc..... Quand on n'a pas de fortune, on pourrait, ce me semble, porter des robes moins coûteuses, surtout quand on a dix doigts pour ne pas s'en servir.

Mademoiselle du Rosier était pourpre, elle devint blême.

— Vous avez raison, Madame, répondit-elle froidement, et elle s'assit à table.

Pendant tout le dîner, elle affecta de parler avec une grande gaieté; mais, rentrée chez elle et la porte fermée, elle éclata. Les larmes et les sanglots la suffoquaient; vingt fois elle essaya de rentrer en possession d'elle-même et vingt fois elle échoua. Son cœur était comme brisé. Elle arracha sa robe bien plus qu'elle ne la détacha, et se mit à vider ses tiroirs dans une malle avec des mouvements convulsifs.

— Maison maudite ! dit-elle. Oui, je la quitterai ! Ah ! elle veut que je travaille ! Eh bien ! je travaillerai... Mieux vaut encore du pain noir que tant d'humiliations !

Puis tout à coup, et la malle à moitié pleine, elle la repoussa.

— Eh bien ! non ! s'écria-t-elle; je suis entrée dans cette maison, j'y resterai !...

Elle se regarda dans une glace : son visage était cou-

vert de larmes. Elle s'empara d'un mouchoir et le passa vivement sur ses joues et ses yeux.

— Voyons, j'ai vingt ans. Est-ce qu'on pleure à vingt ans ? reprit-elle.

Elle courut sur le balcon et exposa son front brûlant au vent froid de la nuit. — Ah ! monsieur de Mauvezin, murmura-t-elle, voilà encore un jour que je n'oublierai pas !

A quelque temps de là, madame de Fougerolles reçut la visite du vieux notaire avec lequel elle avait à rédiger des baux de ferme. M. Deschapelles, heureux de revoir Alexandrine, pour laquelle il éprouva l'affection d'un philosophe épris d'un problème, n'avait pas voulu laisser à un petit clerc le soin de partir pour La Bertoche. Il trouva mademoiselle du Rosier telle qu'il s'y attendait, calme, tranquille et sérieuse.

— Vous plaisez-vous ici ? lui dit-il.

Mademoiselle du Rosier sourit légèrement. — J'y vis des bontés de madame la baronne, répondit-elle; je n'ai pas le droit de chercher à savoir si je m'y plais.

Madame de Fougerolles feignit de ne pas entendre. Depuis le dernier mot par lequel mademoiselle du Rosier avait terminé leur discussion au sujet de la note du parfumeur, il lui semblait que la victoire lui était restée, et elle n'était plus revenue sur cet entretien. La pré-

sence du notaire à La Bertoche lui fut un prétexte d'inviter à dîner le curé de l'endroit et deux ou trois des notables habitants avec leurs femmes et leurs filles. Dans ces sortes d'occasions solennelles, où la vanité de la baronne l'emportait sur son avarice, on tirait des armoires le vieux linge de Saxe damassé aux armes de la famille, on exposait sur les buffets la lourde argenterie et on mettait des bougies dans les grands candélabres dorés du temps de Louis XIV. Les meubles, débarrassés de leurs housses, voyaient le jour. Toute la maison était en l'air, et madame Ledoux tremblait à la pensée du lendemain.

A l'heure du dîner, Alexandrine descendit de sa chambre et entra dans le grand salon, magnifiquement éclairé. Elle était vêtue d'une robe de laine noire fort propre, mais fort vieille et fort usée. Aucun bout de dentelle, aucun brin de jais n'en rehaussait l'austère vétusté. Madame de Fougerolles se leva.

— Mais à quoi pensez-vous, Mademoiselle? nous avons du monde, s'écria-t-elle.

— Monsieur le curé et ces dames voudront bien m'excuser, répondit mademoiselle du Rosier, mais je suis pauvre et ne porte plus de robes de soie.

— Oh! chère enfant, votre vertu vous fait une parure! s'écria M. le curé.

Les yeux de madame de Fougerolles lançaient des éclairs, et le notaire, qui comprenait à demi-mot, se frottait les mains.

Après le dîner, mademoiselle du Rosier s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre, et, tirant d'un panier à ouvrage sa laine et son aiguille, elle se mit à travailler activement. Pendant un quart d'heure, madame de Fougerolles, qui l'observait du coin de l'œil, la laissa faire. Autour d'elle, on causait et on jouait; mais voyant enfin que l'aiguille ne se lassait pas d'aller et de venir :

— Mais, Mademoiselle, dit-elle en s'efforçant de sourire, oubliez-vous donc qu'on ne travaille pas dans un salon?

— C'est vrai, répondit Alexandrine.

Elle rejeta la laine et le canevas dans son panier, le prit, se leva et alla s'asseoir dans l'antichambre, où se tenait une fille de service.

Un moment après, madame de Fougerolles, ayant besoin d'eau chaude pour le thé, sonna. La fille s'était éloignée pour un instant. La baronne, impatientée, ouvrit la porte et vit mademoiselle du Rosier.

— Que faites-vous donc là? demanda-t-elle.

— Je travaille, Madame: quand on n'a rien, il faut bien apprendre à se servir de ses dix doigts.

Elle prit sa tapisserie, et l'étalant aux yeux de M. Des-

chapelles, qui par curiosité avait suivi madame de Fougerolles : — On en pourra faire un coussin, reprit-elle; quand il sera fini, vous m'aiderez bien à le vendre.

M. Deschapelles joignit les mains avec une feinte admiration.

— Mademoiselle du Rosier, la propre nièce de madame la baronne de Fougerolles, qui travaille comme une ouvrière, et dans une antichambre encore ! Ah ! c'est beau ! s'écria-t-il. Dès mon retour à Moulins, je me fais une fête de parler de vos tapisseries à mes belles clientes... Je veux que ce coussin aille chez madame la comtesse de Chéron.

A ce nom, madame de Fougerolles tressaillit : c'était celui d'une dame qui tenait la tête de l'aristocratie bourbonnaise.

— Laissez cela ! s'écria-t-elle en s'emparant de la tapisserie; occupez-vous plutôt à servir le thé.

Mademoiselle du Rosier s'inclina. — Je suis votre servante, Madame, reprit-elle, et elle rentra au salon.

Mais cette première épreuve ne suffisait pas à mademoiselle du Rosier. Au moment où la compagnie allait se retirer, elle s'approcha du notaire, les mains chargées de petites boîtes.

— Voulez-vous me rendre un petit service qui ne vous coûtera rien ? dit-elle avec un sourire.

— Méchante, vous savez bien que je suis tout à vous, répondit M. Deschapelles.

— Eh bien ! il s'agit d'offrir à l'un des bijoutiers de Moulins ces quelques bagatelles... Il y a une chaîne d'or, une petite croix de turquoises, des bracelets... tout mon écrin de jeune fille... Vous en tirerez le meilleur parti possible... Songez-y ! c'est tout mon capital.

Les dames, qui mettaient leurs châles et leurs chapeaux, s'arrêtèrent pour écouter. Madame de Fougerolles sentait des fourmillements dans ses doigts.

— Mais pourquoi vendez-vous tout cela ? demanda le notaire, qui devinait à peu près et se faisait volontairement le complice d'Alexandrine.

— Eh ! mais, pour acquitter cette note... reprit-elle en lui tendant la facture du parfumeur ; le reste servira à payer les petites dépenses qu'exigera mon entretien.

Deux ou trois regards étonnés se portèrent sur madame de Fougerolles. Le notaire prit les mains d'Alexandrine.

— Donnez, mon enfant, donnez, dit-il d'une voix mielleuse. Ces bijoux n'iront pas chez un marchand... je les mettrai en loterie, et on s'arrachera les billets, je vous en réponds... J'en prendrai, moi qui n'en prends jamais. Ah ! madame la baronne, dit-il en se retournant

vers madame de Fougerolles, quelle enfant la Providence vous a donnée !

Si madame de Fougerolles laissait partir M. Deschapelles avec les bijoux, elle le connaissait assez pour savoir que cette histoire de loterie défraierait les conversations de Moulins pendant trois mois.

— Mais, dit-elle avec un sourire contraint, j'ai bien le droit de retenir aussi des billets.

— Sans doute, répondit le notaire.

— Dans ce cas, je les prends tous. Les bijoux sont à moi, et je prie ma nièce de les accepter. La note à présent me regarde.

Un premier succès avait signalé le commencement de la lutte. Mademoiselle du Rosier ne voulut pas en abuser, et remercia madame de Fougerolles devant tout le monde ; mais elle ne quitta plus la robe de laine et conserva dans ses ajustements l'apparence d'une pauvreté à la fois humble et fière. Elle ne renonça pas non plus à ses travaux de broderie et de couture, et prit l'habitude de tailler elle-même ses robes. On était sûr de la trouver l'aiguille à la main, assise auprès d'une fenêtre, durant les heures qu'elle ne passait pas à la promenade. Ce travail obstiné, que n'égayait aucune chanson et dans lequel l'enchaînait une froide résolution, encouragée, au grand déplaisir de la baronne, par les conseils paternels du curé

et les éloges du notaire, lui rapporta bientôt quelque argent, qu'elle employa en aumônes avec une générosité qui entrait dans son caractère, mais qui cette fois n'était peut-être pas sans calcul. Ces aumônes ne se composaient guère que de menues monnaies et de quelques pièces blanches ; mais, distribuées judicieusement et à propos parmi les pauvres gens qui en avaient un besoin réel, elles acquirent une importance bien autrement haute que leur valeur. Peu à peu mademoiselle du Rosier prit l'habitude de se promener chaque jour dans la campagne et d'entrer dans les chaumières qui se trouvaient sur son passage ; elle interrogeait les enfants sur les besoins de la famille, et causait quelquefois avec les bonnes femmes qu'elle rencontrait menant paître leur vache. Comme tous les cœurs blessés, elle aimait la solitude des champs et le silence des bois ; mais de singulières pensées la poursuivaient dans ces promenades, qui étaient en même temps un exercice salutaire pour son corps et un sujet de méditations pour son esprit. Un jour que le notaire la questionnait sur ces longues excursions qu'elle faisait dans les plaines et les vallons : — Je fais mon cours de philosophie, répondit-elle avec un certain sourire qu'il connaissait bien.

N'eût-on pas su dans le pays qu'elle habitait le château et qu'elle était nièce de madame de Fougerolles, elle

avait pour la protéger son attitude et son grand air. Les paysans n'osaient même pas la regarder en face quand ils lui parlaient, et leurs femmes se tenaient toutes droites devant elle et les yeux baissés lorsqu'elle était entrée dans leurs chaumières. Quand elle suivait un sentier avec ses vêtements noirs, grave et silencieuse, les petits garçons se cachaient derrière les haies pour la suivre des yeux; ils se poussaient du coude, n'osant presque plus respirer, et se disaient tout bas : — Voilà la demoiselle noire qui passe!

Un jour qu'elle s'était égarée après un orage, elle demanda son chemin à un petit paysan; l'enfant ôta son chapeau et marcha droit devant elle sans répondre. Elle eut beau l'engager à se couvrir, il ne voulut rien entendre et resta tête nue jusqu'à l'entrée du parc; là il étendit le bras dans la direction du château, la salua et partit en courant. Le dimanche à la grand'messe, dès le premier pas qu'elle faisait dans l'église, tous les rangs s'ouvraient pour lui faire un passage, et bien qu'elle marchât derrière madame de Fougerolles, la crainte et le respect étaient pour elle.

Évariste et Louise la venaient voir quelquefois à La Bertoche. Les jours où elle les possédait ensemble étaient les seuls qui lui parussent heureux; mais ces distractions si douces n'étaient pas sans mélange. La présence

de Louise lui apportait autant de paix et de sérénité que celle d'Évariste lui causait d'inquiétude. Il l'aimait toujours, et cet amour la troublait. A l'époque des vendanges, madame de Fougerolles, joyeuse d'une récolte qui s'annonçait superbe, engagea Évariste et Louise à rester toute une semaine au château. Ce fut le premier bonheur que mademoiselle du Rosier ressentit depuis la mort de son père. Elle voulut que sa sœur partageât sa chambre et ne la quittât pas. Madame Ledoux, étonnée d'entendre rire dans ces mêmes pièces où l'on grondait toujours, tressaillait et regardait de tous côtés : il lui semblait que des esprits traversaient le château.

Bien souvent les trois jeunes gens partaient ensemble le matin et faisaient de grandes promenades, soit en bateau, soit à pied. Évariste ramait, Alexandrine guidait la marche: Elle avait appris à connaître tous les sentiers, et conduisait la petite troupe dans les sites les plus agrestes. Quelquefois on mangeait sur l'herbe les provisions emportées dans un panier, quelquefois on s'arrêtait dans une auberge de village où l'on déjeunait gaiement. Dans ces circonstances, mademoiselle du Rosier, dégagée de la contrainte où elle vivait, redevenait jeune ; elle était comme une plante qui, longtemps cachée à l'ombre, s'épanouit enfin sous les rayons du soleil. On la sentait revivre.

Un matin qu'elle s'était montrée plus expansive encore et toute rieuse de ce rire joyeux et frais qui va si bien aux lèvres jeunes, elle s'arrêta, avec Évariste et Louise, auprès d'une maisonnette devant laquelle s'étendait une pelouse ombragée de grands arbres. Un chien dormait à l'ombre, et de la porte on voyait au loin la campagne, piquée çà et là de clochers pointus. Tout riait, le vent dans les feuilles et le soleil sur l'eau. Le silence et la paix entouraient cette maison, qui semblait faite pour abriter un bonheur à deux. Un écriteau, sur lequel on pouvait lire ces deux mots *à vendre*, pendait sur le mur. Évariste ne put maîtriser les sentiments auxquels il imposait silence depuis si longtemps. Il saisit la main de mademoiselle du Rosier, et, la regardant avec des yeux dont elle pouvait à peine supporter le langage muet : — Ah ! si vous vouliez !... dit-il. Mais il n'osa pas continuer. Elle lui prit le bras vivement, et, pressant le pas, elle regagna le château sans parler.

Mademoiselle du Rosier s'était réfugiée dans sa chambre, où, seule, elle n'avait plus peur de laisser voir son trouble, lorsque sa sœur entra tout à coup. Louise était tout en larmes, et se jeta dans ses bras avec un élan extraordinaire.

— Ah ! ma chère sœur, dit-elle, qu'Évariste est malheureux !

Alexandrine frissonna de la tête aux pieds.

— Qui te l'a dit ? répondit-elle.

— Lui, tout à l'heure, après que tu nous as quittés pour courir chez toi. Il m'a entraînée dans une allée du parc, et là il m'a ouvert son cœur. Ah ! comme il t'aime ! Comment peux-tu te résoudre à faire tant de peine à une âme si tendre, si dévouée ? As-tu jamais rencontré quelque part un si bon et si brave jeune homme ? Il me semble à moi qu'il suffit de le voir pour le connaître. On lit sur son visage. Il avait des larmes dans les yeux en me parlant ! C'est notre parent, notre ami, et tu lui fais ce chagrin quand il te serait si facile de le rendre heureux ! Ah ! que c'est méchant ! Il m'a toute bouleversée, ce pauvre Évariste. Je ne savais plus que dire, mais je me suis bien promis de t'en parler. Lui désolé, lui malheureux, c'est bien mal ! Je ne m'en consolerai jamais.

Le cœur de Louise sautait dans sa poitrine, des pleurs coulaient sur ses joues. Elle serrait Alexandrine dans ses bras avec des mouvements si convulsifs, que sa sœur, tout étonnée, la regarda.

— Mais tu l'aimes ! dit-elle tout à coup.

— Oui, je l'aime, et je voudrais qu'il fût heureux.

Louise leva sur Alexandrine ses grands yeux limpides, et, avec la naïveté d'un enfant, elle se mit à ses genoux.

— Je devine à peu près ce que tu veux me dire, re-

prit-elle, mais ce n'est pas cela ; moi, je ne suis rien. Je suis votre sœur à tous deux, et c'est tout ; toi, tu tiens son cœur entre tes mains. Si je venais à mourir, il pleurerait bien un peu, parce qu'il est bon ; mais s'il te perdait, il n'y survivrait pas. Je ne croyais pas, avant de l'avoir entendu, qu'on pût aimer comme cela. Si je te le dis, c'est pour te bien faire comprendre que je ne sens pas les choses comme d'autres les sentent. Seulement, quand je vais me retrouver seule dans ma cellule, je voudrais y emporter cette pensée qu'Évariste est heureux et que tu es heureuse par lui. Si tu ne l'aimes pas autant qu'il t'aime, ne lui dois-tu pas quelque chose et ne feras-tu rien pour moi, qui t'en supplie ?

La voix de Louise était si douce, que la résolution de mademoiselle du Rosier en fut presque ébranlée. Elle se pencha sur elle et l'embrassa tendrement.

— Ai-je gagné ? dit Louise.

Alexandrine allait répondre, lorsqu'elle sentit sous sa main le craquement d'un papier qu'elle avait laissé la veille dans sa robe. Elle l'en tira, et reconnut la lettre que M. de Mauzevin lui avait écrite il y avait quelques mois. Ce fut comme si elle avait mis le pied sur un serpent. Le sourire qu'on voyait autour de ses lèvres s'effaça, elle ferma les yeux à demi et se leva brusquement.

— Tu ne dis rien ? reprit Louise.

Les sourcils d'Alexandrine se touchèrent par la pointe.

— Eh bien ! dit-elle, je verrai Evariste et je lui parlerai.

Mais déjà elle n'était plus la même. Mademoiselle du Rosier venait de se retrouver tout entière. Deux fois pendant la soirée, elle se rapprocha d'Evariste, se souvenant de la promesse qu'elle avait faite à Louise, et deux fois elle s'arrêta. La nuit, elle s'enferma dans sa chambre, et, profitant du sommeil de sa sœur, elle écrivit la lettre que voici :

« Dieu m'est témoin, mon cher Evariste, que je vous aime autant que je puis aimer. S'il fallait tout mon sang pour vous rendre heureux, je le verserais jusqu'à la dernière goutte ; mais vous donner ma main, c'est impossible. Vous m'en voudrez peut-être de cette franchise, mais j'ai toujours pensé qu'avec les gens qu'on estime, mieux valait être cruelle que dissimulée. Et puis vous êtes un homme, et si grande que soit la place que j'occupe dans votre existence, d'autres soins peuvent encore la remplir.

» J'ai sondé mon cœur, et, bien qu'il vous appartienne par moitié, j'ai trouvé qu'il n'était pas tel qu'il le faudrait pour assurer votre bonheur. Il est ulcéré profondément, et un cœur qui saigne n'est pas fait pour vous. N'allez pas au delà de ma pensée, mon ami ; vous vous tromperiez, et cette erreur même vous ferait du mal. La

cicatrice est faite sur la blessure que j'ai reçue, mais la trace y reste, et vous souffririez de la voir.

» Je ne suis plus celle que vous avez connue au temps de ma première jeunesse, un peu hautaine peut-être, un peu dédaigneuse et le laissant trop voir, mais avec de bons et d'honnêtes instincts, aimant le bien, peut-être par mépris du mal, — enfin l'aimant. De ce passé, il ne me reste qu'une indomptable fierté. J'ai été frappée à la fois dans les coins les plus sensibles de mon cœur, et frappée par ceux-là mêmes qui me devaient aide et protection. Un vieux notaire, que vous connaissez bien, m'a dit que c'était souvent comme cela; je ne le savais pas alors. Que de larmes n'ai-je pas versées une nuit! Elles sont tombées comme du plomb sur les fibres les plus intimes de mon être. J'en tressaille encore, mais je ne pleure plus.

» Je n'ai pas oublié, croyez-le, cette scène du pont, où vous m'avez parlé avec un langage dont je ne comprenais pas bien alors la droiture et la vérité. La croyance que j'avais en moi, croyance bien voisine de l'orgueil, m'a perdue. Comme la Perrette de la fable, j'avais mis toutes mes espérances, tout mon trésor dans un pot au lait!... Un matin, je me suis réveillée par terre et toute meurtrie, le cœur et les mains vides. A présent il faut que je me relève.

» Ne me demandez pas quel est mon but. Peut-être n'en sais-je rien moi-même. Dans cette solitude que je me suis choisie, je regarde et j'attends. Deux fois vous avez voulu m'en tirer : une première fois, avant que j'en eusse goûté les amertumes; une seconde, après que cette dure épreuve eut été faite. Merci, cher et bon Evariste, tout ce qui reste de tendresse en moi vous en remercie ; mais, dites, que feriez-vous d'une pauvre fille qui ne sait pas même si elle aura jamais la force d'aimer sans avoir non plus l'honnête hypocrisie de vous le cacher? On m'a raconté que les louves blessées se sauvent au fond des bois, et que là, dans un isolement sombre, mornes, irritées, farouches, elles attendent la guérison ou la mort. Il me semble, — ne riez pas, — que je suis semblable à ces louves ; quelque chose de sauvage est en moi, qui gronde et menace toujours. Vous tenteriez vainement de me guérir; le temps n'est pas venu...

» Il faut que ma résolution soit bien arrêtée pour avoir pu résister aux prières de l'ange qui repose près de moi, et dont j'aperçois dans l'ombre le sourire endormi. C'était là le cœur qu'il vous fallait, Evariste, un cœur tout pétri de tendresse et de bonté, mais Dieu ne l'a pas voulu.

» Aussi longtemps que vous resterez près de moi, vous trouverez une main prête à serrer la vôtre. Vous serez l'ami secret de mes pensées... Si vous partez, je n'ai pas

le droit ni la volonté de vous retenir. Je ne sais pas si l'heure sonnera jamais où je pourrai vous dire : restez ! mais bien souvent vous serez attendu et regretté, et si loin que vous alliez, mon souvenir fidèle vous suivra.

» Adieu, Evariste, et toujours au revoir, quoi qu'il arrive. Je vous envoie le baiser d'une amie et les deux mains d'une sœur. »

Après qu'Alexandrine eut terminé cette lettre, elle la signa, le cœur ému, mais la main ferme. Cependant Evariste, en cherchant bien, eût découvert la trace d'une larme tombée auprès de la signature.

III

Quand Evariste et Louise eurent quitté La Bertoche, tout rentra dans le silence autour d'Alexandrine. Madame de Fougerolles comptait avec madame Ledoux le supplément de dépenses auquel le séjour des deux jeunes gens l'avait entraînée, et y trouvait le sujet de mille récriminations auxquelles, par certaines insinuations qu'elle saisissait au passage, mademoiselle du Rosier voyait bien qu'elle n'était pas étrangère; mais les mots perfides et les allusions méchantes glissaient sur elle, comme l'eau sur un caillou. Elle avait pris le parti de ne répondre qu'aux attaques directes. Cette impassibilité agit sur la baronne par la durée; elle avait pu voir que sa nièce était d'un caractère inflexible, et si elle ne l'en aima pas plus, elle l'en estima davantage. En dehors de sa vanité mélangée d'avarice, madame de Fougerolles était une femme qui avait du mouvement dans l'esprit et quelque instruction. Alexandrine avait beaucoup lu, et son intelligence mon-

trait quelquefois des clartés soudaines qui étonnaient par leur vivacité. Entre ces deux personnes, il y avait donc des points de contact dont la solitude devait développer la secrète affinité. Les soirées qu'on passait au coin du feu furent abrégées par des conversations qui allégeaient le poids des heures. Alexandrine prenait un bon livre et en faisait la lecture à haute voix; on en discutait les passages saillants. D'autres fois, elle jouait sur son piano, qu'elle avait apporté de Moulins, les airs que madame de Fougerolles préférait, et ce n'étaient pas, comme on pense, les plus nouveaux. Ces rapports intellectuels firent naître entre la baronne et sa nièce une intimité que mademoiselle du Rosier se garda bien de laisser aller jusqu'à la familiarité. Si l'une, entraînée par le plaisir inattendu qu'elle trouvait dans ces conversations, oubliait quelquefois la position qu'elle avait faite à mademoiselle du Rosier, celle-ci rétablissait bien vite la distance qui les séparait, et rappelait par quelques mots qu'elle était la protégée, et madame de Fougerolles la protectrice.

L'hiver chassa l'automne, et les jours froids ramenèrent la baronne à Paris. Déjà, sans que madame de Fougerolles se l'avouât, mademoiselle du Rosier lui était devenue, sinon indispensable, du moins utile et agréable. Elle l'emmena donc avec elle, et on ne s'arrêta à Moulins que le temps de voir et d'embrasser Louise.

On se souvient de cette madame Ledoux, qui avait si obligeamment offert à mademoiselle du Rosier de payer la note du parfumeur. Une lettre qu'elle reçut de son pays la força, en lui apprenant la mort d'une sœur qui laissait deux enfants en bas âge, de demander son congé à la baronne peu de jours après leur installation à Paris. Le devoir lui faisait une loi de se consacrer tout entière à ces petits orphelins.

— L'ingrate! s'écria madame de Fougerolles.

Et le compte de madame Ledoux payé, elle eut l'indélicatesse et la brutalité de faire ouvrir les malles de cette pauvre femme, qui, depuis trente ans, la servait avec une scrupuleuse fidélité et un infatigable dévouement.

Madame Ledoux partie, la maison restait sans intendante, et la baronne, qui aimait à se lever tard, avait perdu l'habitude de cette surveillance active qui s'étend aux plus petits détails. Il fallait donc remplacer madame Ledoux, mais il répugnait à madame de Fougerolles de confier les clefs de l'office et de la lingerie à une inconnue. Un compromis donna satisfaction à la fois à son désir et à son inquiétude. Mademoiselle du Rosier se chargea provisoirement des fonctions de madame Ledoux, et madame de Fougerolles déclara bien haut qu'elle chercherait une personne qui fût digne de

sa confiance. Seulement il était sous-entendu que le provisoire de mademoiselle du Rosier durerait éternellement, et que madame de Fougerolles chercherait toujours, sans la trouver jamais, cette personne qu'elle devait mettre à la tête de sa maison. L'économie ne fut pas d'ailleurs le seul bénéfice que madame de Fougerolles retira de la présence de mademoiselle du Rosier à Paris. La vue de cette grande et belle fille dans le salon de la baronne apprit aux personnes qui le fréquentaient qu'elle avait recueilli chez elle une nièce de province sans fortune, et cette hospitalité si dignement offerte lui donna un grand renom de générosité. On ne manqua pas de lui en faire compliment, et tous les beaux éloges qu'on lui prodigua dans le cercle de ses amis, elle les accepta avec un air de modestie qui augmenta le mérite de cette belle action.

Madame de Fougerolles recevait régulièrement tous les mardis. On jouait au whist et on faisait un peu de musique. Son salon, très-exclusif et très-froid, passait d'ailleurs pour l'un des mieux hantés du faubourg Saint-Germain. Mademoiselle du Rosier y fut présentée officiellement.

Un certain jour, madame de Fougerolles avertit mademoiselle du Rosier qu'elle eût à donner des ordres pour un dîner de dix couverts. Madame de Fougerolles

avait un procès pendant devant le tribunal de Moulins, et elle s'y ménageait des appuis.

— Nous aurons, dit-elle, quelques personnes du pays, entre autres un membre du conseil général que vous connaissez peut-être. Il vient d'être récemment appelé à la cour des comptes.

— Qui donc? demanda Alexandrine.

— M. de Mauvezin.

L'aiguille que mademoiselle du Rosier poussait sur la batiste cassa entre ses doigts.

— Enfin! murmura-t-elle.

— Vous le rappelez-vous? reprit madame de Fougerolles.

— Un peu, répondit Alexandrine tranquillement.

Il y avait plusieurs mois qu'elle ne l'avait vu; elle n'avait pas reçu de ses nouvelles et n'avait pas voulu en demander. Ils allaient se retrouver face à face. C'était pour elle un jour d'épreuve.

Le soir, quand on annonça M. de Mauvezin, elle posa la main sur son cœur comme pour l'interroger; il battait un peu plus fort et un peu plus vite. Elle fronça légèrement les sourcils et regarda M. de Mauvezin dans une glace qui était en face de la porte d'entrée et qui réfléchissait son image. Elle n'éprouva à sa vue ni trouble ni émotion. — Bon! pensa-t-elle, c'est un effet nerveux.

M. de Mauvezin parut un peu embarrassé en la voyant. Elle se leva à demi pour répondre au salut qu'il lui fit et lui tendit la main en souriant. L'embarras d'Anatole devint de l'étonnement. Il se demanda si elle avait reçu sa lettre.

— Pardonnez-moi si je ne vous ai pas répondu, dit-elle, comme si elle avait deviné sa pensée; j'étais fort occupée quand votre lettre m'a été remise; plus tard j'ai attendu qu'une circonstance nous rapprochât pour m'excuser. Vous ne m'en voulez pas?

M. de Mauvezin était fort interdit. Cet accueil aimable et prévenant le gênait plus qu'un abord froid. Il s'inclina et ne put que répondre quelques mots en balbutiant. Lorsqu'il fut auprès de madame de Fougerolles, mademoiselle du Rosier l'examina avec ce coup d'œil implacable d'une femme qui n'aime plus. Elle éprouva alors ce sentiment de surprise qui indigne le cœur aussitôt que l'exaltation a cessé de le remplir. — C'était donc lui! pensa-t-elle.

Un observateur qui aurait pu lire dans ses yeux eût été bien étonné de voir, un moment après, avec quel sourire gracieux Alexandrine attendit le retour de M. de Mauvezin et le provoqua en quelque sorte. Le bon goût ne suffisait pas à expliquer cet empressement. Était-ce la fierté d'une âme qui se sent au-dessus des vulgaires at-

teintes, ou la coquetterie d'une femme qui cherche à reconquérir son empire ? La fierté était en elle, on le sait, mais la coquetterie ne s'y montrait pas. Elle avait gardé sa robe de mérinos noir, son col plat et ses manchettes de toile blanche. Comme M. de Mauvezin, à court de paroles, lui demandait si elle prenait sa part des plaisirs de Paris, elle leva doucement les épaules : — Moi, une vieille fille ! dit-elle.

Mais cette vieille fille avait quelque chose en elle qui forçait tous les yeux à la suivre quand elle traversait un salon. Sa robe de laine écrasait les robes de velours. Madame de Fougerolles la pria de se mettre au piano. Quand elle eut joué, quelques personnes s'approchèrent pour la complimenter ; M. de Mauvezin lui déclara que beaucoup d'artistes fameux n'avaient pas plus de talent.

— Vous avez dû beaucoup travailler depuis Moulins ? dit-il.

— Elle ne fait que cela, dit la baronne ; le piano l'amuse.

— Sans doute. Et puis ne faut-il pas que je me crée des ressources pour l'avenir ? Je m'apprête à courir le cachet.

Un grand silence se fit dans le cercle des admirateurs. Bien sûre que M. de Mauvezin ne lui supposait plus des prétentions impossibles sur son cœur, elle exécuta une variation brillante et se leva.

Le mot de mademoiselle du Rosier était comme une arme à deux tranchants. En même temps qu'elle dissipait les inquiétudes que M. de Mauvezin aurait pu concevoir, elle dépouillait madame de Fougerolles du prestige de générosité maternelle dont on l'avait entourée, et qu'elle avait complaisamment accepté. Au lieu d'une parente assurée d'un avenir brillant et déjà mise en possession de tous les biens que donne la fortune, il n'y avait plus qu'une orpheline recueillie par charité et destinée à gagner son pain à la sueur de son front. Le piédestal était brisé.

Pendant toute la soirée, à laquelle un grand nombre de personnes avaient été priées, il ne fut question que de mademoiselle du Rosier et de sa position précaire. Quelques visages laissèrent voir la surprise et l'attendrissement. Sa réponse fut répétée de bouche en bouche et colportée partout. On plaignit cette belle et intelligente fille, à qui la pauvreté était réservée et qui la portait si dignement. On lui témoigna une sympathie plus vive, et un blâme s'éleva contre madame de Fougerolles, qui ne songeait pas à son établissement.

En peu de mois, Alexandrine devint l'âme et le lien du salon de madame de Fougerolles. On la voyait d'autant mieux qu'elle s'effaçait davantage. Son éloge était dans toutes les bouches, et il en arrivait chaque jour

quelque chose aux oreilles de M. de Mauvezin; mais cette conduite si sévèrement observée entretenait une lutte sourde entre mademoiselle du Rosier et madame de Fougerolles. La protectrice se sentait vaincue et comme abaissée par le superbe dédain et le renoncement de celle qu'elle avait recueillie. L'irritation se faisait jour quelquefois, et on pouvait prévoir qu'il y aurait entre ces deux natures si peu semblables un choc qui serait d'autant plus violent, qu'il était attendu par l'une et par l'autre, et peut-être désiré par toutes deux. Madame de Fougerolles voulait faire acte d'autorité et rétablir sa domination ébranlée. Mademoiselle du Rosier voulait maintenir sa supériorité et l'asseoir définitivement. Elles s'observaient silencieusement comme deux ennemies. Cependant Alexandrine, qui savait déjà toute la force qu'il y a dans la patience, montrait en toutes choses la même prévenance et la même égalité d'humeur. Elle dédaignait les escarmouches, et tenait ses forces en réserve pour un jour de bataille. Vers la fin de la saison, après Pâques, madame de Fougerolles, que des accès de vanité plus fréquents que d'habitude avaient poussée à certaines dépenses, voulut voir ses comptes. Il lui était arrivé ces jours-là une perte d'argent à laquelle elle avait été très-sensible, et son caractère s'en ressentait. Jamais elle n'avait si bien et si justement rappelé ce mot d'un mé-

tayer de La Bertoche, qui disait de madame de Fougerolles qu'elle était comme la bise, âpre et violente.

A peine les livres furent-ils sur la table, qu'elle se mit les feuilleter. De petites exclamations sèches et brèves moignaient de son humeur. Mademoiselle du Rosier ait pris un ouvrage de couture et s'était mise au coin du feu. Elle prévoyait que l'orage allait éclater.

Tout à coup madame de Fougerolles posa l'ongle sur un article qu'on voyait au milieu d'une page, et comme elle l'avait fait une fois au sujet de la note du parfumeur :

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-elle.

Mademoiselle du Rosier se pencha sur le livre.

— C'est une somme de dix francs que j'ai accordée en supplément à Catherine, dit-elle ; la pauvre fille a été obligée de passer deux nuits. L'ouvrage était plus considérable qu'elle ne l'avait cru d'abord.

— Tant pis pour elle. Elle s'en était chargée pour trente francs. On ne lui devait que trente francs, rien de plus.

— J'ai cru bien faire.

— Vous avez eu tort.

Mademoiselle du Rosier se rassit ; mais la colère de madame de Fougerolles était éveillée. Ses doigts maigres suivaient les colonnes de chiffres ; elle grondait sourdement à chaque addition.

— C'est intolérable, s'écria-t-elle enfin ; quatre-vingts francs de bougies ! quatre-vingts francs pour une soirée ! Qu'avez-vous donc allumé, bon Dieu ?

— Mais tout, Madame, les girandoles et les lustres.

— Qui vous en avait priée ?...

— Mais c'est l'usage.

— L'usage est un sot ! Vous n'allez pas m'apprendre ce qu'il faut faire, j'imagine ?... Mais tout va comme ça dans la maison, tout est sens dessus dessous... C'est un affreux désordre, un gaspillage abominable. Le proverbe a raison : Bon sang ne peut mentir !

A cette insulte, qui lui rappelait à la fois et son père et sa ruine, le visage de mademoiselle du Rosier se contracta, et ses yeux s'animèrent d'un feu sombre ; mais madame de Fougerolles était aveuglée par la colère : elle supputait les chiffres un à un, et récriminait sur tout. Alexandrine avait repris son ouvrage de couture et se taisait. Lorsque ce flot de paroles se fut apaisé :

— Combien estimez-vous, Madame, que j'aie dépensé en sus de ce qui était strictement nécessaire ? dit-elle en relevant la tête.

— Eh ! mais, si je voulais me donner la peine de compter, il y aurait bien en tout une centaine de francs... Et encore je ne parle que de ce qui saute aux yeux !

— C'est donc cent francs que je vous dois ?

— Que vous me devez ! Le verbe est plaisant, et avec quoi, s'il vous plaît, prétendez-vous me payer ?

— Avec mes gages.

— Vos gages !

Madame de Fougerolles regarda mademoiselle du Rosier avec des yeux pleins tout ensemble de surprise et de colère.

— Permettez, Madame, reprit Alexandrine ; n'est-il pas vrai que vous donniez cent francs par mois à madame Ledoux pour tenir votre maison ? J'en ai trouvé la marque dans vos livres.

— C'est vrai.

— Or je remplace madame Ledoux. Madame Ledoux avait cent francs par mois ; mais, étant la fille de votre sœur, vous ne me devez que la moitié des gages qu'elle recevait. C'est le bénéfice de la parenté, et je vous le laisse. Cinquante francs par mois pendant six mois, cela fait cent écus. Vous retiendrez cent francs que je vous dois, et me remettrez deux cents francs que j'ai gagnés. Il ne m'en faudra pas tant pour retourner à Moulins.

Madame de Fougerolles se leva à demi.

— Ah ! vous voulez retourner à Moulins. Et qu'y ferez-vous, s'il vous plaît ?

— J'y trouverai bien quelques amis de ma famille, Evariste et M. Deschapelles par exemple, qui me prête-

ront quelque argent, avec quoi j'établirai un magasin de lingerie sur la place de la Lice. Mon nom sera sur l'enseigne. On me connaît à Moulins, et la nièce de madame la baronne de Fougerolles ne manquera pas d'avoir la meilleure clientèle de la ville.

— Vous feriez cela ? vous !

— Certainement... à moins que je ne préfère entrer chez madame la marquise de Bonneval, qui est toute prête à me confier l'éducation de ses deux petites filles. Elle me l'a proposé pour le jour où je quitterais l'hôtel de madame la baronne. Ce jour est arrivé.

Madame de Fougerolles était écrasée. L'alternative de voir sa nièce lingère à Moulins avec son nom sur l'enseigne d'une boutique, ou institutrice chez une dame de ses amies, épouvantait sa vanité. Elle connaissait assez mademoiselle du Rosier pour être convaincue qu'elle n'hésiterait pas à le faire. Quel scandale ne serait-ce pas, et quels beaux discours ne ferait-on pas sur les causes de cette séparation ! On en parlerait à Paris, on en jaserait à Moulins, et madame de Fougerolles prévoyait bien que tout ce bruit ne serait pas à son avantage. Il fallait à tout prix empêcher mademoiselle du Rosier de mettre son projet à exécution, mais là était la difficulté.

— Vous me donnerez bien huit jours ? dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Quinze, si madame de Fougerolles l'exige, répondit froidement Alexandrine.

Le dîner et la soirée se passèrent comme si aucune discussion n'avait eu lieu entre madame de Fougerolles et mademoiselle du Rosier. Elles étaient vis-à-vis l'une de l'autre comme deux armées dont un armistice a suspendu les hostilités. Quelques personnes vinrent en visite; mademoiselle du Rosier ne laissa rien voir de la résolution qu'elle avait prise, et ce n'était pas là une des choses que madame de Fougerolles redoutait le moins. La gaieté qu'elle montra en diverses circonstances et l'aisance avec laquelle elle parlait des devoirs qu'il faudrait remplir avant de retourner à La Bertoche, lui donnèrent même à penser que sa nièce avait entièrement renoncé à son projet, et que les choses demeureraient dans le même état; mais le soir, en rentrant dans son appartement, elle trouva sur la cheminée les clefs de la maison que mademoiselle du Rosier avait fait remettre par une femme de chambre, et elle retomba dans toutes ses perplexités.

On était alors à la fin du mois. Le lendemain et les jours suivants, madame de Fougerolles fut dérangée à toute heure par les fournisseurs, qui avaient coutume e venir à ce moment-là. Ils s'adressaient d'abord à maemoiselle du Rosier, qui les lui renvoyait tous. On sait ue la baronne restait fort tard le matin dans sa chambre.

Toutes ces visites l'impatientèrent d'abord, puis l'irritèrent au plus haut point. Dix jours s'étaient déjà écoulés depuis la rupture qui avait suivi leur discussion, et rien n'indiquait chez mademoiselle du Rosier l'intention d'entrer en arrangement avec sa tante. Deux fois déjà on l'avait surprise en grande conversation avec madame de Bonneval, et la baronne savait, à n'en pas douter, que sa correspondance avec Moulins était plus active que jamais. Encore cinq ou six jours, et tout serait fini, et, par une singulière coïncidence, jamais mademoiselle du Rosier ne s'était montrée si empressée dans ses lectures, si attentive dans les mille petits soins qui rendent un salon aimable aux visiteurs. Un matin qu'elle avait été dérangée trois ou quatre fois de suite, madame de Fougerolles fit prier en toute hâte mademoiselle du Rosier de monter chez elle. Les rideaux n'étaient pas encore tirés.

— Eh ! bon Dieu ! petite, s'écria-t-elle en lui tendant les clefs, ne saurais-tu me laisser dormir en paix ? Prends-moi ça, et fais-en tout ce que tu voudras.

— Tout ? répondit Alexandrine en lui jetant un regard clair.

— Eh ! oui, têtue, répondit madame de Fougerolles, qui déjà posait la tête sur l'oreiller.

Mademoiselle du Rosier emporta les clefs. C'était la

Alexandrine comprit que la victoire était complète, et de ce moment il ne fut plus question de départ et de séparation.

M. de Mauvezin n'avait pas cessé de fréquenter l'hôtel de madame de Fougerolles depuis le dîner où il avait revu mademoiselle du Rosier. Ce silence profond sur le passé, cet accueil aimable qu'elle lui faisait toujours, ce détachement qu'elle montrait de toutes choses, l'étonnaient au plus haut point. Peut-être même éprouvait-il un certain dépit de voir si peu de douleur après une rupture si soudaine. De la colère ou tout au moins de la froideur aurait indiqué quelque regret. Cette grâce et ce sourire prouvaient qu'elle l'avait bien peu aimé, et la fatuité de M. de Mauvezin s'accommodait mal de cette indifférence. Il était un peu comme certaines femmes qui veulent bien perdre la mémoire, mais qui ne permettent pas qu'on les oublie. La dignité de maintien de mademoiselle du Rosier, qui forçaient tous les yeux à se tourner vers elle, était encore une supériorité qui frappait M. de Mauvezin. A Moulins, il n'avait vu que l'héritière, à Paris, il découvrait la femme, une femme aimable, et que son esprit distingué portait sans peine au premier rang. Il s'habitua tout doucement à la rechercher, à causer avec elle, à lui marquer une préférence toute particulière, et mademoiselle du Rosier le laissa

s'engager dans une voie où elle ne faisait rien pour le pousser, mais où elle se promettait bien de le retenir.

A l'époque où mademoiselle du Rosier s'était rendue au château de La Bertoche, elle avait pris l'habitude d'écrire sur un cahier, et presque chaque soir, les petits faits qui avaient laissé leur trace dans son esprit. Elle se confessait elle-même, en quelque sorte, la plume à la main. Quelques lignes de ce journal donneront une idée de ce qu'elle éprouvait au moment où, maîtresse de l'hôtel à côté de madame de Fougerolles, M. de Mauvezin l'entourait de soins nouveaux.

« Mardi, 11 avril.

» M. de Mauvezin est venu hier, comme nous sortions de table. La soirée était tiède. Il nous a proposé de faire un tour dans le jardin. Ma tante, qui n'aime guère à marcher, s'est assise sur un banc au pied d'un marronnier déjà vert. Nous sommes restés seuls, M. de Mauvezin et moi. Il m'a pris le bras et m'a entraînée vers une pièce d'eau. Il m'a semblé qu'il pressait mon bras en marchant. Cet homme n'a pas d'entrailles. Il m'a demandé si Louise ne se mariait pas. — Pas plus que moi, lui ai-je répondu. — Oh! si vous vouliez! m'a-t-il dit. La phrase était à la fois sotte et menteuse. Je l'ai regardé,

et il n'a pas baissé les yeux. Il y a de l'audace à pousser si loin l'oubli du passé, cela devient presque de l'héroïsme. Si M. de Mauvezin voyait alors ce qui se passe dans mon cœur, il aurait peur... Comment le verrait-il ? Je ne laisse plus rien paraître sur mon visage. Je démêle à peu près les motifs qui font agir cet homme ; mais c'est lui qui mordra à l'hameçon qu'il me tend. Tandis que nous nous promenions, n'a-t-il pas osé me parler de Moulins et du temps où nous nous rencontrions au bal ! Le courage n'irait pas si loin, si la bêtise ne lui venait en aide ! »

« Vendredi, 14 avril.

» Il y a des heures où mon cœur se gonfle tant qu'il pense éclater. Ce matin, à propos d'un grand mariage dont on s'occupe beaucoup dans notre monde, on a parlé de celui de M. de Mauvezin. Je me suis regardée dans une glace qui était en face de moi... sauf un peu de pâleur, on ne voyait rien. — Et quelle est la femme qu'il épouse? a demandé quelqu'un. — Je ne sais pas qui elle est, a répondu ma tante ; mais je sais ce qu'elle a, cent mille écus le jour de la signature du contrat, et le double plus tard. Si elle n'avait rien, elle n'épouserait rien. — Comme moi, ai-je dit. Ma tante s'est levée. Après le déjeuner, elle m'a priée de me mettre au piano. J'ai joué pendant deux heures. Jamais mes doigts n'ont été plus agiles,

mais je ne m'entendais pas. Ma tante m'a complimentée. Quand je me suis trouvée seule chez moi, j'ai failli crier. J'étouffais. Tout perdre en un jour!... J'ai trempé mon visage et mes mains dans de l'eau froide pour calmer cette fièvre. Rentrée au salon, madame de Fougerolles m'a demandé d'écrire à M. de Mauvezin pour l'engager à dîner. — Nous le taquinerons, m'a-t-elle dit. J'ai écrit et signé, la plume ne tremblait pas, mais quel travail acharné sur moi-même, et quels efforts! »

« Samedi, 15 avril.

» M. de Mauvezin est venu. L'histoire de ce mariage n'était qu'un bruit. La personne dont il était question n'a, tout compte fait, que deux cent cinquante mille francs de dot. Le reste n'est pas sûr. Il a parlé de cette rupture comme il eût parlé de l'opéra nouveau; mais, en forme de péroraison : — Ah! si l'on pouvait écouter son cœur! a-t-il ajouté. Et il m'a regardée. J'ai eu la force de le regarder aussi. On ne sait pas quelle puissance il y a dans le verbe *vouloir*. J'avais le cœur sur les lèvres, et j'ai souri comme une ingénue de la Comédie-Française. »

« Vendredi, 21 avril.

» J'ai reçu hier une lettre de Louise. Quelle âme

blanche ! Je n'ai pu la lire sans penser à Évariste. Lui aussi m'a écrit l'autre jour. Ils m'écrivent souvent tous deux, et je trouve une douceur infinie dans cette correspondance, qui me rapproche de ce que j'aime et me rappelle d'autres temps. Évariste attend mon retour à La Bertoche, après quoi il partira pour l'Espagne. Il ne peut s'y décider avant de m'avoir revue. Il n'y a pas un mot d'amour dans sa lettre, et l'amour transpire à chaque ligne. J'ai senti que mes yeux se mouillaient en la lisant, et par un mouvement involontaire je l'ai portée à mes lèvres. J'ai rougi, et j'étais seule..... Si je m'étais trompée ? Mais non ! On n'accepte pas de telles épreuves quand on n'est pas poussé par une implacable volonté. »

« Jeudi, 27 avril.

» M. de Mauvezin, qui a eu avis de notre prochain départ, est venu pour nous faire ses adieux. Il demandera un congé pour voyager cet été. — Si vous le permettiez, m'a-t-il dit, je passerais par La Bertoche. — Le château est à madame de Fougerolles, lui ai-je répondu... Je ne doute pas qu'elle ne soit charmée de recevoir votre visite. — C'est vous que je veux revoir, c'est donc à vous de m'accorder cette permission, a-t-il ajouté. — Cette conversation m'a rappelé celle que nous avions eue au bal, à Moulins. J'ai eû froid dans le dos. M. de Mauvezin

a donc bien peu de mémoire !... Je me suis inclinée sans répondre. — Eh bien ! a-t-il repris, j'irai... — Oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! »

« Mardi, 2 mai.

» Demain, nous partons. Dans deux jours j'embrasserai Louise ! Ah ! je ne croyais pas que mon cœur pût battre si fort. Chère sœur ! sa vue me rafraîchira..... Je verrai aussi Evariste. Avec quelle joie je sentirai ma main dans la sienne ! Évariste et Louise, les seuls êtres vers lesquels ma pensée se repose sans trouble !... vous qui m'êtes si chers, à demain ! »

IV

A son arrivée à Moulins, mademoiselle du Rosier trouva Louise un peu pâlie par la retraite où elle vivait. Svelte, blanche, élancée, le front rêveur et comme doucement voilé par l'habitude du silence et de la prière, elle ressemblait à ces vierges de marbre dont les artistes du moyen âge inclinaient les mains pieuses au-dessus des bénitiers. Alexandrine obtint facilement de madame de Fougerolles l'autorisation d'amener Louise à La Bertoche. Évariste promit de s'y rendre de son côté, et le printemps les réunit tous trois dans cette solitude.

Le premier jour qui les vit ensemble, mademoiselle du Rosier était comme enivrée. Elle prit Évariste et Louise par la main, et se mit à courir dans les avenues du parc. — Ah! dit-elle, je respire enfin.

— Si vous vouliez, dit Évariste, vous respireriez toujours.

Alexandrine lui montra une hirondelle qui traversait le ciel.

— Pourquoi cette hirondelle ne reste-t-elle pas dans ce coin bleu du ciel ? dit-elle.

Évariste demeura jusqu'à la fin du mois au château. Jamais mademoiselle du Rosier n'avait été pour lui si tendre et si charmante. On eût dit qu'elle voulait le consoler du mal qu'elle lui avait fait.

La fête de madame de Fougerolles tombait dans les premiers jours de juin. Mademoiselle du Rosier, qui ne prenait plus conseil que d'elle-même pour tout ce qui avait trait à la vie intérieure, décida que cette fête serait célébrée avec un certain éclat. La vanité de la baronne y trouvait son compte : elle consentit à ce que voulait sa nièce, en lui recommandant seulement de ne pas faire de folies. Parmi les invités, le nom de M. de Mauvezin fut inscrit l'un des premiers. Mademoiselle du Rosier ne l'avait pas prononcé, et cependant il était en tête de la liste.

— Tu danseras avec lui la première contredanse, petite, dit madame de Fougerolles.

— Volontiers, répondit-elle.

Évariste la regarda. — Je ne comprends pas que vous ayez pu lui pardonner, dit-il à mademoiselle du Rosier quand ils furent seuls.

— Et qui vous dit que je lui aie pardonné ? répliqua-t-elle de cet air hautain qu'elle avait quelquefois.

Évariste cacha son visage entre ses mains. — Vous êtes impénétrable, reprit-il.

Elle sourit, et, l'attirant doucement vers elle : — Quoi qu'il arrive et quoi que je fasse, dit-elle, rappelez-vous bien ceci : je n'oublie jamais rien.

L'expression du regard qu'elle lui jeta en se retirant était si singulière, qu'Évariste la suivit longtemps des yeux.

— Quel aimant a-t-elle donc ? pensa-t-il. Je souffre toujours quand je la vois et je ne puis m'empêcher de l'aimer toujours.

Le lendemain Évariste annonça à mademoiselle du Rosier qu'il allait partir pour un long voyage, sa présence lui paraissant inutile aux fêtes dont les préparatifs se faisaient sous ses yeux. — Eh bien ! dit-elle, promettez-moi, quoi que vous appreniez, et dans quelque circonstance que ce soit, de revenir aussitôt que je vous appellerai. Quelque chose me dit que j'aurai besoin de vous.

— Dieu le veuille ! répondit Évariste.

Ils se séparèrent. Elle monta sur son balcon pour le voir encore, tandis qu'il descendait la côte au bas de laquelle passait le chemin. Il lui semblait que c'était

l'ombre de sa jeunesse qui s'en allait. Une angoisse indéfinissable remplissait son cœur. Elle revit en esprit tous les jours d'autrefois, et fut prête à lui crier de revenir ; mais au détour du sentier il disparut derrière un rideau d'arbres. Ses bras, qu'elle avait levés, retombèrent à ses côtés. — Allons ! dit-elle, il faut penser à demain !

Quelques mots surpris dans une conversation avaient fait croire à mademoiselle du Rosier que madame de Fougerolles avait prêté l'oreille à un projet de mariage. Elle voulut en avoir le cœur net, et, profitant de la présence de M. Deschapelles au château, elle le prit à part et l'interrogea, pensant qu'il pourrait bien être l'auteur du projet.

— Qu'avez-vous donc à chuchoter là-bas ? dit madame de Fougerolles, qui lisait dans un coin.

Mademoiselle du Rosier se pencha vivement vers M. Deschapelles : — Êtes-vous de mes amis ? dit-elle tout bas.

— Oui, certainement.

— Eh bien ! ne me démentez pas.

Et se tournant du côté de sa tante : — Savez-vous bien ce que ce cher notaire me proposait ? dit-elle.

— Non.

— Un mari.

— Ah !

Cet *ah!* exprimait plus d'embarras que d'étonnement.

— Bon, pensa mademoiselle du Rosier, le projet vient de ma belle tante.

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? reprit madame de Fougerolles.

— Je dis que M. Deschapelles se moque de moi.

— Et pourquoi donc ?

— Eh mon Dieu ! ma chère bonne tante, parce qu'une fille sans dot n'est pas une merveille à faire courir les gens. Aussi longtemps que vous voudrez bien me continuer votre affection, tout ira pour le mieux; mais si quelque jour vous me manquez, la nièce sans la tante sera un maigre parti.

— Tu es trop modeste.

— Et vous, chère tante, reprit Alexandrine en riant, vous êtes beaucoup trop bonne ; on n'a pas vos yeux pour me voir. Une seule personne a demandé ma main, c'était au temps jadis. On voulait bien la lui accorder, mais cette personne apprit que j'étais ruinée... et mon fiancé court encore.

— Comment l'appelles-tu, ce fugitif ? demanda madame de Fougerolles, égayée par le tour que prenait la conversation.

— M. de Mauvezin... Mon Dieu ! j'avouerai bien fran-

chement qu'il me plaisait... Ce mari me semblait fait tout exprès pour moi... je parle d'autrefois!... mais à présent, il n'y faut plus penser. M. de Mauvezin est un homme avisé. Une bonne âme, qui me veut du bien, lui a parlé de moi dernièrement. Oh! il ne m'avait pas oubliée! « — Mademoiselle du Rosier! a-t-il dit, je l'aime beaucoup; mais elle n'a rien. » — Et comme on lui faisait observer que j'ai une tante, madame de Fougerolles. « C'est ce que je voulais dire, » a-t-il repris.

Madame de Fougerolles tressaillit — Oh! la fine mouche! pensa le notaire.

— Ah! il a dit cela? s'écria la baronne.

— Oh! il ne faut pas lui en vouloir, continua mademoiselle du Rosier, le mot est amusant, et j'en ai ri, moi qu'il intéresse plus que personne. Or, étant bien décidée à ne pas prendre pour mari le premier venu, et M. de Mauvezin courant toujours, j'ai renoncé bravement au mariage.

— Hum! tu te presses beaucoup, murmura madame de Fougerolles.

Les choses en restèrent là jusqu'au moment des fêtes pour lesquelles M. de Mauvezin était invité. Sept ou huit personnes étaient déjà au château quand il y arriva. Mademoiselle du Rosier en faisait les honneurs avec sa tante.

La position qu'elle avait prise et l'affection que lui montrait madame de Fougerolles avaient singulièrement modifié les idées à son sujet. Le temps n'était plus où elle portait une méchante robe de laine noire ; le lendemain de son retour à La Bertoche, Alexandrine avait trouvé dans sa chambre des étoffes d'été et des toilettes que la baronne avait fait venir de Paris pour sa nièce. Sans se départir d'une extrême simplicité, elle adopta des formes et des couleurs plus en harmonie avec son âge. Ce fut comme une transformation, et la grande question de son mariage, qui si longtemps avait excité la curiosité des oisifs de Moulins, fut encore une fois agitée dans les réunions. M. de Mauvezin ne fut pas le dernier à s'apercevoir de ce changement, et il prit occasion de l'intimité qui résulte du séjour à la campagne pour donner à son langage un tour plus tendre et plus vif.

Mademoiselle du Rosier le connaissait trop bien à présent pour ne pas démêler les motifs de cet intérêt si pressant, mais elle se garda bien de lui laisser voir qu'elle le comprenait à demi-mot. Rien ne parut changé dans son attitude, peut-être même parut-elle moins attentive et moins désireuse de causer avec lui. Elle était aimable et prévenante, mais comme une maîtresse de maison qui pense à ses hôtes, et non pas comme une jeune fille heureuse et troublée de la présence d'un homme qu'elle a

aimé. Cette nuance n'échappa pas à M. de Mauvezin. Il chercha un rival autour de lui et n'en trouva pas; il pensa qu'elle attendait une occasion pour faire un choix, ou bien encore qu'elle était fiancée à un inconnu qu'on verrait arriver tout à coup à La Bertoche. Sa perplexité augmentait chaque jour. Il essaya de sonder le vieux notaire, mais il avait affaire à plus fort que lui. M. Deschapelles aimait mademoiselle du Rosier à sa manière. Il fit le mystérieux, et parla de l'avenir en termes vagues qui ne précisaient rien, mais permettaient de tout espérer.

L'entretien fini, M. de Mauvezin regretta vivement de ne s'être pas ouvert à mademoiselle du Rosier pendant son séjour à Paris. Comment n'avait-il pas compris que l'héritière qu'il cherchait depuis si longtemps, il l'avait sous la main? Il le regrettait d'autant plus que mademoiselle du Rosier produisait alors sur lui une impression dont il ne démêlait ni l'étendue ni la profondeur, et qu'il n'avait pas encore ressentie. Elle ouvrait son esprit à des sensations qu'il ne connaissait pas, et l'initiait en quelque sorte à un ordre de pensées auxquelles dans sa vie un peu creuse, et mal servi par une intelligence paresseuse, il ne s'était jamais arrêté. La fatuité, l'égoïsme, une sorte de finesse, ou, pour mieux dire, de méfiance provinciale, dont il ne s'était pas défait à Paris, protégeaient de leur mieux M. de Mauvezin et le défen-

daient contre les séductions de toute nature qu'on voyait chez mademoiselle du Rosier. Il était comme un chevalier bardé de fer qu'une troupe d'archers assaille de mille traits ; l'armure résiste et le chevalier tient bon, mais un trait atteint le défaut de la cuirasse, un autre glisse entre les mailles de fer, et bientôt l'homme invulnérable sent à ses blessures qu'il est criblé de coups. M. de Mauvezin en était là. La supériorité de mademoiselle du Rosier et la grâce avec laquelle elle en voilait à demi les apparences étaient comme un sel pour cet esprit pauvre et blasé. Il semblait découvrir qu'il y avait autre chose que la dot chez une femme et que la richesse dans la vie.

Au bout d'un mois ou deux de séjour à La Bertoche, M. de Mauvezin ne parlait pas encore de partir. Un jour qu'il marchait à grands pas dans le parc cherchant Alexandrine, madame de Fougerolles, qui était assise avec sa nièce au pied d'un arbre, la poussa du coude :

— Dis donc, petite, il me semble qu'il ne court plus tant, le fugitif ? dit-elle.

Mademoiselle du Rosier jeta un coup d'œil du côté d'Anatole.

— Oh ! je m'en suis bien aperçue, dit-elle en riant ; il ne tiendrait même qu'à moi de jouer au naturel une scène de comédie... Rien n'y manquerait, ni la chaise

de poste, ni le postillon, ni l'échelle de corde, ni la fuite.

— Que veux-tu dire?

— Rien que de fort simple. M. de Mauvezin s'est ravisé de me trouver à son goût, et j'imagine qu'un enlèvement ne lui déplairait pas trop.

— Est-il possible! s'écria la baronne; un enlèvement! Il t'en a parlé?

— Il ne l'a pas fait en termes clairs et précis;... mais on sait ce que parler veut dire, et cela prouve tout au moins qu'il m'aime.

— Comment! tu ne t'es pas indignée! Proposer un enlèvement à une fille de ta condition, comme s'il n'y avait plus ni maire ni curé pour se marier!

Mademoiselle du Rosier se mit à rire.

— Certainement le mariage serait un dénoûment plus convenable, dit-elle; j'y gagnerais un mari, et M. de Mauvezin y gagnerait une tante alliée aux premières familles du pays. On vivrait honnêtement près de vous, on vieillirait ensemble, et l'on s'arrangerait de manière à n'être pas trop malheureux. Au premier coup d'œil, la chose semble toute naturelle, et voilà M. Deschapelles qui signerait volontiers au contrat. Malheureusement il n'y aura pas de contrat. Et de bonne foi que voulez-vous que M. de Mauvezin fasse d'une grande fille qui lui

apportera son cœur en dot comme une héroïne de romance? C'est très-joli en musique ces choses-là, mais cela n'a jamais suffi en ménage, et un conseiller à la cour des comptes est en droit de le savoir mieux que personne.

— Mais enfin j'ai trois millions en bonnes terres, et tu es ma nièce! s'écria madame de Fougerolles avec explosion.

Un éclair passa dans les yeux de mademoiselle du Rosier.

— Tiens! dit-elle, il faut croire qu'il n'y a pas pensé.

Et elle s'inclina sur la main de la baronne pour la baiser. Madame de Fougerolles jeta ses bras autour du cou d'Alexandrine et l'attira sur son cœur.

— Tu ne me quitteras jamais! dit-elle.

Une certaine émotion parut sur le visage de mademoiselle du Rosier.

— Je vous le promets, répondit-elle d'une voix sérieuse.

Le grand mot avait été dit. Mademoiselle du Rosier adoptée par madame de Fougerolles et proclamée son héritière, il ne s'agissait plus que de décider M. de Mauvezin à se déclarer, et il n'y avait pas là de grandes difficultés à vaincre; la crainte seule d'un refus le retenait. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la lettre qu'il avait écrite, et il avait peur. Chez un homme gâté par des suc-

cès de province et aussi infatué de son mérite que l'était M. de Mauvezin, la peur était un signe d'amour irrécusable. M. Deschapelles se chargea de lui parler.

— Çà, lui dit-il avec une brusquerie affectée, il faut s'entendre. Vous êtes comme le lion de l'Évangile : vous rôdez autour de La Bertoche, et l'on sait quelle proie il y a à dévorer.

M. de Mauvezin rougit malgré son aplomb ordinaire.

— Or madame de Fougerolles ne veut pas que sa brebis soit enlevée, reprit le notaire ; elle a peur de vos dents, qui en ont croqué bien d'autres. M'est avis qu'il faut se prononcer. Il y a des prétendants en campagne ; c'est un escadron, ce sera bientôt un régiment. La fille ne dit rien, mais vous savez le proverbe : A fille qui se tait, le diable parle. Ce silence est donc pour quelqu'un. Si vous êtes curieux, prenez vos informations ; si vous ne l'êtes pas... il faut laisser la place à de plus madrés.

— Eh bien ! dit M. de Mauvezin, j'interrogerai mademoiselle du Rosier.

Il le fit le jour même. Alexandrine le laissa s'expliquer sans l'interrompre, jouant à demi la surprise.

— A vous parler franchement, dit-elle, je ne m'attendais pas à cet aveu... Vous m'en voyez un peu étonnée... au point même que si un autre que vous me parlait en votre nom, je ne le croirais pas.

M. de Mauvezin se troubla tout à fait ; il essaya de répondre et balbutia une phrase dans laquelle on distinguait les mots d'amour sincère, de dévouement et de regret.

— Si, comme je le pense, votre demande part d'une résolution bien arrêtée, reprit mademoiselle du Rosier, qui jouissait de son embarras, permettez-moi de réfléchir. Un mariage vaut bien la peine qu'on y pense quelques jours.

M. de Mauvezin s'inclina. Un secret espoir, quelques inductions qu'il avait tirées des ouvertures de M. Deschapelles, son extrême fatuité, qui ne dormait jamais qu'à demi, un peu aussi la manière dont mademoiselle du Rosier l'avait accueilli à Paris, lui avaient fait croire que les choses iraient plus vite. La réponse évasive d'Alexandrine le laissa dans une grande inquiétude, et le chagrin réel qu'il en éprouva lui fit comprendre qu'il l'aimait plus sérieusement qu'il ne l'avait pensé d'abord. Il crut Alexandrine perdue pour lui : si elle l'avait aimé, n'aurait-elle pas accepté sur-le-champ ?

Mademoiselle du Rosier garda le silence le plus absolu pendant toute une semaine. Elle voyait Anatole chaque jour, à toute heure, et affectait de parler de choses indifférentes avec la même gaieté. Il semblait que rien ne la préoccupât. M. de Mauvezin avait beau l'observer, il était impossible de savoir ce qu'elle pensait. Avec lui,

elle était polie toujours, quelquefois avenante, jamais troublée. Elle ne fuyait pas plus le tête-à-tête qu'elle ne le recherchait. Deux ou trois fois M. de Mauvezin, en l'entendant discuter des projets de voyage, put croire qu'elle avait entièrement oublié la demande qu'il lui avait faite. Cette situation, toute nouvelle pour lui, mêlée aux mouvements d'un amour d'autant plus vif qu'il était plus inquiet, devint un supplice de tous les instants. Le douzième jour, ne pouvant plus en supporter la violence, il supplia mademoiselle du Rosier de vouloir bien s'expliquer.

— C'est fort délicat, dit-elle. Madame de Fougerolles m'aime beaucoup certainement; cependant je ne sais rien de ce qu'elle compte faire à l'occasion de mon mariage.

— Eh! mademoiselle, que m'importe? s'écria M. de Mauvezin, vous êtes tout pour moi.

— Ah! fit-elle avec un singulier sourire.

Pendant un instant, l'angoisse de M. de Mauvezin fut inexprimable. Cette fois la parole avait été plus prompte que la réflexion. Peut-être le lendemain se serait-il repenti de ce qu'il avait dit, mais alors il avait obéi à la première impulsion.

— Eh bien! reprit mademoiselle du Rosier, s'il en est ainsi, parlez à ma tante, j'y consens.

Mademoiselle du Rosier avait l'attitude d'une reine;

mais M. de Mauvezin ne vit que son triomphe, et dans l'excès de sa joie il ne perdit pas une minute pour faire sa demande à madame de Fougerolles. Le consentement fut accordé le soir même. M. Deschapelles, mandé à La Bertoche dès le lendemain, s'enferma dans le cabinet de la baronne, avec laquelle il travailla toute l'après-midi. Retenu à dîner, il s'approcha de mademoiselle du Rosier pour lui faire son compliment, mais le malin vieillard la regardait en riant par-dessus ses lunettes.

— Bien joué ! lui dit-il tout bas... à présent il faut voir le cinquième acte.

Mademoiselle du Rosier lui rendit regard pour regard, mais sans répondre. Le soir, elle écrivit à Évariste pour le prier de revenir au plus tôt.

« J'ai pris une grave résolution, mon ami, lui disait-elle, je vais me marier ; mais dans cet instant, qui décidera de ma vie entière, je veux vous avoir près de moi. Donnez-moi cette preuve suprême d'affection. Il me semble que je marcherai plus heureuse vers l'autel, si ma main a pressé la vôtre... Venez donc, Évariste, je vous attends. »

La première fois que mademoiselle du Rosier reparut dans Moulins en calèche, ayant à son côté madame de Fougerolles et devant elle M. de Mauvezin, elle éprouva une émotion indéfinissable, où l'orgueil entrait pour une

large part. Tous les yeux la suivaient; elle avait la fièvre, et dans le fond de son cœur elle se rappelait le jour où elle était partie, pauvre, repoussée et tout entière à la merci d'une tante qui ne l'aimait pas. Elle avait caché dans une poche de sa robe la lettre que M. de Mauvezin lui avait écrite jadis, et trouvait un plaisir âpre et singulier à la sentir sous ses doigts.

Alexandrine se fit descendre au couvent de sa sœur, et lui fit part de sa détermination.

— M. de Mauvezin ! Tu épouses M. de Mauvezin Mais Évariste ? s'écria Louise.

— Evariste ? Eh bien ! je l'attends... Crois-tu donc que je veuille me marier sans lui ?...

— Ah ! M. de Mauvezin ne t'aimera jamais comme Évariste.

Alexandrine sourit fièrement.

— Sois tranquille, reprit-elle ; il m'aime déjà !

Mais quand elle pria Louise de la suivre à La Bertoche pendant les jours qui devaient précéder son mariage, il fut d'abord impossible de l'y décider. Louise déclara qu'elle était résolue à prendre le voile. Son visage n'exprimait ni regret ni découragement. On y voyait plutôt l'expression mystique d'une âme qui cherche dans la prière son repos et son espoir. Alexandrine insista cependant. — Donne-moi quelques jours, dit-elle à Louise ;

c'est une dernière preuve d'amitié que je te demande. Peux-tu ne pas être près de moi quand je vais me marier?

— Je ferai ce que tu voudras, répondit Louise, revenue à ses habitudes de soumission.

Et comme Alexandrine sortait : — Songe à lui! reprit-elle doucement.

A quelques jours de là, mademoiselle du Rosier reçut une lettre d'Évariste ; elle ne contenait que ces mots : « Ces deux lignes ne me précèderont que de vingt-quatre heures; partout et toujours je suis à vous. »

Il avait été décidé que le mariage de mademoiselle du Rosier et de M. de Mauvezin aurait lieu à la fin du mois. On n'en était plus séparé que par un petit nombre de jours. Madame de Fougerolles voulut qu'un grand éclat entourât cette cérémonie. Toute la noblesse du département fut invitée, et l'évêque promit d'officier en personne sous les voûtes de Notre-Dame de Moulins. Un soir, Alexandrine trouva sous sa serviette un écrin renfermant des diamants de famille et les clefs de l'hôtel de la rue de la Cigogne qu'elle avait si longtemps habité au temps de sa première splendeur. — Tu m'y garderas ma chambre, lui dit madame de Fougerolles avec une exquise distinction.

Évariste était le seul qui restât triste au milieu de toutes ces joies. Il assistait en silence à sa propre immo-

lation. Sa présence au château de La Bertoche avait d'abord excité un peu de surprise, personne dans Moulins n'ignorant quelle avait été sa situation auprès de mademoiselle du Rosier ; mais les esprits forts haussaient les épaules. — Bah ! disaient-ils, tout passe ! Il se trouvait cependant d'autres personnes qui ne croyaient pas à cet oubli. M. Deschapelles s'amusa même à demander à M. de Mauvezin s'il ne redoutait rien de cette secrète rivalité. Anatole sourit.

— Lui ! un rival ! le pauvre Évariste ! dit-il avec des airs de gentilhomme.

Néanmoins un observateur attentif aurait pu remarquer que mademoiselle du Rosier n'agissait pas en toute occasion avec M. de Mauvezin comme avec un fiancé qu'on a librement choisi. On voyait parfois en elle une hauteur, une amertume, un dédain, quelque chose d'altier et d'irrité qui donna fort à penser à madame de Fougerolles.

— As-tu quelque chose à reprocher à M. de Mauvezin ? lui dit-elle.

— Non, dit Alexandrine.

— Vois-tu, petite, si tout ne va pas comme tu le désires, tu n'as qu'à parler, et il aura affaire à moi.

— Oh ! pour cela, je suffis ! répondit-elle.

Madame de Fougerolles dressa l'oreille. La voix de

mademoiselle du Rosier était alors pareille à celle qu'elle avait entendue à diverses reprises, et qu'elle ne pouvait pas oublier. — Il y a quelque chose, pensa-t-elle.

Un soir que l'on faisait de la musique, M. de Mauvezin pria mademoiselle du Rosier de chanter *la Captive* de Reber.

— C'est singulier, répliqua-t-elle à demi-voix et avec un petit rire aigu, depuis que vous avez pris cette mélodie en affection, elle m'est devenue insupportable.

Le visage de M. de Mauvezin se troubla, tandis que mademoiselle du Rosier s'éloignait. Elle était ce soir-là d'une beauté radieuse. Quand elle fut auprès d'Évariste, elle rencontra les yeux d'Anatole tout humides de larmes.

— Je suis vengée, dit-elle, il m'aime!...

Évariste n'entendit que ces derniers mots.

— Eh bien! dit-il, s'il vous aime, vous êtes heureuse!... Je n'ai rien à faire ici...

Alexandrine lui jeta un regard dont la pénétrante douceur l'enveloppa tout entier. — Restez, dit-elle.

Le lendemain, on devait présenter officiellement M. de Mauvezin aux amis de la famille. Il y avait nombreuse et brillante réunion à La Bertoche. Mademoiselle du Rosier était tout en blanc, mais elle était plus pâle que la mousseline de son corsage. On ne voyait dans son visage

que ses yeux, qui brillaient comme du feu. M. de Mauvezin la couvrit de ses regards quand elle entra.

— Enfin ! dit-il en lui offrant son bras.

— Oui, enfin ! répondit-elle.

Son accent surprit madame de Fougerolles. — Tu as la fièvre, mon enfant, dit la baronne.

Alexandrine, sans répondre, passa son bras sous celui de M. de Mauvezin. — Voulez-vous me donner cinq minutes ? lui dit-elle. J'ai quelque chose encore à vous rappeler.

Madame de Fougerolles, qui était d'une gaieté charmante, la menaça du doigt. — Déjà ? fit-elle. Que sera-ce donc quand il sera ton mari ?

Quand ils furent seuls, mademoiselle du Rosier ouvrit un petit coffret qu'on voyait sur la cheminée du cabinet où elle avait conduit M. de Mauvezin.

— Vous souvient-il d'une lettre que vous m'avez écrite l'an dernier, après la mort de mon père ?

— Ah ! Mademoiselle ! vous êtes cruelle ! répliqua M. de Mauvezin.

— J'en ai reçu une autre il y a huit jours. Celle-là est d'Évariste. Les voici toutes deux... regardez-les, et dites-moi, après les avoir lues, si l'on peut hésiter entre vous ?

M. de Mauvezin tressaillit comme s'il avait été mordu par un serpent.

— C'est une trahison ! s'écria-t-il.

— C'est une réponse, dit-elle avec force. Vous pouvez demeurer aussi longtemps qu'il vous plaira au château, où madame de Fougerolles vous a invité ; mais vous me connaissez assez à présent pour savoir que jamais je ne porterai votre nom.

Alexandrine rentra seule au salon. — Et ton mari ? demanda madame de Fougerolles.

Mademoiselle du Rosier prit la main d'Évariste.

— Le voilà, dit-elle.

Deux cris de joie lui répondirent, et mademoiselle du Rosier se trouva dans les bras de sa sœur. L'assemblée entière s'était levée.

Madame de Fougerolles, tout interdite, regardait partout, cherchant M. de Mauvezin.

— Mais pourquoi ? dit-elle enfin.

— Pourquoi ? répondit mademoiselle du Rosier en brûlant à la flamme d'une bougie une lettre qu'elle tenait à la main. A présent je puis l'oublier.

LE BRACELET DE CORAIL

Si quelque artiste en voyage avait cotoyé il y a quinze ou vingt ans les rives tortueuses du Geay, dans cette province du Maine, dont la Constituante a fait le département de la Sarthe, il aurait été certainement frappé de l'aspect sauvage du pays et de la grandeur silencieuse des bois et des landes qui courent jusqu'à l'horizon. De graves taureaux fauves paissaient à l'aventure, et de pâles troupeaux de moutons, errants dans les bruyères, paissaient sous la garde de chiens maigres et vigilants. Pas un laboureur dans la campagne, pas un colporteur sur

le sentier, pas une lavandière au bord du ruisseau. De minces lignes de fumée bleue filaient lentement des toits de chaume de pauvres maisonnettes perdues sous les châtaigniers; çà et là, de lieue en lieue, quelque vieux pâtre drapé dans un large manteau de grosse laine apparaissait blotti à l'ombre d'une haie. Mais à mesure qu'on avançait dans cette langue de terre que forment les lits du Geay et de la Sarthe courant l'un vers l'autre, au sentiment de tristesse qu'inspirait ce paysage muet, se joignait bientôt un sentiment d'inquiétude. Aux fenêtres des chaumières se montraient des têtes de paysans prompts à se cacher au moindre bruit qui faisait sonner les cailloux du chemin. Des baïonnettes groupées en faisceaux reluisaient entre les taillis, et des sentinelles se promenaient d'un pas régulier autour de tentes jalonnées dans les halliers.

On était alors au moins de septembre 1832; toutes les campagnes de l'Ouest étaient frappées d'épouvante; les désastres de la Vezouzière et de la Pénissière avaient répandu le deuil dans les châteaux comme dans les bourgades; on se disait tout bas les noms des morts, et on priait pour les fugitifs. Quand venait le dimanche, des femmes, vêtues de noir, s'agenouillaient dans les églises, et au lieu des danses qui réjouissaient les villages dans des temps meilleurs, on voyait passer

des familles éplorées, vieillards et jeunes filles, qui allaient pleurer sur des fosses fraîchement remuées.

Quelques rencontres avaient eu lieu dans cette partie de la Sarthe, et bien des habitations étaient veuves de leurs maîtres, des forêts de Vadre aux forêts de la Grande-Charme. Le bruit courait qu'une douzaine de chouans, échappés aux combats qui avaient donné la victoire aux *bleus*, s'étaient réfugiés dans les bois dont les fourrés s'étendent entre le Geay et la Sarthe ; mais deux compagnies de voltigeurs, auxquels s'étaient joints des gardes nationaux de Lasuze, de Noyen et de Chantenay, fouillaient les environs, et d'heure en heure on attendait, de Pirmil à Saint-Jean-du-Bois, la nouvelle de leur capture ou de leur mort.

A l'extrémité de cette langue de terre où la cause de la légitimité allait perdre ses derniers défenseurs, s'élevait le château de Balestras, vaste habitation délabrée dont les ailes se baignaient à la fois dans les eaux de la Sarthe et du Geay. Un grand parc sauvage confondait ses massifs d'arbres avec les bois semés dans la plaine, et derrière les rives sablonneuses des deux rivières, des landes incultes déroulaient au loin leur solitude. Tout au bout d'une longue galerie à demi ruinée, un pavillon lézardé dressait ses murailles tapissées de lierre, aux bords même de la Sarthe où se miraient gaiement les pariétaires

et les liserons attachés à sa toiture rongée de lichen.

Tandis que trois ou quatre sentinelles veillaient debout le long des douves, au pied du château, deux femmes s'entretenaient à voix basse dans une grande pièce dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc. L'une de ces femmes était assise dans un vieux fauteuil auprès d'une cheminée où, malgré la douceur de la saison, flambait un feu énorme ; elle était pâle, deux larmes coulaient lentement sur ses joues, et son regard, levé vers le ciel bleu, semblait demander à Dieu une consolation qu'elle n'espérait plus. L'autre femme, vêtue à la mode des paysannes, se penchait sur un balcon de pierre qui faisait saillie sur la façade de Balestras.

En ce moment le cri d'une chouette résonna dans le silence ; une sentinelle leva machinalement la tête vers les vieux chênes du parc ; les deux femmes tressaillirent.

— Est-ce bien lui ? demanda celle qui était assise et dont les joues se couvrirent d'une rougeur subite.

— C'est lui, madame, aussi sûr qu'il est permis à une fille de la Vendée de reconnaître l'appel d'un frère du cri de la sentinelle, répondit la paysanne.

Sa compagne quitta le fauteuil et vint s'appuyer toute tremblante contre le lourd montant de la fenêtre · une pâleur mortelle avait succédé à l'éclat de ses joues. Elle promena un instant ses regards sur les bois que les der-

nières clartés du jour rougissaient; sa main tenait le bras de la jeune paysanne.

— Tu dis qu'il est là ? reprit-elle.

— Oui, là, si près, que sa tête est à la merci du premier maraudeur qui, par hasard, trébuchera dans le buisson où il se cache. Se cacher, lui, le capitaine Georges, quand il est si près de Balestras !

— Mais que veux-tu donc que je fasse ? dit l'autre en pressant son cœur sous ses mains.

— Le sauver... le sauver ce soir ! Demain peut-être il sera trop tard... demain il sera perdu.

— Perdu ! lui ! s'écria sa compagne avec exaltation. Puis elle reprit avec un soupir tout rempli d'angoisses :

— Non, Pierrette, Dieu protégera M. de Vibray.

— Oh ! madame, reprit Pierrette en saisissant dans les siennes les mains de sa maîtresse, aidons alors à l'œuvre du bon Dieu. Celui que les bleus traquent comme un loup, c'est le vicomte Georges de Vibray, qui vous a toujours aimée, que vous aimiez !

— Tais-toi... tais-toi ! oh ! par pitié, tais-toi ! s'écria avec effroi la femme à qui Pierrette s'adressait. Crois-tu donc que je l'ai oublié ? Dis ! le crois-tu ? Mais alors je m'appelais Louise de Pirmil, je pouvais l'aimer sans crainte et sans remords ; aujourd'hui je suis

Louise de Champrod, je suis la femme d'un autre, et tu me demandes si je l'aime encore !

Louise cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes. Comme Pierrette se penchait vers elle avec la douceur compatissante d'une sœur, quelques coups de fusil retentirent au loin. Les deux femmes échangèrent un regard d'épouvante et s'élancèrent sur le balcon. De légers flocons de fumée blanche montaient des taillis épais qui assombrissent les rives du Geay. De vifs éclairs brillaient entre les branches, et le bruit des détonations pétillait dans la plaine. Un roulement de tambours appela les soldats aux armes, les faisceaux furent brisés, et bientôt un peloton de voltigeurs fila vers la partie du bois où s'étendait l'escarmouche. Leurs baïonnettes s'effaçaient sous les ombrages du parc, lorsqu'un léger coup, frappé à une petite porte cachée dans la boiserie de l'appartement, força les deux femmes à se retourner. La porte glissa lentement sur ses gonds, et sur le seuil apparut un vieux garde-chasse qui roulait son chapeau de feutre entre ses doigts.

— Jérôme ! s'écria Pierrette, quelles nouvelles nous apportes-tu ?

Louise ne dit rien, mais ses regards s'attachaient sur le garde avec anxiété.

— On fait beaucoup de bruit là-bas, dit Jérôme ; mais

c'est de la poudre qui fera peur aux merles ; les arbres attraperont les coups.

— Nous entendons le bruit, reprit Pierrette, sans voir comme toi ce qui se passe. Sais-tu où est le chef ?

— Dame ! il n'est peut-être pas bien loin.

— C'est donc bien lui qui, il y a une heure, a sifflé l'appel des chouans ?

— Ça se pourrait bien, car je l'ai vu.

— Tu l'as vu ? murmura Louise d'une voix défaillante.

— Quand on se promène par les bois, on fait quelquefois de singulières rencontres, dit le garde tout en approchant ses guêtres humides du foyer brûlant. Je passais donc dans un fourré au milieu du parc, lorsque la chouette chanta à mes oreilles. C'est bon, dis-je en moi-même, il y a certainement quelque camarade par là. Je regardai partout ; les tiges d'un buisson s'agitaient doucement devant moi ; j'allai au buisson, tout en prenant garde qu'aucun voltigeur ne passât aux environs ; un homme sortit des branchages, il était vêtu de peau de chèvres comme un pâtre. C'était M. de Vibray.

— Pauvre Georges ! dit tout bas Louise.

— Que t'a-t-il dit ? demanda vivement Pierrette.

— Pas grand'chose, vraiment ; nous n'avions guère le temps de causer. Il m'a tapé bravement dans la main.

« Jérôme, m'a-t-il dit, tu peux me rendre un service, et tu me le rendras ; prends ceci et porte-le à ta maîtresse ; » et il est rentré dans son buisson après m'avoir mis dans la main un bout de papier qui est pour vous, je crois, madame.

En achevant ces mots, le garde présenta un petit billet à madame de Champrod, qui le prit en hésitant ; ses doigts tremblants ouvrirent le papier sur lequel son regard mouillé pouvait à peine distinguer quelques lignes écrites au crayon.

« S'il reste à madame de Champrod quelque souvenir d'un temps qui n'est plus, disait le billet, au nom de son père vendéen, au nom des pauvres gens qui se sont dévoués à moi et qui n'espèrent plus qu'en elle, je lui demande comme une grâce de me recevoir une heure, un instant. Elle seule peut les sauver tous ! hésitera-t-elle à s'interposer entre eux et la mort ?

» Le vicomte Georges de Vibray. »

Louise passa le billet à sa compagne, qui le parcourut avidement.

— Eh bien ! madame ? dit Pierrette en portant sur sa maîtresse des yeux pleins d'anxiété.

— Eh bien ! s'écria Louise avec exaltation, il ne sera pas dit qu'un Vendéen aura fait appel à la fille du marquis

de Pirmil à son aide, et que lâchement elle l'aura abandonné. Va, Jérôme, va, guide le vicomte de Vibray, et dis-lui bien que je n'hésiterai jamais, au prix de ma vie, à sauver un proscrit.

Pierrette prit la main de sa maîtresse et la porta silencieusement à ses lèvres; une vive émotion se trahissait sur le visage hâlé du vieux garde.

— Oh! que Dieu vous bénisse! murmura Pierrette.

— Tu m'as entendue, reprit madame de Champrod; va donc vite : la nuit est proche; mais surtout veille bien à ce qu'aucune sentinelle ne vous aperçoive tandis que vous traverserez le parc pour entrer au château.

— Oh! le vieux Jérôme n'est pas un étourneau, dit le garde; il connaît les passages les plus secrets, et je sais un chemin pour arriver jusqu'ici par les galeries de l'aile abandonnée qui touche au pavillon. Voilà d'ailleurs les bleus qui allument leurs feux; je les défie bien maintenant de voir autre chose que leur soupe.

Bientôt le garde s'éloigna.

— Je savais bien que vous étiez toujours Vendéenne, dit Pierrette en levant sur sa maîtresse ses grands yeux noirs.

— Je ne sais si je fais mal en sauvant celui qui est l'ennemi de mon mari, mais mon cœur me dit que je fais bien, et Dieu me jugera.

Comme les deux femmes se penchaient sur le balcon, elles virent Jérôme qui, appuyant avec nonchalance son fusil sur l'épaule, s'enfonçait dans le parc ; mais ce qu'elles ne virent pas, ce fut un homme qui, rampant sous les taillis et se glissant d'arbre en arbre, suivait la piste du garde. Tous deux se perdirent bientôt dans les profondeurs indécises du bois, où le crépuscule jetait ses ombres transparentes.

Une heure se passa pleine d'anxiété ; les deux femmes se regardaient parfois à la clarté d'une petite lampe et prêtaient l'oreille aux bruits qui venaient du dehors ; elles entendaient battre leur cœur.

Cependant un son léger comme le craquement d'une boiserie s'éleva de la galerie et mourut à leurs oreilles ; les deux femmes se pressèrent l'une contre l'autre, cherchant leurs mains.

Jérôme se montra bientôt, illuminé par un rayon de la lampe, dans le cadre sombre de la porte entr'ouverte ; la silhouette d'un chasseur se faisait voir dans les ténèbres derrière lui.

Madame de Champrod voulut se lever, et retomba sur son siége. Pierrette, toute tremblante, appuyait ses deux mains sur le grand dossier du fauteuil.

— Entrez, dit Jérôme au chasseur ; j'étais bien sûr que les soldats ne verraient seulement pas nos talons.

Un jeune homme, dont le visage hâlé par le soleil et amaigri par les fatigues offrait un beau caractère de fierté calme et noble, s'avança dans la chambre ; à sa ceinture de cuir pendait un long couteau de chasse, et, sous la grossièreté de ses vêtements de peaux et de ratine, on devinait l'élégance de sa taille et la distinction de ses manières.

— Pierrette, dit le garde en touchant du bout de ses doigts le bras de la jeune fille, regardez donc qui vous est venu voir avec le jeune chef.

Pierrette leva la tête, et son premier regard rencontra les yeux d'un paysan qui se tenait immobile contre la porte, appuyant ses robustes mains sur les canons d'un fusil de chasse.

— Alexis, mon frère ! s'écria la jeune fille ; et elle courut se jeter dans les bras du chouan.

Ce cri arracha madame de Champrod à son trouble ; elle se leva regardant M. de Vibray dont le visage trahissait mille émotions qu'elle devinait.

— Georges, dit-elle, ne laissez pas amollir votre courage par les souvenirs d'une époque sur laquelle il ne m'est plus permis d'arrêter ma pensée. Dieu l'a voulu, sachez vous résigner comme je me suis résignée, et que chacun de nous fasse son devoir.

Georges tressaillit à l'accent de cette voix qui lui fai-

sait l'aveu d'une douleur semblable à la sienne, il se pencha sur la main de Louise et l'effleura de ses lèvres ; une mitaine qu'elle portait à son bras s'était roulée autour du poignet, et Georges vit, sur la peau blanche et satinée, reluire les anneaux rouges d'un bracelet de corail.

Il releva la tête vivement, leurs yeux se rencontrèrent, et le front de Louise devint pourpre ; une larme filtra entre les cils du Vendéen, tandis que la jeune femme émue ramenait la mitaine sur son bras ; les anneaux de corail disparurent sous les mailles de soie, et tous deux, un instant troublés jusque dans les régions les plus intimes de leur être, se séparèrent.

— Vous m'avez appelée à votre aide, monsieur de Vibray, reprit bientôt Louise d'une voix plus ferme ; que puis-je faire pour vous ?

— Vous pouvez nous sauver, madame, répondit le jeune capitaine. Vous le savez, nous sommes cernés par des forces supérieures ; les eaux du Geay et de la Sarthe nous enferment dans un triangle dont le château de Balestras occupe la pointe. Un gué existe derrière les douves du parc, du côté de la Sarthe ; si nous parvenions à le traverser cette nuit, à l'insu du colonel, nous trouverions un asile assuré dans la forêt de Vadre. Mais, pour arriver jusqu'à ce gué, que Jérôme connaît aussi bien que moi, il nous faut nécessairement passer

par les vieux jardins qui s'étendent autour du pavillon ; vous pouvez en ouvrir les portes : il n'y a de ce côté-là aucune sentinelle. J'ai, ce soir encore, feint une attaque le long des bois qui couvrent les bords du Geay pour détourner l'attention et attirer sur mes traces la meilleure partie des troupes ; le château est dégarni de ses défenseurs, et notre fuite est certaine si vous nous venez en aide.

— Je vous l'ai promis et je le ferai, reprit Louise ; mais, à votre tour, faites-moi une promesse. Promesse pour promesse, vous voyez que je fais payer mes services, ainsi ne m'en ayez pas trop de reconnaissance. Engagez-moi votre parole de gentilhomme qu'aussitôt que vous aurez réussi à gagner la forêt de Vadre, vous délierez vos compagnons du serment de fidélité et cesserez une lutte désormais inutile.

— Mais que voulez-vous donc que je devienne lorsque j'aurai remis l'épée au fourreau ? s'écria impétueusement le jeune homme.

Louise se hâta de répondre, pour cacher le trouble où le cri de Georges l'avait jetée.

— Pourquoi combattre lorsque le succès est impossible ? dit-elle.

— Était-ce la victoire que j'espérais quand j'ai pris les armes ? l'avez-vous cru, madame ?

Louise se sentait défaillir, lorsqu'on entendit sous le balcon le bruit sonore de lourdes crosses de fusils qui frappaient la terre.

Pierrette et Jérôme coururent à la fenêtre; sous la clarté froide de la lune, on voyait étinceler les baïonnettes de nombreuses sentinelles espacées sur la lisière du parc; une escouade de voltigeurs, sous le commandement d'un officier, stationnait devant la grande porte du château; le colonel, accompagné d'un homme en costume de chasse, venait de descendre de cheval dans la cour.

Un instant il s'arrêta pour donner quelques ordres, et bientôt on entendit le galop de trois ou quatre gendarmes qui filaient dans le bois.

— Le château est cerné, dit Jérôme en se jetant en arrière. Il y a des espions en campagne.

Bientôt au milieu du silence profond, un bruit de pas retentit sur l'escalier qui montait du rez-de-chaussée aux appartements intérieurs.

Georges tira à demi son couteau de chasse; Alexis sauta sur son fusil.

— Fuyez! fuyez! s'écria Louise.

— Fuir quand mon ennemi est là! répondit Georges d'une voix que la colère et la haine faisaient vibrer.

— Cet ennemi est M. de Champrod, mon mari.

La voix, le regard de Louise imposèrent à Georges; la lame du couteau de chasse rentra dans le fourreau.

— Georges, reprit Louise, Georges, par pitié pour moi, fuyez ! Si le sang venait à couler ici, dites, ce sang, quel qu'il fût, n'emporterait-il pas avec lui toute la paix de mon cœur ?

M. de Vibray prit la main de Louise, la pressa sur sa poitrine, et au moment où la porte de l'appartement s'ouvrait, il disparut avec Alexis et Jérôme par la porte cachée dans la boiserie.

Louise tomba épuisée dans le fauteuil.

Le colonel de Champrod venait d'entrer avec un beau jeune homme, dont la haute taille et la bonne mine étaient encore rehaussées par un élégant costume de chasse; il tenait à la main un magnifique fusil à double canon, et des éperons d'argent brillaient à ses bottes molles.

Madame de Champrod ne put dissimuler un mouvement d'horreur, quand elle aperçut ce jeune homme dont le regard rapide venait de parcourir l'appartement tout entier; un sourire imperceptible effleura le coin de sa bouche, tandis que le colonel portait la main de sa femme à ses lèvres, et saluant avec une grâce hautaine, il se

tint à l'écart, non loin de la porte où venaient de s'arrêter un brigadier et trois gendarmes.

A la vue des uniformes à buffleteries jaunes, Louise échangea un coup d'œil avec Pierrette.

— Pardonnez-moi, ma chère amie, lui dit le colonel, si je viens si brusquement interrompre votre solitude, mais vous n'en voudrez pas à un vieux soldat de ce qu'il accomplit fidèlement ses devoirs.

— Je n'aurais qu'à vous remercier si vous étiez venu seul, répondit Louise en jetant vers le chasseur un regard significatif; mais j'avoue que l'attirail de guerre qui vous entoure m'a quelque peu effrayée, et tout au moins surprise.

— Eh mon Dieu ! n'est-ce pas là une des dures conditions de mon métier, reprit le colonel avec un gai sourire ; mais si déjà vous vous effarouchez, que direz-vous lorsque vous apprendrez qu'avec ces gendarmes, que vous voyez là, je vais entreprendre une visite domiciliaire chez moi ?

— Une visite domiciliaire ici ! s'écria Louise, la pâleur de la mort répandue sur les traits.

— Je vous jure que je ne n'y pensais pas il y a une heure.

— Et qui a pu vous en donner l'idée ?

— Mon ami, Philippe Cazal, répondit le colonel en se tournant vers le chasseur.

— Ah ! c'est M. Cazal qui vous a engagé à faire vous-même une perquisition chez vous ? reprit Louise.

— Je le devais, Madame, dit le chasseur en soutenant avec audace le regard de mépris que Louise lui jetait. Il y a une heure, un de mes gardes, Noël, en traversant le parc, a vu deux chouans qui se glissaient le long des taillis et marchaient vers le château. Le bruit de la fusillade avait attiré les voltigeurs loin de Balestras; Noël était seul avec un méchant fusil, les chouans étaient armés jusqu'aux dents; il les suivit caché comme eux sous les buissons. Tous deux pénétrèrent dans le château par les galeries; ils n'en sont pas sortis, car Noël s'est embusqué derrière un châtaignier, et s'ils avaient reparu il aurait donné l'alarme en faisant feu. Un gendarme étant venu à passer, il l'a chargé de me dire ce qu'il avait vu, et j'en ai fait part au colonel.

— Et il a bien fait, s'écria le colonel ; ces deux hommes font sans doute partie de la bande que nous poursuivons ; leurs révélations nous permettront peut-être de nous en emparer sans coup férir. Mais, écoutez-moi, ajouta-t-il d'une voix plus tendre, vous êtes Vendéenne, Louise, et, quoique mariée à un bleu, vous ne pouvez vous défendre d'une grande pitié pour les chouans; or,

ils le savent, et peut-être ceux que Noël a vus sont-ils venus vous demander asile. Si vous les avez accueillis, pourrai-je vous en vouloir d'une bonne action que toute femme eût faite à votre place? Parlez, Louise, et je vous promets que, loin d'appeler sur leur tête toute la rigueur des lois, je ferai ce qui dépendra de moi pour qu'ils soient sauvés.

Si Louise eût été seule, nul doute qu'elle eût tout avoué au colonel; mais Philippe Cazal était là, et le chouan qu'il fallait livrer était Georges de Vibray. Elle se tut.

— Je n'ai pas quitté madame d'une seule minute, dit Pierrette résolûment; je n'ai vu personne; Noël se trompe.

— C'est possible, répondit froidement Cazal, mais il nous est facile de le savoir; et, si le colonel le permet, j'aurai bientôt visité tout le château avec les quatre gendarmes que voilà.

— C'est inutile, dit Georges de Vibray en se montrant sur le seuil de la petite porte qu'il venait d'ouvrir brusquement.

Le proscrit avait vainement parcouru le château avec Jérôme, toutes les issues étaient gardées; et, comprenant enfin qu'il ne pouvait échapper, il avait pris le parti de revenir sur ses pas.

A l'apparition du chouan, Louise et Pierrette pous-

sèrent un cri d'angoisse; le colonel porta la main à la garde de son épée, et les gendarmes apprêtèrent leurs armes en se précipitant dans la chambre.

Philippe Cazal, seul, resta immobile, les bras croisés sur son fusil.

— Nous sommes vos prisonniers, reprit Georges en s'adressant au colonel; et, froidement, il jeta ses armes à ses pieds. Quant à vous, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Philippe, remerciez Dieu de n'être pas mort; si vous n'aviez pas été sous le toit de la femme généreuse qui a voulu nous sauver, avant de rendre mon épée, je vous l'aurais plantée dans le cœur.

— Pas avant moi, s'il vous plaît! s'écria Alexis; c'était aux balles de mon fusil à casser la tête de l'espion.

Une légère pâleur se répandit sur le visage dédaigneux de Philippe Cazal.

— L'outrage est facile à un prisonnier, répondit-il; si la cour d'assises vous acquitte, je vous retrouverai.

Le colonel faisait signe aux gendarmes d'approcher, lorsque Pierrette s'élança tout à coup vers lui.

— Si vous avez quelque pitié pour une pauvre fille que la guerre a faite orpheline, s'écria-t-elle en embrassant ses genoux, vous ne ferez pas mourir mon frère, le seul de tous les miens que les balles de vos soldats aient épargné!

— Ton frère! dit le colonel d'une voix émue. Oh! je te jure, mon enfant, de le sauver, si je puis. Lequel est-ce de ces deux hommes?

— Mon frère, dit Pierrette, le voici. Et toute pâle, elle appuya sa main sur l'épaule de Georges.

— Pierrette! s'écria le capitaine.

Il allait s'arracher à l'étreinte de la paysanne, lorsqu'une main froide saisit la sienne.

— Alexis ne mourra pas, je vous le jure, lui dit Louise tout bas à l'oreille.

— Quel est cet autre? demanda le colonel qui, sachant toute l'affection que sa femme portait à la famille de Pierrette, sa sœur de lait, ne prit pas garde à l'action de Louise.

Jérôme, qui s'était glissé dans l'appartement à la faveur du trouble général, sans que personne fît attention à lui, s'approcha.

— Cet autre est mon neveu, dit-il hardiment, un drôle qui court les bois sous prétexte qu'il est trop faible pour traîner une clarinette de cinq pieds.

— C'est pourquoi il en charrie une qui a deux canons, reprit le colonel en souriant; je te confie ton frère, ajouta-t-il en se tournant vers Pierrette, tu m'en réponds; quant à ton neveu, Jérôme, nous le ferons partir pour

le Mans demain; en attendant, va le mettre sous clef dans la salle basse du château.

— Il n'y restera pas longtemps, se dit Jérôme en lui-même, demain on pourrait éventer la mèche.

— Quant à moi, reprit M. de Champrod, je retourne aux bords du Geay inspecter les postes que j'y ai placés; et demain une dernière battue nous rendra maîtres des derniers chouans.

Comme Georges sortait au bras de Pierrette, Philippe s'approcha de Louise.

— Ne vous semble-t-il pas, Madame, lui dit-il tout bas, que le frère dont Pierrette a si généreusement réclamé la vie ressemble, à s'y méprendre, à M. le vicomte Georges de Vibray? Je vais éclaircir mes soupçons, et j'en parlerai au colonel.

— Silence! murmura Louise éperdue.

— Soit! mais ce soir à minuit je vous attendrai au pavillon du parc.

— J'irai, dit Louise d'une voix mourante.

II.

On nous permettra avant d'aller plus loin, de jeter un regard en arrière sur des événements dont le récit doit apporter quelque jour sur le caractère et la position réciproque des héros de cette histoire.

Peu de temps après 1830, un colonel d'infanterie légère, appelé Henri de Champrod, vint s'établir aux environs de Noyen-sur-Sarthe dans l'arrondissement de la Flèche. Blessé de deux coups de feu à la bataille de Staoueli, en Algérie, il avait demandé et obtenu sa retraite. Cependant après que la révolution de juillet eut éclaté, peut-être se serait-il décidé à reprendre du service, dans un moment où la guerre paraissait imminente s'il n'avait été retenu dans la retraite qu'il s'était choisie par un sentiment plus fort que le patriotisme. Le colonel Champrod, comme on l'appelait communément, avait alors de quarante-cinq à quarante-huit ans ; malgré ses blessures et les fatigues de la guerre, il était encore vert

et vigoureux. Sa fortune, qu'il devait à son père, général de division sous l'empire, était considérable, et, à vrai dire, il se sentait fort en peine de l'emploi qu'il allait en faire, lorsque le hasard lui fit rencontrer mademoiselle de Pirmil, un jour qu'il se rendait à la Flèche pour renouveler connaissance avec un vieux camarade de garnison. Le colonel n'avait plus de parents, il s'était éloigné fort jeune de sa ville natale, en sorte qu'il lui était indifférent de vivre là ou ailleurs. Mademoiselle de Pirmil lui plut du premier coup d'œil, et voulant rester aux lieux ou son cœur éprouvait le seul attrait qu'il pût ressentir, maintenant qu'il était privé des émotions du danger, il acheta un château et de grandes terres à deux lieues de Noyen, et à proximité de Balestras, que M. de Pirmil habitait avec sa fille.

Lorsque le colonel vint s'établir à Noyen, mademoiselle de Pirmil, ou tout bonnement mademoiselle Louise, comme la nommaient les gens de la campagne, avait vingt ans; à sa gaieté, à son humeur enjouée, à la naïveté de son caractère, on lui en aurait donné seize tout au plus. En compagnie de Pierrette, sa sœur de lait, elle courait à travers champs du matin au soir, par le froid et par le chaud, par le soleil et par la pluie, un grand chapeau de paille sur la tête et chantant comme un pinson. Ordinairement elle portait sur elle une

bourse toute remplie de menue monnaie, qu'elle distribuait aux pauvres gens. Quand sa bourse était épuisée et qu'elle avait retourné toutes ses poches, elle se faisait accompagner au château par ceux à qui elle n'avait rien pu donner, offrant son bras aux vieilles femmes et tenant les petits enfants par la main. Ce fut dans cet équipage, un jour qu'elle trottait par un chemin de traverse, fort embarrassée d'une douzaine de bambins qui s'attachaient à sa robe, que le colonel Champrod la rencontra, grondant celui-ci, souriant à celui-là, et en fin de compte caressant tout ce petit monde. Lorsqu'elle était fatiguée ou qu'elle avait faim, mademoiselle Louise entrait dans la première chaumière qu'elle trouvait sur son chemin, et ferme de métayer ou cabane de bûcheron, elle était bien sûre d'y trouver un banc pour se reposer, une jatte de lait pour se rafraîchir, et un sourire pour la saluer. On conçoit qu'avec un semblable caractère et de telles habitudes, elle devait être adorée ; aussi l'était-elle de toute la contrée à dix lieues à la ronde, plus loin que ses jambes ne la pouvaient porter, mais moins loin que ses bienfaits n'arrivaient.

Il y avait déjà cinq ans que M. de Pirmil, après la mort de sa femme, avait retiré sa fille du couvent, afin d'avoir près de lui quelqu'un qu'il pût aimer. Fort occupé de grandes spéculations qu'il avait entreprises pour

rétablir sa fortune en désordre, il lui laissait gouverner sa vie à sa volonté, et ne lui demandait rien que de diriger sa maison et de l'égayer le soir par son joyeux babil, ce dont elle s'acquittait à merveille. Le vieux gentilhomme pourvoyait d'ailleurs avec une généreuse bonté à l'inépuisable charité de sa fille, qui, dans les heureuses et tranquilles campagnes où elle vivait, n'aurait jamais eu de chagrin si elle n'avait quelquefois trouvé le fond de sa bourse vide, quand elle y cherchait encore à la tombée de la nuit. Ce fut à cette époque que Pierrette qu'elle aimait tendrement, se fixa près d'elle au château, et devint à la fois sa compagne, sa caméristé et sa confidente.

A l'époque des vacances, alors que mademoiselle de Pirmil, encore au couvent, allait passer un ou deux mois à Balestras, elle y rencontrait souvent un jeune garçon qu'elle appelait Georges comme il l'appelait Louise. Tous deux passaient leur temps à dénicher des oiseaux, à pêcher au bord des rivières, à suivre les troupeaux dans les prés. Lorsque Louise retourna au château, pour ne plus le quitter, elle y retrouva Georges, qui, avec son père, M. le comte de Vibray, habitait le voisinage du côté de Saint-Jean-du-Bois; et les courses recommencèrent de plus belle. L'amour vint dans leurs cœurs sans qu'aucun d'eux s'en aperçut; ils se le dirent

aussi naïvement qu'ils l'éprouvaient, et ils jurèrent, au pied d'une croix champêtre, de n'être jamais l'un qu'à l'autre. Ce jour-là Georges attacha au poignet de Louise, un bracelet de corail qui lui venait de sa mère, et Louise, en embrassant Georges sur les deux joues, sentit qu'elle devenait sa femme à l'émotion de son cœur ; mais en même temps qu'il y avait déjà dans ce jeune amour toute la tendresse de l'amante, il y avait encore toute la pureté de l'enfant. Le lendemain de ce jour on remarqua que Pierrette était toute pâle comme si elle relevait de maladie.

Sur ces entrefaites, Georges dut partir pour Paris, où son père avait obtenu pour lui un emploi au ministère des affaires étrangères, et Louise demeura dans ses campagnes silencieuses, seule avec ses souvenirs et Pierrette qui les lui rappelait.

Il y avait dans les environs un jeune homme dont les propriétés immenses rapportaient, disait-on, soixante à quatre-vingt mille francs de revenus. Louise le rencontrait souvent dans ses promenades ; mais quoiqu'il fût bien fait de sa personne et fort beau de visage, Philippe Cazal lui déplaisait étrangement. Elle avait fait de vains efforts pour surmonter la répugnance que lui inspirait sa présence, se reprochant au fond du cœur une antipathie qui n'avait pas de cause réelle ; mais ses

efforts n'avaient eu pour résultat que d'augmenter un sentiment de répulsion en quelque sorte instinctif.

Peut-être aurait-on pu trouver la raison première de ce sentiment dans l'origine de Philippe et dans les commentaires dont cette origine n'avait pas cessé d'être le sujet, et que Louise, qui en avait entendu le récit lors qu'elle était tout enfant, se rappelait encore.

Philippe Cazal était le fils d'un mauvais prêtre et d'une religieuse qui s'étaient mariés à la municipalité de La Flèche en 93. Ses propriétés avaient autrefois appartenu à une abbaye rasée par l'armée révolutionnaire. Le prêtre, devenu intendant et munitionnaire, s'était rendu acquéreur d'une grande partie des biens que la république avait mis en vente, et avec l'héritage de ses parents, Philippe avait recueilli une terrible moisson de souvenirs qui pesaient sur lui comme une malédiction.

C'était vainement qu'il avait cherché à secouer le poids de cet héritage maudit. Baptisé par le cri populaire d'un sobriquet flétrissant dès le berceau, le surnom de *Bâtard du prêtre* avait poursuivi Cazal d'âge en âge et si plus tard nul ne le lui disait tout haut, tant on redoutait sa force et son courage, tous le murmuraient tout bas.

Son enfance s'était écoulée sans petits camarades, sa jeunesse sans amis. Les paysans s'écartaient de son

chemin pour le laisser passer. Aussi de bonne heure son caractère s'était-il assombri et à l'éloignement de tous il n'avait pas tardé à répondre par la haine.

Une seule femme était exceptée de ce ressentiment dont chaque jour augmentait l'amertume; Philippe n'avait pu voir Louise sans être touché de sa grâce; mais lorsqu'il revint de la faculté de Rennes, où il avait complété ses études, Louise aimait Georges, et le bâtard du prêtre, lorsqu'il chassait par la campagne, les avait surpris si souvent errant au bord des ruisseaux, qu'il n'avait pu se méprendre au sentiment qui les faisait s'oublier dans les prairies au soleil couchant. Une sourde animosité s'alluma dans son âme contre M. de Vibray, et il se surprenait à souhaiter un hasard qui les mît en face l'un de l'autre, une épée à la main. Mais Georges partit avant que ce hasard se fût présenté.

Cependant, un an ou deux après le départ de Georges, le bruit courut dans le pays que M. le marquis de Pirmil était à la veille d'être ruiné : de fausses spéculations avaient compromis sa fortune déjà chancelante. Philippe Cazal crut le moment favorable pour tenter la réalisation d'un projet qu'il nourrissait secrètement depuis qu'il avait vu mademoiselle Louise; il ne se dissimulait pas les difficultés qui provenaient des antécédents de sa famille; mais croyant pouvoir les aplanir à l'aide de sa fortune,

il demanda la main de la jeune fille à M. de Pirmil, qu'il savait horriblement gêné.

M. de Pirmil repoussa cette proposition avec un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Philippe, éconduit sans ménagements, sentit l'amour qu'il éprouvait pour la jeune fille s'accroître de toute la résistance qu'il rencontrait ; mais avant de renoncer à l'espérance de le voir triompher, il voulut en appeler à la fille des dédains du père ; il y avait déjà longtemps que Georges s'était éloigné, et il pouvait supposer qu'elle l'avait oublié.

Un jour qu'il passait dans une traîne, il rencontra Louise cheminant, la chanson aux lèvres, comme un oiseau ; il l'aborda résolûment. Tout enfant qu'elle était, Louise avait le cœur plein d'une fierté noble et hardie ; rejetant les longues boucles de ses cheveux derrière sa tête, elle écouta froidement l'aveu de Philippe, dont l'audace l'avait blessée.

—Vous auriez pu choisir un autre lieu pour me parler de vos sentiments, lui dit-elle ; mais ce n'est pas l'heure d'en discuter la convenance ; il m'importe seulement de savoir si vous en avez fait part à mon père.

— Il a répondu par un refus.

— Que demandez-vous donc, monsieur ? votre démarche était bien osée déjà, je ne sais comment la qualifier maintenant.

— Ce refus ne pouvait être définitif pour moi qu'après que vous l'auriez approuvé.

— Mon père connaît mes intentions ; il sait que j'aime M. Georges de Vibray.

— M. de Vibray peut mourir, dit Philippe.

— Si c'était la volonté de Dieu, je m'y soumettrais; mais, quoi qu'il puisse advenir, jamais, je vous le jure, Louise de Pirmil ne s'appellera madame Cazal.

Et la jeune fille s'éloigna sans daigner même incliner la tête.

Bientôt après Philippe partit pour Paris, où quelque temps il chercha à étouffer sa passion, déjà mêlée de haine, dans un tourbillon de plaisirs que sa fortune lui rendait faciles. Mais, au bout d'un an ou deux, Philippe retourna dans ses terres, dégoûté promptement d'aventures et de liaisons qui n'avaient même pas la puissance de distraire son âme ulcérée; il retrouva Louise plus belle et plus dédaigneuse encore, et autour de lui la solitude tracée par le ressentiment populaire.

Son amour et sa haine s'accrurent dans l'isolement auquel son esprit s'habitua ; bientôt même il éprouva un plaisir amer à lutter contre l'animosité publique, caressant en rêve l'espoir de la vengeance; ainsi que toutes les âmes énergiques aux prises avec la passion, il attendait.

Le coup de foudre qui éclata le 27 juillet 1830 acheva la ruine du marquis ; sa fortune disparut dans le désastre d'un capitaliste qui emporta ce qui lui restait de fonds. Vers le commencement de l'année suivante, M. de Pirmil, usé par les fatigues et les soucis, ne put résister à ce dernier coup ; il s'alita, et d'une main défaillante il se mit en devoir de signer les actes qui, en dépossédant sa fille de son dernier asile, devait lui transmettre un nom pur de toute flétrissure judiciaire.

Averti par la rumeur publique, le colonel Champrod, qui avait noué avec le marquis des relations de bon voisinage, accourut comme il était en train de consommer sa ruine, et le força d'accepter une somme assez forte pour parer à tous ses engagements.

— Je n'ai que faire de cet argent, lui dit le colonel, vous me le rendrez quand vous pourrez.

— Mais je ne pourrai jamais.

— Tant mieux ; vous laisserez au moins à votre fille ce pauvre vieux château.

Au nom de sa fille, le marquis sentit quelques larmes glisser sur ses joues ridées. Il prit la main du colonel et lui demanda s'il voulait être son protecteur, avec un regard si plein d'angoisse paternelle et une voix si désolée, que de M. Champrod détourna brusquement la tête

et feignit de tousser bruyamment pour dissimuler son émotion.

— Je lui serai ce que vous voudrez, répondit-il en s'essuyant les moustaches du revers de la main.

Pendant que ces choses se passaient à Balestras, la révolution qui avait surpris le vicomte de Vibray au Brésil, où il était allé remplir une mission diplomatique, ruinait à la fois son avenir et son présent ; sa carrière était brisée, et les mêmes désastres qui avaient frappé M. de Pirmil l'atteignaient aussi. Louise en fut informée par une lettre datée de Toulon, où Georges venait d'arriver, et Georges, à quelques jours de là, en recevait une à Paris qui lui faisait part du mariage de mademoiselle de Pirmil avec le colonel Henri de Champrod.

La lettre de Louise était aussi simple que touchante ; elle lui racontait comment, peu de jours avant sa mort, le marquis son père l'avait fait appeler, et, pressant ses mains dans les siennes, l'avait conjurée, les larmes aux yeux, d'accepter le colonel pour époux. Sa fin serait moins cruelle, lui avait-il dit, s'il lui laissait pour protecteur avant de mourir, un ami auquel il devait de n'être pas déshonoré. Louise avait cédé : sa main payait la dette de la reconnaissance ; mais avant de s'unir au colonel, elle lui avait fait l'aveu des sentiments qu'elle avait nourris jusqu'à ce jour pour M. de Vibray ; M. de

Champrod l'avait remerciée d'une preuve de confiance dont il se croyait digne ; loin de diminuer son affection pour elle, cet aveu l'augmentait par l'estime qu'il lui faisait concevoir pour un caractère si plein de franchise ; et, sûr qu'elle serait forte contre un souvenir et fidèle à ses devoirs, il l'avait pressée de le nommer son mari.

Louise demandait à Georges de lui pardonner tout le mal qu'elle lui faisait, et le priait de ne plus la revoir pour ne pas augmenter, par sa présence, un sacrifice irréparable qui ne laissait à son cœur d'autre refuge que Dieu.

Georges obéit scrupuleusement à Louise ; il ensevelit sa douleur dans son âme comme dans un tombeau, et Louise vécut un an, portant le deuil de toutes ses espérances fauchées à vingt ans, entre Pierrettte qui ne l'avait pas quittée et l'aidait à supporter le poids de ces épreuves, le colonel dont la bonté tendre et généreuse acquérait chaque jour plus de droits à son affection, et Philippe Cazal, dont M. de Champrod, par exagération de certaines idées libérales qui étaient en lui, avait fait son ami de préférence à tout autre, pour déraciner, disait-il, les préjugés d'un pays qui méritait de rester un des plus noirs sur la carte symbolique de M. Charles Dupin.

Quand survinrent les événements de 1831, les gardes nationales des petites villes voisines de Balestras choisi

rent, d'une commune voix, le colonel Champrod pour chef. Il pensa que son devoir lui ordonnait de ceindre l'épée de nouveau, bien qu'il lui répugnât de la tirer contre des Français. Sa coopération active, mais toujours humaine, fut très-utile aux opérations militaires dont le département de la Sarthe fut le théâtre. Philippe Cazal faisait à côté de lui la guerre de partisan; à la tête d'une douzaine de gardes qu'il avait recrutés dans les provinces voisines, il battait les bois, dressant embuscades contre embuscades, et poursuivant dans chaque Vendéen autant d'ennemis personnels qu'il traquait avec un infatigable courage et un imperturbable sang-froid. Dans ces circonstances malheureuses, où bien des fois sa bravoure personnelle se fit remarquer, les balles de son fusil privèrent les bandes révoltées de plus d'un chouan déterminé. Cette conduite où éclataient toutes les qualités du soldat augmenta l'estime que le colonel avait conçue pour le caractère de Philippe, dont, avec la loyale franchise de son caractère, il était bien loin de soupçonner les intentions.

M. de Vibray, au premier appel de madame la duchesse de Berry s'était résolûment jeté dans les rangs de ses défenseurs, mettant au service de ce suprême effort la fortune dont il venait d'hériter d'une parente morte à Tours. Louise avait donc des sujets de crainte et d'affliction de

tous les côtés, son mari parmi les bleus et Georges parmi les blancs, et près d'elle Philippe qu'elle haïssait plus mortellement encore depuis qu'il vivait auprès d'elle.

On se rappelle peut-être que Georges avait été confié à Pierrette, et Alexis mis sous la garde de Jérôme; après leur arrestation le colonel était parti pour visiter les postes jalonnés le long des rives du Geay et de la Sarthe; tout semblait dormir, excepté les sentinelles qui frappaient la terre d'un pas lent et monotone. Cependant à une heure avant minuit, si quelque Asmodée eût enlevé le toit de Balestras pour le plaisir de quelque curieux, on aurait pu voir une femme qui, penchée sur la pointe du pied, regardait avec inquiétude dans les profondeurs d'un corridor silencieux. Pierrette, car c'était elle, venait d'ouvrir la porte d'un petit cabinet et tenait à la main une lanterne sourde dont la face lumineuse tournée vers le corridor en éclairait les ténèbres d'une écharpe brillante. Quand elle se fut bien assurée que personne n'était là, elle se tourna vers un grand jeune homme qu'on voyait debout derrière elle, et, après lui avoir dit quelques mots à voix basse, tous deux s'avancèrent le long du mur vers un escalier dont on pouvait distinguer la cage sombre à l'extrémité du passage qu'ils suivaient sans bruit.

L'escalier aboutissait à une porte basse dont les ais vermoulus tournèrent en criant sur leurs gonds rouillés.

Un long gémissement courut sous les voûtes du château, répercuté par l'écho sonore; Pierrette tressaillit et se rejeta vivement en arrière; ils venaient d'entrer tous deux dans une galerie, et par les fenêtres, à demi brisées, ils pouvaient voir une sentinelle qui marchait le long des murailles en fredonnant un refrain de son pays. Aux grincements de la porte, la sentinelle tourna la tête vers la galerie, mais Pierrette s'était accroupie forçant Georges à l'imiter.

— Au diable les vieux châteaux! murmura le voltigeur, ils sont tout peuplés de bruits qui feraient croire aux fantômes; et rejetant son fusil sur l'épaule, il reprit philosophiquement sa promenade insouciante, tandis que le fugitif et son guide se glissaient le long des murailles.

Un instant après ils atteignaient le pavillon.

Pierrette cacha sa lanterne dans un coin et doucement entr'ouvrit une fenêtre. Une blonde lumière ruisselait du ciel profond sur la campagne; on entendait sous les murs du pavillon, les bruissements de la rivière, dont les ondes argentées filaient en clapotant sur le gravier.

— Vous pouvez partir, dit Pierrette, le gué est là-bas où vous voyez ce saule dont les branches trempent dans l'eau.

— Le gué est là-bas, je le sais, répondit Georges, mais de ce côté sont les bois où j'ai laissé mes fidèles Vendéens; ils m'attendent, et je dois les rejoindre.

— Vous exposer encore quand de si grands dangers vous menacent! c'est tenter Dieu, s'écria la jeune fille.

— Me sauver sans eux serait bien lâche et tu m'en sais incapable. D'ailleurs, mieux que le péril, ma voix pourra les engager à mettre bas les armes, et si je retourne près d'eux c'est pour les y contraindre par mon exemple ou me frayer un passage à leur tête; mais parlons de ton frère, ma bonne Pierrette; es-tu bien sûre que Jérôme l'ait délivré?

— Ils sont partis il y a une heure; je les ai vus quitter le château du côté de la rivière; les sentinelles connaissent Jérôme, elles l'ont laissé passer, et Alexis vous attend dans les taillis, près du saule là-bas. Venez.

En achevant ces mots, Pierrette se dirigea vers une porte qui donnait sur le parc, Georges restait immobile.

Pierrette se retourna.

— Qu'attendez-vous? dit-elle.

— Tu me le demandes? reprit-il; crois-tu que prêt à fuir les lieux où je l'ai connue, quand je vais m'éloigner pour ne plus la revoir peut-être, aucun déchirement ne fait saigner ce cœur où son image est gravée? Tu me demandes ce que j'attends? Le sais-je bien? Elle, peut-

être... quelque chose qui me la rappelle... un son... un regard...

— Vous l'aimez donc bien? s'écria Pierrette d'une voix émue.

Georges allait répondre lorsque la porte de la galerie, violemment poussée, donna passage à Louise. En voyant Georges, un cri d'effroi expira sur ses lèvres, elle chancela; Georges courut vers elle.

— Vous ici, encore ici! murmura-t-elle.

— Mais vous pâlissez? s'écria Georges en s'adressant à Louise... vous tremblez... un nouveau danger vous menace-t-il?... Philippe aurait-il compris...

— Philippe! non.. quelle folie! reprit vivement madame de Champrod, il ne sait rien... il n'a rien vu...

— Cependant ce trouble... cet effroi... votre présence...

— S'expliquent aisément... j'ai eu peur... j'étais à mon balcon où la fraîcheur de l'air calmait l'agitation de mon sang, lorsqu'il m'a semblé qu'une lumière brillait dans ce pavillon; je ne sais quelle crainte m'a saisie au cœur; j'ai cru que vous veniez d'être arrêté; et je suis accourue, sans savoir ce que je faisais...

Georges prit les mains de Louise; elles étaient moites, et tour à tour glacées et brûlantes.

— Vous tremblez, dit-il en courbant ses lèvres vers ces mains qui, dans un autre temps, s'appuyaient avec confiance sur son bras.

— Non... je suis rassurée, reprit-elle en jetant autour d'elle des regards de terreur; mais partez maintenant, partez !

— Oh ! laissez-moi, par pitié, vous voir, vous parler encore quelques instants... une minute... Louise... sais-je si jamais je vous reverrai !

— Une minute ! dites-vous, mais une minute, c'est la mort peut-être ! Puis elle reprit avec une exaltation fiévreuse : — Et d'ailleurs, Georges, qu'avons-nous à nous apprendre ! que vous m'aimez, mon Dieu ; que je vous aime ! ne le savons-nous pas ? voyez à mon bras ce bracelet de corail ; m'en suis-je jamais séparée !

Elle parlait encore lorsque Pierrette qui l'avait quittée un instant reparut l'effroi peint sur le visage.

— Fuyez, dit-elle, on vient.

— Fuyez, répéta Louise; pour moi-même, fuyez ! » Et Pierrette entraîna Georges vers la porte avec une force irrésistible.

Ils venaient à peine de disparaître derrière les massifs d'arbres dont les ombres se projetaient sur les rives de la Sarthe, lorsque Philippe se montra sur le seuil.

Louise était debout, plus pâle qu'une morte penchant la tête et prêtant l'oreille.

Philippe s'arrêta une minute, et tourna les yeux vers la lisière du parc ; un léger craquement de branches sèches se fit entendre ; un sourire amer effleura ses lèvres, et il s'avança vers madame de Champrod.

— Que vous êtes pâle, madame, lui dit Philippe en la saluant avec grâce ; ma présence serait-elle pour vous un sujet d'effroi ?

— Non, répondit Louise en s'efforçant de rester calme, mais votre arrivée subite m'a troublée.

— Vraiment, reprit Philippe, j'aurais pu croire, tant vous paraissez agitée, qu'un nouveau péril menaçait celui que vous avez accueilli avec tant d'imprudence.

— Quoi ! s'écria madame de Champrod avec une feinte gaieté, vous pensez encore aux étranges soupçons que vous m'avez témoignés? Une ressemblance, bizarre je l'avoue, vous a trompé.

— Je n'ai vu M. de Vibray que peu de fois, il y a bien des années, mais je le hais de tout l'amour que j'ai pour vous, et la haine a bonne mémoire. D'ailleurs, madame, si celui que Pierrette a nommé son frère n'était pas le capitaine Georges, vous ne seriez pas ici. Un intérêt puissant a pu seul vous y conduire, et je ne suis pas assez fat pour m'attribuer cet intérêt. Ainsi donc, écoutez-

moi. Vous tremblez pour les jours de M. de Vibray, et vous avez raison. Que je dise un mot, et il est perdu ; il dépend de vous que je me taise.

Louise se sentait frémir à la voix de Philippe, mais la pensée que Georges, dans un instant, allait être hors de toute atteinte, raffermissait son courage.

Philippe reprit :

— Vous savez que je vous aime, madame...

Louise laissa échapper un geste d'horreur.

— Oh ! je vous vous comprends, s'écria le bâtard du prêtre en fronçant les sourcils ; cet amour ne vous inspire que haine et mépris. Cependant il faudra bien que vous m'entendiez. J'ai voulu vous donner un nom et une fortune ; vous savez de quelle façon dédaigneuse M. le marquis de Pirmil a reçu ma demande. Il m'a jeté l'insulte à la face, et votre père avait des cheveux blancs !... Vous pouviez me sauver, vous m'avez repoussé plus durement encore, et vous ne voulez pas que je me venge !

— Que vous a-t-il donc fait pour mériter cette vengeance? dit Louise.

— Vous aimez le vicomte de Vibray ! et vous me demandez pourquoi je le hais. — Mais pourquoi parler toujours de haine et de vengeance? reprit Philippe en adoucissant sa voix ; laissez-moi croire qu'un jour vous

m'écouterez avec une plus douce émotion, laissez-moi une espérance, et autant j'ai mis d'acharnement à poursuivre Georges de Vibray, autant je mettrai d'ardeur à le sauver.

Tandis que Philippe parlait, Louise le regardait avec une souveraine expression d'ironie et de mépris. Comme il allait continuer cherchant à prendre ses mains, elle l'arrêta d'un geste.

— Et lorsque nous serons liés l'un à l'autre par la complicité d'une action généreuse dont vous voulez faire une lâcheté, s'écria-t-elle, vous vous direz sans doute, que, lasse de lutter, je finirai par répondre à votre amour ; voilà ce que vous pensez, et c'est à moi, moi la femme du colonel Henri de Champrod, la fille du marquis de Pirmil, que vous osez parler de la sorte ! Mais vous m'avez donc supposée bien lâche pour croire que je me prêterai à d'aussi méprisables projets ? Ne savez-vous donc pas que je préférerais la mort à l'horreur de vous appartenir, à vous le bâtard du prêtre !

— Madame !... s'écria Philippe, pâle de colère.

— Eh ! que m'importent vos menaces ! continua Louise, qu'ai-je à craindre, maintenant que je suis seule devant vous, et que le capitaine Georges est sauvé !

Ces mots semblèrent rappeler Philippe à lui-même.

— Ah ! vous croyez, madame ? dit-il en souriant ; c'est

ce dont nous allons nous assurer ensemble, si vous voulez bien.

A ces mots Philippe s'approcha de la fenêtre qui regardait le parc, et prenant dans sa poche un sifflet dont il se servait à la chasse pour appeler ses chiens, en tira quelques sons aigus et brefs.

D'autres sons venus de la forêt et des rives de la Sarthe lui répondirent. Philippe se retourna.

Sans qu'elle comprît encore quel danger menaçait Georges, un secret effroi se glissa dans le cœur de Louise.

Tout à coup au milieu du silence qui les entourait, un coup de fusil éclata dans le parc ; d'autres détonations suivirent bientôt ce premier coup, et l'on entendit le clairon des voltigeurs sonner sous les murs du château.

Louise tomba à genoux.

— Croyez-vous encore que M. le comte de Vibray soit sauvé, madame? lui dit alors Philippe. Oh ! mes précautions étaient bien prises ; un réseau de sentinelles entoure le parc, mes gardes veillent à toutes les issues. Moi aussi, je suis du pays, et je connais le gué Je n'avais qu'un signal à donner, et les fugitifs cernés de toutes parts, étaient pris ou tués. Ce signal, je l'ai donné. Si M. de Vibray est mort, c'est vous qui l'aurez voulu.

Madame de Champrod n'entendait plus; tout son

corps tremblait à chaque nouvelle détonation, et, sans larmes, sans voix, mourante, effarée, elle se traînait sur les genoux, tendant ses mains suppliantes vers Philippe.

Georges se jeta brusquement dans le pavillon, haletant, les vêtements en désordre, ensanglanté. Son premier regard rencontra Philippe. Louise poussa un cri et se précipita dans ses bras.

Georges comprit tout ce qui venait de se passer.

— Misérable! s'écria-t-il, et levant un pistolet qu'il tenait à la main, il lâcha le coup sur Philippe.

Mais Louise s'était cramponnée à son bras, et la balle mal dirigée s'enfonça dans le mur après avoir effleuré la tête du chasseur.

Au bruit de cette détonation, les voltigeurs et les gardes nationaux accoururent de toutes parts ; déjà ils touchaient au pavillon.

— Défends-toi! cria Georges qui tirait son couteau de chasse et se débattait contre Louise dont les bras l'entouraient avec la force du désespoir.

— Au lieu de chercher à prolonger une défense inutile, dit Philippe, dont le sang-froid ne s'était pas démenti un instant, vous feriez mieux, monsieur le vicomte, d'obéir à la voix de madame de Champrod qui vous supplie de vous rendre. Voulez-vous donc la faire mourir avec vous.

Et comme les soldats escaladaient les fenêtres, il ajouta en se tournant vers eux :

— Emparez-vous du capitaine Georges de Vibray.

Georges se laissa désarmer, et Louise tomba évanouie. Le colonel venait d'entrer dans le pavillon.

III

Au premier coup de feu qui suivit à un très-court intervalle le signal de Philippe, Georges n'avait pas douté un instant qu'il n'eût été découvert. Il serra vigoureusement la main d'Alexis, qu'il avait rencontré près du saule, embrassa Pierrette, et s'étant aperçu que toutes les issues étaient gardées, il les pressa de l'abandonner pour veiller à leur propre salut.

—Il ne me reste plus qu'à vendre chèrement ma vie, leur dit-il; gagnez le château, il en est temps encore, et si nous ne nous revoyons plus, priez pour moi!

Georges en achevant ses mots s'était jeté au plus épais du bois ; Alexis avait voulu le suivre ; mais il n'avait pas tardé à perdre ses traces dans l'obscurité. Quelques voltigeurs l'aperçurent comme il traversait une clairière, et bientôt Pierrette le vit reparaître, battant en retraite et tiraillant d'arbre en arbre. Il venait d'atteindre le saule, et se retournait pour lâcher un dernier coup de fusil,

avant de poser le pied dans le gué, lorsqu'une balle l'atteignit à la tête. Alexis bondit comme un chevreuil, et tomba dans l'eau. Pierrette s'élança, mais déjà la rivière avait emporté le corps de son frère, et l'eau noire coulait sans bruit sur son lit de sable. La pauvre fille entra dans la Sarthe jusqu'à mi-corps, promenant ses regards effarés sur la nappe d'eau qui chantait doucement entre les buissons, et, ne voyant rien, se prit à pleurer.

Un voltigeur la secoua par le bras.

— Qu'est-ce que tu as à pleurer comme ça ? lui dit-il en la tirant sur la plage ; c'est un brigand de moins

— C'était mon frère, répondit-elle.

Le voltigeur lâcha son bras, et frappa un si rude coup sur le sol détrempé, que la crosse de son fusil disparut dans la vase.

— Pauvre fille ! s'écria-t-il ; que l'enfer confonde cette guerre ! Le diable m'emporte si j'envoie encore une seule balle ! Vous allez bien me maudire, ajouta-t-il plus doucement. Vrai Dieu ! ce n'est pourtant pas ma faute ; si j'avais su, je n'aurais pas visé si juste.

Pierrette leva ses yeux trempés de larmes.

— Vous maudire, non, dit-elle ; vous avez fait votre devoir comme il a fait le sien. Laissez-moi prier pour lui.

La jeune Vendéenne s'agenouilla. Bien qu'habitué à la rude vie des bivouacs, les soldats s'écartèrent pleins d'une crainte religieuse; tous, silencieux, passèrent leur fusil sous le bras, quelques-uns courbèrent le front. Leur sergent les rallia, et l'escouade s'éloigna lentement.

Au coin d'un bouquet de chênes, un des soldats se retourna; Pierrette était encore à genoux, murmurant à demi-voix une prière à la Vierge.

Le soldat passa la main sur ses yeux.

— J'aimerais mieux, dit-il, avoir reçu un coup de sabre que le regard de cette pauvre fille quand elle m'a dit que j'avais tué son frère.

Cependant la présence de Louise dans le pavillon, au moment de l'arrestation de M. de Vibray, n'avait pas laissé de surprendre le colonel. Il fit transporter sa femme dans son appartement, confia le captif à la garde d'un officier, et resta seul avec Philippe Cazal, à qui il demanda brusquement l'explication de ce qui s'était passé, lorsque le bruit de la fusillade l'avait ramené en toute hâte au château.

Philippe raconta froidement une fable où les éléments de la vérité et du mensonge étaient mêlés avec une rare habileté. D'après ce récit, il avait trouvé le vicomte au pavillon avec madame de Champrod, alors que

lui-même avait été attiré hors du château par les premiers coups de feu ; mais bien loin d'accuser Louise directement, il donnait mille explications perfides à son empressement à favoriser la fuite du Vendéen ; d'adroites insinuations rappelaient seulement l'affection qui unissait les deux jeunes gens avant l'arrivée du colonel dans le pays, les promesses de fiançailles qu'ils avaient échangées ; il ne croyait cependant pas que, dans une âme aussi pure que celle de madame de Champrod, ces souvenirs eussent pu devenir assez forts pour étouffer la voix de l'honneur et de la reconnaissance; ses réticences, merveilleusement calculées, permettaient de croire que plus d'une fois déjà le capitaine Georges avait dû pénétrer la nuit au château, dont tous les passages lui étaient connus. D'ailleurs l'intérêt que Louise lui avait témoigné en se rendant complice d'un stratagème qui avait pour but de sauver le vicomte, en déguisant son nom au colonel lui-même, ne s'expliquait-il pas bien par la communauté d'opinion qui lui faisait voir des frères dans tous les Vendéens.

Ce récit dont tous les mots étaient calculés fit tour à tour entrer le soupçon, la méfiance et la conviction dans le cœur du colonel ; toutes les apparences, d'ailleurs, ne condamnaient-elles pas Louise? Un incident acheva de porter la certitude dans cet esprit déjà profondément impressionné. Tandis qu'il se débattait contre les étreintes désespérées de

madame de Champrod, Georges avait laissé échapper une miniature qu'il retenait sur son cœur, suspendue à un cordon, comme un talisman. Philippe l'avait vue ; mais, la laissant à terre, il attendit que le regard du colonel tombât sur le bijou. Un pâle rayon du matin, glissant par la fenêtre, se joua sur le médaillon, qu'il fit étinceler ; le colonel le ramassa, et reconnut le portrait de sa femme. Son trouble n'échappa point aux yeux de Philippe. Cependant plus maître de lui, le colonel serra vigoureusement la main de Philippe.

— Mon parti est pris, lui dit-il d'une voix ferme ; je sais ce qu'il me reste à faire.

— Quoi donc ?

— Ce que tout homme d'honneur ferait à ma place. Suivez-moi.

Tous deux quittèrent le pavillon et se dirigèrent vers la partie du château où Georges avait été enfermé.

Quelques minutes après, un groupe, composé du colonel, de Georges de Vibray et de quatre officiers, se dirigeait rapidement vers le parc. Philippe, en voulant trop l'atteindre, avait outrepassé le but. Il avait calculé suivant les instincts d'une âme vindicative ; mais il avait agi sur une âme qui restait toujours généreuse, même dans sa colère. Le colonel avait brusquement écarté la question politique, et ne voyant plus dans

son prisonnier qu'un homme qui l'avait blessé dans son honneur, il n'avait pas voulu laisser aux tribunaux le soin de le venger d'un ennemi personnel.

Avec un sentiment exquis de loyauté, les officiers auxquels le colonel s'était adressé avaient fait céder les lois de la guerre aux susceptibilités honorables de leur supérieur, et s'étaient soumis à tout ce qu'il avait demandé.

Ce n'était pas ce que Philippe espérait : une commission militaire et une condamnation capitale, voilà ce qu'il aurait voulu ; mais, puisque ses projets étaient renversés, il chercha du moins à tirer parti de la nouvelle tournure que prenaient les événements. Comme il avait hâte d'en finir, ses résolutions furent promptement arrêtées, et laissant le colonel s'enfoncer dans le parc, il se dirigea vers l'appartement où madame de Champrod reposait.

Le tumulte de la nuit avait attiré les gens du château dans la cour et les communs ; jardiniers, servantes et palefreniers cherchaient des nouvelles, et questionnaient les soldats. Plusieurs chouans avaient été tués durant l'escarmouche, d'autres avaient été pris ; quelques-uns, en petit nombre, étaient parvenus à s'échapper. Chacun se pressait autour des brancards sur lesquels les patrouilles ramenaient les morts et les blessés. Une petite fille restait seule auprès de Louise ; Philippe trouva un

prétexte pour la renvoyer, et la petite fille, que la curiosité aiguillonnait, ne prit pas la peine d'examiner si le prétexte était bon ou mauvais.

Louise était à peine revenue de son long évanouissement, et cherchait à renouer le fil de ses idées un peu confuses et troublées, lorsque ses regards s'arrêtèrent sur Philippe Cazal. Elle tressaillit comme un enfant qui aurait mis le pied sur une vipère.

— Vous devant moi ! dit-elle.

Et elle se précipita sur le cordon d'une sonnette qu'elle agita violemment.

Philippe prit un fauteuil et s'assit. A ce mouvement plein d'un terrible sang-froid, Louise sentit le frisson de la peur courir entre ses épaules.

— Vous pouvez sonner tant qu'il vous plaira, dit Philippe, il n'y a personne.

— Mon Dieu ! que s'est-il donc passé ? murmura Louise.

— Rien, sinon que, dans ce moment, le colonel se bat contre M. de Vibray.

— Un duel !

— Tout simplement ; un duel qui se terminera fatalement par la mort de l'un des deux adversaires. Or, ils manient si bien l'épée tous deux que nul ne peut prévoir lequel succombera.

Philippe se tut un instant, puis reprit d'une voix tranquille :

— Quoi qu'il arrive, vous êtes perdue. Si M. de Vibray est tué, le colonel, qui vous croit coupable, vous abandonnera ; vous le savez, c'est, malgré sa bonté, un homme inexorable quand on l'a blessé dans son honneur.

— Ne suis-je pas innocente ? s'écria Louise ; je lui dirai toute la vérité, il me croira.

— Il ne vous croira pas. Pensez-vous donc qu'il faille bien des choses pour aveugler la passion ? La présence du capitaine Georges chez vous, cette nuit ; votre amour dans le passé, une miniature que vous-même lui aviez donnée, et que le colonel a trouvée dans le pavillon où vous vous êtes si maladroitement évanouie ; toutes ces preuves, éclairées par mes commentaires et mes explications... Vous voyez bien, madame, que c'est plus qu'il n'en faut pour convaincre un esprit déjà prévenu !

Maintenant, continua Philippe, admettons que le colonel meure, je reste seul ici ; croyez-vous que la victoire de M. de Vibray puisse le sauver, et pensez-vous que ce soit moi qui écarterai de sa tête les conséquences des lois de la guerre ? Je vous l'avais promis, madame ; vous n'avez pas voulu m'entendre, je me suis vengé. M'écouterez-vous davantage, maintenant ?

— Jamais ! s'écria Louise.

— C'est pourtant le seul parti qu'il vous reste à prendre. Vous savez si je vous ai priée et suppliée, vous savez si cet amour, qui est passé dans mon sang, n'a pas tout bravé pour arriver jusqu'à vous, tout, jusqu'à votre haine ! J'ai marché au travers des obstacles, et je les ai brisés. Croyez-vous, maintenant, que je veuille reculer, lorsque je suis seul près de vous, et le maître ici ? Eh bien ! Louise, dites un mot, et toute ma vie vous appartient ; ce cœur, dont vous connaissez l'indomptable énergie, est à vous ; ma fortune, je la mets tout entière à vos pieds ; dites un mot, et je vous entraîne loin de ces lieux. Que faut-il donc pour atteindre au bonheur ? Indépendance, richesse, amour, suivez-moi, et vous aurez tous ces biens !

— Vous suivre ! moi ?

— Louise !... par pitié pour vous-même ! s'écria Philippe d'une voix menaçante.

— Vous suivre ! répéta la jeune femme indignée, mais j'aimerais mieux mourir !

— Il le faudra pourtant bien, reprit Philippe froidement. Nous sommes seuls, et j'ai assez longtemps prié pour avoir enfin le droit de commander.

Philippe s'était levé. Il y avait sur son visage une si

terrible expression d'inexorable résolution, que Louise comprit qu'elle était perdue.

Trop fière pour s'abaisser à la prière ou au mensonge, elle se dressa, et d'un bond, avant que Philippe eût pu deviner sa résolution et l'arrêter, elle sauta sur un petit balcon dont les pierres faisaient saillie sur la Sarthe, dont les eaux rapides et profondes baignaient silencieusement le pied des murs.

— Venez donc me prendre! lui dit-elle, le visage tout rayonnant d'un indomptable courage.

Philippe, instinctivement, tendit les bras comme pour la retenir.

— Louise! s'écria-t-il.

— Encore un pas, dit-elle, et vous irez disputer mon corps à la rivière.

Philippe recula.

Un instant, tous deux se regardèrent; elle, calme et résignée; lui, sombre, hésitant.

Enfin sa froide ironie l'emporta.

— Vous vous souvenez à propos d'*Ivanhoe*, lui dit-il, avec un amer sourire; il vous plaît de jouer le rôle de Rébecca, mais je ne m'appelle pas Brian de Bois-Guilbert, et il est temps enfin de cesser cette comédie.

Il s'avança vers la fenêtre. Louise jeta un regard vers le ciel et disparut.

Philippe poussa un cri et se pencha sur l'abîme. La nappe profonde des eaux venait de s'ouvrir, et, à l'endroit où Louise avait plongé, un cercle d'écume blanche frissonnait; un flot passa, et la sombre rivière redevint calme et silencieuse.

Tandis que ces choses se passaient au château, on n'a pas oublié que Georges de Vibray, délivré par le colonel, s'était enfoncé dans le parc à sa suite. Comme ils arrivaient non loin du saule où Alexis avait été frappé du plomb mortel, Pierrette, qui était restée sur la rive en proie à un désespoir muet, releva machinalement la tête au bruit des pas qui faisaient crier le gravier. Le matin venaît de naître. Le regard vague de Pierrette s'attacha quelque temps sans idées sur le groupe qui marchait rapidement au milieu des taillis; mais enfin, à mesure que le sentiment de la réalité dissipait les ténèbres de son esprit, elle reconnut tour à tour Georges et le colonel. Un mouvement instinctif la fit se lever, et courir à leur suite; mais, en même temps qu'une invincible curiosité la poussait sur leurs pas, une crainte indéfinissable la contraignait à rester cachée sous le couvert des arbres et des buissons.

Bientôt le groupe s'arrêta sur les bords du Geay, dans un endroit où l'écartement des broussailles dessinait une clairière étroite, tapissée d'une herbe fine et veloutée.

Le colonel jeta son manteau par terre, et tira son épée. Pierrette s'était blottie dans un fourré sur la lisière du bois.

— Il n'est pas besoin d'explications entre nous, dit le colonel à Georges ; un de ces messieurs va vous donner son épée. Nous allons nous battre, et l'un de nous doit rester sur le careau. J'imagine que ces témoins vous conviennent ; nous n'avons donc plus qu'à nous mettre en place.

Le vicomte de Vibray écoutait le colonel ; la pensée d'un duel lui était bien venue à l'esprit, quand M. de Champrod était allé le tirer de sa prison ; puis il l'avait écartée, sachant qu'il était prisonnier de guerre. Les paroles qu'il venait d'entendre ne lui laissaient plus aucun doute à ce sujet, mais il cherchait vainement une cause à cette rencontre.

Un officier dégaîna, et lui passa son épée. Tout en la prenant, Georges essaya d'obtenir au moins un renseignement, une explication. Le colonel l'interrompit.

— Le motif qui nous amène ici est assez grave pour que l'un de nous y laisse sa vie ; ces messieurs ont foi en la parole que je leur ai donnée. Mieux que personne, vous savez s'il faut du sang pour laver l'outrage que j'ai reçu. Ainsi point de débats inutiles. Mais en vous appelant sur le terrain, je ne veux pas que votre

vie, si vous êtes vainqueur, courre les chances de la cour d'assises, où cette dernière prouesse rendrait votre condamnation inévitable. Aussitôt après le combat, vous partirez ; ces messieurs ont juré sur leur honneur de se taire. Vous allez, quant à vous, m'engager votre parole que vous quitterez le territoire français sur-le-champ, sans chercher à y revoir personne.

M. de Vibray comprit à l'air dont ces paroles avaient été dites que le parti du colonel était irrévocablement arrêté; il ne douta plus qu'il n'y eût sous cette rencontre imprévue une infernale machination de Philippe Cazal. Mais faire revenir le colonel sur son erreur était impossible, et hésiter à se battre l'était également. Il donna la parole qui lui était demandée, et se mit en garde.

Mais, comme il lui répugnait de faire couler le sang d'un homme qu'il savait bon et généreux, et dont il éprouvait encore en ce moment la loyauté, il chercha seulement à parer les coups qui lui étaient portés; son habileté en escrime lui rendait cette tâche facile, ayant surtout affaire à un homme que la colère aveuglait.

Du lieu où Pierrette s'était cachée, elle pouvait suivre tous les incidents de cette rencontre ; mais la distance ne lui avait pas permis d'entendre les paroles échangées entre le colonel et le vicomte. Inquiète, elle attachait ses

regards sur les deux épées qui se jouaient comme des serpents lumineux sous les premiers rayons du jour. Plus d'une fois, M. de Champrod, dans sa fougueuse impatience, offrit sa poitrine découverte au fer du Vendéen. Mais, las enfin d'une lutte qui se prolongeait sans résultat, et voulant surtout éviter l'effusion du sang, M. de Vibray profita d'une passe mal engagée pour désarmer son adversaire.

M. de Champrod sauta sur son épée, et se remit en garde avant que leurs témoins eussent pu s'interposer.

— Il faut qu'il y ait un mort ici ! s'écria-t-il en recommençant le combat.

Un instant après, l'épée volait encore une fois de sa main, et la pointe de M. de Vibray effleurait sa chemise.

Le colonel ramassa l'arme qui venait deux fois de lui être enlevée ; un court moment, immobile, il en serra la garde avec violence ; mais enfin il rejeta brusquement le fer sur le gazon, et se tournant vers M. de Vibray :

— Vous m'avez vaincu, lui dit-il; dans votre cruelle générosité, vous avez même épargné une vie qui m'est odieuse aujourd'hui. Le combat doit cesser, bien que tous deux nous soyons vivants. Allez, monsieur, vous êtes libre. Souvenez-vous seulement de la parole que vous m'avez donnée.

Georges s'éloigna. Pierrette prit sa course au travers

du bois pour aller raconter à Louise ce qui venait de se passer. Comme elle arrivait sur un terrain nu à la lisière du parc, elle vit sur un balcon la figure aérienne de sa maîtresse qui, après s'être dessinée un instant dans le sombre encadrement d'une fenêtre, s'élança dans le gouffre, passa comme une flèche, et plongea sous l'eau. Pierrette se précipita au bord de la rivière; comme elle consultait du regard la surface polie de la Sarthe, elle vit accourir Philippe, pâle, égaré. Le regard du bâtard du prêtre lui dit tout; elle poussa un cri, elle suivit la pente des eaux dont le cristal limpide clapotait à ses pieds.

A quelque distance, elle aperçut une masse blanche que la rivière emportait doucement dans sa fuite. C'était le corps de Louise que sa robe soutenait sur l'eau. Aux cris de Pierrette, des meuniers sortirent d'un moulin et, se jetant dans un bateau, ramenèrent Louise évanouie.

Tous s'empressèrent autour d'elle; un chirurgien fut appelé de Balestras; et bientôt Louise rouvrit les yeux. Son premier regard rencontra Pierrette; elle se jeta dans ses bras, et perdit de nouveau connaissance en voyant Philippe debout auprès d'elle. Le chirurgien ordonna qu'elle fût transportée au moulin avec les plus grands ménagements. Comme on la soulevait, le bracelet

de corail qu'elle portait au bras se détacha et roula sur l'herbe ; Philippe l'aperçut et s'en empara.

Avec une autorité qu'elle tirait de sa situation, Pierrette intima d'un geste à Philippe l'ordre de s'écarter, et il s'éloigna, curieux à son tour d'apprendre le résultat de la rencontre du colonel et du Vendéen.

M. de Champrod le lui fit connaître en quelques mots. Un amer désappointement se glissa dans le cœur de Philippe quand il comprit que M. de Vibray lui échappait ; mais il n'en laissa rien voir au colonel, et à son tour il lui raconta comment sa femme s'était précipitée d'une fenêtre de Balestras dans la Sarthe, d'où on l'avait retirée à moitié morte.

M. de Champrod s'informa des motifs qui avaient poussé Louise à cet acte de désespoir. C'était là justement ce que Philippe voulait pour rendre toute explication impossible entre le colonel et sa femme.

— Que sais-je ? dit-il. Madame de Champrod a été quelques heures à revenir de l'évanouissement où elle était tombée après l'arrestation de M. de Vibray au pavillon. Sa douleur se trahit alors par des pleurs et des sanglots. Elle voulait se lever, et retombait épuisée sur son lit de repos. Quand elle apprit que le prisonnier allait se battre contre vous, elle se dressa d'un bond : « Je n'y survivrai pas ! » s'écria-t-elle, et elle se précipita par la fenêtre.

Bien plus encore que ses paroles, le regard et l'expression du visage de Philippe disaient quel sens il fallait attacher, dans son opinion, au cri de Louise. M. de Champrod l'expliqua comme lui.

— Elle peut vivre maintenant, dit-il avec un sourire amer : il est libre.

Le colonel passa dans son cabinet, écrivit quelques lettres, et comme s'il allait faire une course aux environs, monta à cheval une heure après.

Vers le soir, lorsque Louise fut en état de rassembler ses souvenirs, elle s'étonna de l'absence prolongée de son mari. Pierrette se rendit au château ; elle apprit que le colonel n'était pas encore revenu. Une vague inquiétude commençait à pénétrer dans son cœur, lorsque Philippe lui remit une lettre dont la suscription portait le nom de madame de Champrod. Pierrette courut au moulin.

Louise ouvrit la lettre. Le colonel mandait à sa femme qu'après ce qui s'était passé, il leur était impossible de vivre l'un près de l'autre ; il s'éloignait donc pour toujours des lieux qui lui rappelleraient sans cesse la faute de celle qu'il avait estimée autant qu'il l'aimait encore, et lui rendait la liberté. « Quand le jour du repentir viendra, lui disait-il en finissant, vous vous souviendrez de l'homme que vous avez trompé, et qui aurait payé

votre bonheur au prix de son sang. Vous pleurerez alors ; et vos larmes seront ma seule vengeance. »

A cette lettre étaient joints divers papiers qui assuraient l'existence de Louise.

Madame de Champrod ne perdit pas une minute, et, malgré l'état de faiblesse où elle se trouvait encore, se rendit à Balestras. Personne ne savait ce qu'était devenu le colonel. Dans son angoisse, elle fit appeler Philippe ; le bâtard du prêtre lui apprit alors que le colonel s'était dirigé vers Noyen-sur-Sarthe, où il avait pris une voiture et des chevaux de poste. En partant, il avait laissé une procuration à son intendant ; son intention, lui avait-il dit, étant de ne plus revenir à Balestras.

Louise passa ses mains sur ses tempes que la fièvre faisait battre.

— Vous avez voulu la lutte, reprit le bâtard ; nous luttons.

— Oh ! s'écria-t-elle, je le reverrai, et Dieu qui me sait innocente permettra qu'il entende ma voix ?

— Essayez.

Madame de Champrod étant trop faible pour partir sur-le-champ, comme elle l'aurait voulu, écrivit du moins au colonel qui s'était rendu à Paris. Ses lettres lui furent renvoyées cachetées ; elle recommença sans plus de suc-

cès, jusqu'au jour où elle apprit que son mari venait de reprendre du service et de partir pour l'Algérie. Sur ces entrefaites, elle reçut des nouvelles de Georges; il avait réussi, grâce au dévouement de ses amis, à passer en Angleterre; condamné à mort par contumace aux assises de la Sarthe, il lui disait un éternel adieu.

Louise reporta ses pensées autour d'elle, elle se trouva seule avec Pierrette. Tous les liens qui l'attachaient au monde étaient brisés; une profonde tristesse s'infiltra dans son âme, et la pensée de la mort visita quelquefois son chevet. Mais la religion la protégeait contre ses propres angoisses; elle se résolut à vivre, mettant toute son espérance en Dieu.

La présence de Philippe augmentait encore l'amertume de sa vie. Comme elle le savait capable des entreprises les plus audacieuses elle se décida à fuir Balestras, dont le séjour lui était pénible en même temps que dangereux. Ses préparatifs furent promptement terminés, Pierrette l'aida, et bientôt après toutes deux avaient disparu.

Il fut impossible à Philippe, quelle que fût l'activité de ses démarches, de retrouver la trace des fugitives. Comme ces anges radieux qui, aux temps bibliques, descendaient du ciel dans les campagnes de la Judée, puis s'éclipsaient après avoir semé la consolation du bout de

leurs pieds lumineux, Louise venait de disparaître du pays qu'elle avait tant aimé, ne laissant après elle que le souvenir de ses bienfaits.

IV

Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où madame de Champrod avait disparu avec Pierrette; on était alors vers le milieu du mois de décembre 1834. Dans une méchante auberge d'un pauvre village voisin de Cherbourg, deux pêcheurs, vêtus de gros habits de laine, buvaient à même dans deux pots d'étain pleins jusqu'au bord de cidre écumant. Un grand feu de tourbe flambait dans l'âtre immense d'une cheminée, que décoraient le portrait équestre de l'empereur brandissant une épée sur un cheval blanc, et une statuette coloriée de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, caché sous un rameau de buis bénit. La pluie fouettait les vitres d'une large fenêtre derrière laquelle on voyait la mer déferler sur la grève; le vent sifflait, et sur le dos monstrueux de l'Océan les vagues soulevaient leurs crêtes blanchissantes. Au loin, chassée comme une mouette, une barque égratignait la cime des flots.

Celui des pêcheurs qui paraissait le plus vieux tourna les yeux vers la fenêtre.

— Il fait un temps à ne pas mettre un douanier dehors, dit-il ; par l'âme de mon saint patron Landry, la mer est folle.

— Ma foi, dit l'autre, pas plus que cette barque qui s'est confiée à ses vagues. Voyez comme elle danse ! on dirait qu'elle cherche à gagner la côte au lieu de s'élever au large, comme nous ferions vous ou moi. Elle pourrait peut-être y arriver plus vite qu'elle ne pense. Je voudrais bien savoir quel est le patron assez étourdi pour naviguer par ce vent du diable ?

— Ce patron-là est un contrebandier.

— Vous croyez, père Landry ?... Nous pourrions bien alors pêcher la cargaison dans nos filets demain. Mais bah ! les contrebandiers n'aiment pas la tempête plus que nous. Ne serait-ce pas plutôt la barque du général qu'on a vu hier, qui voulait se rendre à Cherbourg par eau, ou bien encore le bateau du père Yvon, sur lequel les deux étrangères aiment tant à se promener ?

Comme il achevait ces mots, un homme entra secouant son manteau trempé de pluie ; à la vue des épaulettes d'or qui brillaient sur sa capote militaire, les deux pêcheurs se levèrent.

— Demeurez, mes amis, dit le général, qui n'était autre

que l'ex-colonel Champrod, revêtu d'un nouveau grade conquis en Algérie à la pointe de l'épée, et qu'une inspection venait d'appeler en Normandie. — J'ai dû gagner l'auberge comme vous, et remettre mon départ à demain.

Le général s'approcha du feu, et, prenant un verre sur la table, but avec les pêcheurs. Sur sa figure mâle et brunie, le chagrin avait creusé de profondes rides; on voyait qu'une pensée constante avait plissé ce front et dépouillé ces tempes amaigries; autour des paupières s'étendait un cercle bleuâtre; et la coloration des joues, jadis brillantes de santé, s'était effacée sous une pâleur mate comme les teintes froides de l'ivoire.

— Il paraît mes amis, dit-il aux deux pêcheurs avec un doux, mais triste sourire, que, plus prudents que votre camarade, qui fuit la-bas devant l'orage, vous préférez un pot de cidre à l'eau de mer.

Le père Landry regarda par la fenêtre, et hocha la tête ; le vent fraîchissait encore ; la pluie avait cessé, et les lourdes nuées, chassées par la rafale, se déchiraient à l'horizon, qu'illuminaient des lueurs blafardes. Les flots battaient la grève à coups pressés.

— Le père Landry croit que cette barque est montée par un contrebandier, dit l'autre pêcheur, qu'on appelait Jean Leguy ; mais moi j'imagine plutôt qu'elle porte les

deux étrangères d'Eculleville, qui se seront avisées d'aller en promenade.

— Laisse donc, reprit Landry, tu raisonnes comme un canard sauvage ; crois-tu que je resterais là, les bras croisés, si ces bonnes dames dansaient sur l'eau ? Ne l'écoutez pas, mon général, ce qui nage là-bas est le bateau d'un contrebandier, foi de Normand ! Les bonnes dames d'Eculleville seraient en danger de mort, et le père Landry boirait du cidre au coin du feu ! Quand tu verras ça, tu pourras dire qu'il y a un malhonnête homme sous ce bonnet, ajouta le père Landry en tirant son grand bonnet de laine rouge.

— C'est pourtant vrai que moi aussi je me jetterais dans la mer, au risque d'y laisser ma peau, pour leur porter secours ! s'écria Jean Leguy ; et il n'y a pas un pêcheur sur la côte qui n'en fît autant.

— Qu'est-ce que c'est donc que ces deux étrangères ? demanda le général, dont la curiosité venait d'être piquée par les paroles des deux Normands, et surtout par l'expression de leurs physionomies.

— Ah ! ma foi, dit le père Landry, c'est toute une histoire ; nous les connaissons bien, mais nous ne savons pas leurs noms.

— Et personne au pays n'a songé à le leur demander,

continua Jean Leguy ; quand elles sont venues, il y a deux ans, vers la fin de l'automne, elles étaient tristes comme des veuves. Comme c'était à l'époque de l'arrestation de madame la duchesse de Berry, on a pensé que peut-être leurs frères ou leurs maris étaient compromis dans toutes ces affaires d'insurrection, et alors, autant par respect pour leur douleur que par crainte de nuire à leur tranquillité, on ne les a pas questionnées.

— Braves gens! dit le général.

— Elles s'établirent chez une pauvre femme, la mère Marthe, qui possède une cabane à l'entrée du village, avec un petit jardin ; et, tout en ayant l'air de ne payer que leurs dépenses, elles faisaient aller le ménage de la veuve et de ses deux petits enfants, dit le père Landry. Bientôt, tous les pauvres de l'endroit apprirent à les connaître : il n'y avait pas de chaumière où on ne les rencontrât soignant les malades et consolant les malheureux. Elles ne paraissaient pas bien riches, mais elles donnaient de si bon cœur le peu qu'elles avaient, que les larmes en venaient aux yeux. Quand elles n'avaient rien, elles pleuraient avec ceux qui souffraient, et priaient le bon Dieu. On ne peut pas dire tout le bien qu'elles ont fait. Leur arrivée a été une bénédiction pour le pays.

— C'est depuis ce temps qu'on les a nommées les bonnes dames d'Eculleville, poursuivit Jean Leguy. Voyez-vous,

mon général, on se ferait couper en morceaux pour elles. Mais c'est une pitié de les voir si tristes dans leurs robes noires ; elles sont si pâles, qu'on les prendrait pour les images de la bonne Vierge. Il faut qu'ils n'aient pas de cœur ceux qui ont fait du mal à ces créatures du bon Dieu.

— Vous n'avez rien appris de leur histoire ? reprit le général.

— Rien, dit le père Landry ; il paraît qu'elles ont eu beaucoup de malheurs dans leur pays; un jour, comme on parlait des guerres de la Vendée et des pauvres gens qui y sont morts, elles se sont regardées, et toutes deux se sont mises à pleurer. Depuis lors, on n'ose plus parler de ces choses-là, et nous croyons tous que nos soupçons sont vrais.

— L'une paraît la maîtresse de l'autre, qui ne l'appelle jamais que madame, ajouta Jean Leguy; mais le nom de l'autre, la plus petite, celle qui a de grands yeux noirs, je le sais : elle s'appelle Pierrette.

— Pierrette! s'écria le général; et il s'appuya contre la cheminée, tout tremblant.

Ses yeux se tournèrent vers la fenêtre. La tempête éclatait dans toute sa violence. Comme des bandes de crêpe noir, de sombres nuages coupaient le ciel ; le vent soulevait sur la mer verdâtre, des bancs d'écume qui

couraient jusqu'à l'horizon. La barque, emportée au sommet des vagues, filait comme une flèche ou disparaissait entre les lames ; le flot la poussait vers la côte, où le ressac retentissait comme le roulement du tonnerre.

— Qu'est-ce qu'a donc le général ? dit tout bas le père Landry à Jean Leguy, en le poussant du coude ; il est devenu tout blanc comme la statue de mon saint patron dans l'église du village.

Tout à coup le général se dirigea vers la fenêtre.

— Mes amis, dit-il aux deux pêcheurs, il y a là-bas une barque qui va périr ; courez, courez sur le rivage, et n'épargnez rien pour sauver ceux qui la montent. S'il faut de l'or...

— Merci, interrompit le père Landry. On ne se fait pas payer pour arracher des chrétiens aux vagues.

Le général leur serra la main à tous deux.

— Allez donc, mes amis, reprit-il. Les bonnes dames d'Eculleville sont peut-être là.

— Non, dit Jean Leguy ; j'ai de bons yeux, et la barque est assez proche pour voir qu'il n'y a à bord que trois ou quatre matelots : mais que ce soient des contrebandiers ou des maraudeurs anglais, je n'en suis pas moins tout prêt à me jeter à l'eau pour les en tirer. Ce sont des hommes, après tout.

Les deux pêcheurs sortirent ; le général, debout près

de la fenêtre, les suivait du regard ; ce qu'il venait d'entendre avait remué son âme jusque dans les profondeurs où il ensevelissait d'amers souvenirs que le temps ne pouvait effacer.

Comme il cachait sa tête entre ses mains, la porte de l'auberge s'ouvrit brusquement ; une femme entra enveloppée d'une cape.

— Personne encore ! dit-elle ; et elle jeta sa cape sur une chaise.

Au bruit de ses pas, le général tourna la tête.

— Pierrette ! s'écria-t-il.

Pierrette se laissa tomber près de la cape en reconnaissant M. de Champrod.

— Le colonel ! dit-elle ; vous ! vous ici !

— Mais toi-même, Pierrette, qu'y viens-tu faire ? Es-tu seule ? Louise ne t'a-t-elle pas accompagnée ? Où l'as-tu laissée ?

La jeune fille resta muette un instant, les yeux attachés sur le général ; mais bientôt elle se leva, le regard brillant, le sein oppressé.

— Oh ! je ne sais qui vous amène ! s'écria-t-elle ; mais il me semble que c'est Dieu qui vous envoie. Écoutez-moi, monsieur, et si j'en crois mes pressentiments, vous rendrez la paix à une pauvre femme qui n'a pas mérité tout le mal que vous lui avez fait. Vous m'avez

demandé ce que je venais faire ici ? J'y viens attendre M. le vicomte Georges de Vibray.

— Georges ! s'écria le général.

— Georges, reprit Pierrette, qui a écrit à ma bonne maîtresse pour lui annoncer que le 13, à midi, il serait dans ce hameau.

— Ici, où ta maîtresse, sans doute, l'a appelé ? dit le général.

— Ici, où quelque nouveau piége l'attend. Ma maîtresse est innocente aujourd'hui comme elle l'était quand vous l'avez condamnée, comme elle n'a jamais cessé de l'être. Voilà deux ans qu'elle souffre et qu'elle prie Dieu pour vous, qui la punissiez injustement ; il est temps que cela finisse.

Pierrette parlait avec une exaltation que le général ne lui avait jamais vue. Ébranlé déjà par le récit des pêcheurs, il sentit son cœur s'émouvoir aux paroles de Pierrette.

— Innocente, dis-tu ! reprit-il ; l'était-elle dans ce pavillon où je l'ai surprise avec M. de Vibray ?

— Avec M. Philippe Cazal, devriez-vous dire, avec le bâtard du prêtre, qui l'avait épouvantée de ses menaces, avec le seul coupable qu'il y ait jamais eu dans cette fatale journée, où ma maîtresse a perdu le repos, où j'ai perdu mon frère. Vous ne saviez pas, vous, que Philippe

Cazal aimait votre femme, si l'on peut appeler de l'amour cette infâme passion qui ne recule devant rien.

— Lui, Philippe !

— Et si ma pauvre maîtresse ne vous l'a jamais dit, c'est qu'il lui répugnait d'accuser un homme qui s'asseyait à votre foyer, que vous appeliez votre ami ; ne craignait-elle pas, d'ailleurs, votre colère, votre indignation, une rencontre entre vous, si vous aviez appris la vérité? Depuis, vous n'avez jamais ouvert une seule des lettres où elle se justifiait, sans accuser personne cependant ! Et depuis, où a-t-elle vécu, dites, le savez-vous?

— Je le sais, dit le général.

— Libre, repoussée par vous, a-t-elle quitté la France pour rejoindre celui que vous accusiez ? Voilà deux ans qu'elle vit seule ici, pleurant et priant, le savez-vous?

— Je le sais.

— Oh ! vous ne savez pas quelle femme vous avez maudite et méprisée! Mais ses actions parleront plus haut que moi. Elle va venir ; elle attend M. de Vibray ; elle ignore que vous êtes là. Eh bien, cachez-vous dans cette chambre basse, derrière cette porte ; vous les verrez, vous les entendrez tous deux. Alors vous me croirez peut-être.

— Me cacher ! c'est presque espionner.

— Non, monsieur, non, c'est écouter une justification depuis deux ans attendue. Voulez-vous donc toujours condamner?

Comme Pierrette parlait encore, ils virent par la fenêtre passer Louise avec les deux pêcheurs. Ils se dirigeaient vers l'auberge. Pierrette prit le bras du général, et le poussa vers une salle voisine qui tenait lieu de cellier.

— Allez, lui dit-elle; ne faut-il pas enfin que l'heure de la vérité sonne pour tout le monde?

Le général céda à l'impulsion de cette voix que les plus nobles sentiments animaient, et disparut.

La porte de l'auberge s'ouvrit, et Louise entra marchant à côté de Jean Leguy et du père Landry, qui portaient Georges dont les vêtements imbibés d'eau disaient assez comment il était arrivé sur la grève.

— Mes pressentiments ne me trompaient pas, dit Louise à Pierrette; une voix intérieure me criait qu'il était sur cette chaloupe. Sans le courage de ces braves gens, il était perdu.

Et la pauvre femme serra les rudes mains des pêcheurs.

— Oh! ne nous remerciez pas, dirent-ils, nous sommes assez payés, puisque ça vous a fait plaisir.

— Quand je vous ai vue courant sur les galets, si près que les vagues mouillaient votre robe, vrai Dieu! s'écria Jean Leguy, je crois que je me serais noyé plutôt que

de ne pas arracher ce pauvre jeune homme à la mer. Et, ma foi, il était temps; déjà il roulait comme une épave.

— Allons, viendras-tu, bavard? dit le père Landry qui poussait son camarade par le bras; il y a peut-être quelque autre naufragé sur la côte.

Et comme il passait la porte, il ajouta en se penchant à l'oreille de Jean Leguy :

— Il faut les laisser seuls; ne vois-tu pas que *l'autre* est quelque chose comme son frère ou son mari? J'ai compris ça tout de suite, moi.

Jean Leguy ouvrit de grands yeux, regarda avec admiration le père Landry, et le suivit en pinçant les lèvres d'un air d'intelligence.

Pierrette s'était glissée près de Georges, qui revenait doucement à lui, couché sur un banc devant le feu. Bientôt il eut recouvré l'usage de ses sens, et son premier mouvement fut de presser les mains des deux femmes sur son cœur.

Louise, émue, ne lui cachait pas les larmes qui coulaient sur son visage. Toute la vie de Pierrette semblait s'être concentrée dans ses yeux qui rayonnaient.

— Georges, dit enfin Louise, pourquoi êtes-vous venu?

— Vous me le demandez, vous? reprit Georges d'une voix étonnée.

— Ne savez-vous pas que votre signalement a été

donné à tous les postes de gendarmerie, reprit-elle, et devriez-vous vous exposer à une mort presque certaine pour obéir à un souvenir?

— Pouvais-je hésiter quand vous-même m'appeliez? dit Georges avec un regard plein d'un air indéfinissable de surprise.

— Moi! je vous ai appelé?

— N'avez-vous pas été malade? ne vous êtes-vous pas sentie près de mourir, et, à cette heure suprême où les âmes échangent un éternel adieu, ne m'avez-vous pas fait écrire par Pierrette de venir vous rejoindre à cette auberge, où votre dernier soupir allait remonter vers Dieu?

— Mais je n'ai pas été malade, et Pierrette ne vous a pas écrit.

— Qui donc alors m'a envoyé cette lettre? s'écria Georges. Tenez, ajouta-t-il en tirant de sa poitrine un papier tout trempé d'eau; j'ai reçu cette lettre, il y a deux jours. Cette nuit je suis parti; mort ou vivant je voulais être ici le 13, et c'est en jetant des poignées d'or dans la chaloupe d'un contrebandier que je l'ai forcé à lever la voile malgré la tempête qui commençait.

— Non, ce n'est pas moi qui ai écrit ce billet, dit Pierrette qui venait d'examiner le papier; il y a quelque trahison là-dessous.

— J'étais à Portsmouth, quand un homme est venu à moi. « J'arrive de France, me dit-il, et voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre. » Et il tira de sa poche une boîte. Dans cette boîte il y avait ce billet : « Je vais mourir, Georges ; épuisée par une longue » maladie, je veux avant de rendre mon âme à Dieu, » vous revoir une fois encore. Venez. Pierrette vous » écrit pour moi qui n'ai plus même la force de tenir » une plume ; mais hâtez-vous, si vous voulez trouver » vivante celle qui vous a toujours aimé. » Et, afin que je ne pusse pas douter de la vérité de cette lettre, il y avait dans la boîte, savez-vous quoi, Louise?... le bracelet de corail que je vous avais donné quand vous étiez jeune fille ; ce bracelet que vous portiez encore le jour où je suis allé vous demander asile et protection à Balestras !

— Mais ce bracelet, je l'ai perdu il y a longtemps, un jour que j'étais presque morte ; on m'avait retirée de la Sarthe, où je m'étais jetée pour échapper aux poursuites de Philippe Cazal.

A ces mots, Pierrette vit trembler la porte du cellier ; elle se leva.

— Vous l'entendez ! dit-elle tout bas en passant près de la porte.

— Je comprends tout, reprit Louise avec accablement,

le regard fixé sur le bracelet de corail ; la même haine nous poursuit tous deux. Philippe a retrouvé mes traces, que je croyais lui avoir bien dérobées. Hier, un homme, celui que vous avez vu en Angleterre sans doute, est venu à moi, et m'a remis ce billet.

— C'est bien celui que je lui ai donné, dit Georges en examinant le papier que Louise lui présentait.

— Vous m'annonciez votre arrivée pour aujourd'hui.

— Et je suis arrivé.

— Et vous êtes perdu ! Oh ! quand Philippe s'est servi de mon nom, il savait bien ce qu'il faisait. Mais vous le voyez bien, Georges, on vous a trompé, je ne vous ai pas appelé. Ainsi donc partez, et retournez sur cette terre que vous n'auriez pas dû quitter.

— Ainsi vous me conseillez de fuir encore ?

— Que prétendez-vous faire ? s'écria Louise.

— Rester.

— Vous voulez donc mourir ?

— Écoutez-moi, Louise ; je suis las d'une vie sans repos et sans espérance ; mourir ici ou mourir là-bas, que m'importe ! Voilà deux ans que je vis, le regard et le cœur tournés vers la France, où vous êtes. Je l'ai touchée, je ne m'en éloignerai plus, ou ne m'en éloignerai pas seul.

— Georges !

— Oh! je sais ce que vous allez me dire. Dans l'implacable fierté de votre vertu, vous n'avez pas voulu m'entendre, vous n'avez même pas voulu m'écrire; j'aurais dû comprendre que, même à l'heure de la mort, vous n'auriez pas un souvenir pour moi! s'écria le vicomte avec amertume. Mais serez-vous inflexible jusqu'à la fin? Votre mari vous a repoussée; vous êtes seule, fuyez avec moi, venez; nous cacherons notre retraite au monde entier. Où vous voudrez, j'irai. Louise, venez!

— Je resterai. Georges, votre amour vous égare. Mon mari me repousse, dites-vous; eh bien, j'accepte son abandon comme l'expiation d'un souvenir que le devoir aurait dû bannir de mon cœur. J'attendrai.

— Entendez-vous? dit encore Pierrette en passant près du cellier.

Alors je reste aussi, dit Georges. Je n'ai plus de patrie, mon nom est proscrit, une condamnation m'a frappé; je n'avais plus qu'une espérance, vous me l'arrachez! Comme vous j'attendrai; Philippe peut venir.

— Georges! s'écria Louise, par pitié, partez! Et, debout, suppliante, elle tordait ses mains de désespoir.

— Avec vous je pars, sans vous je reste, dit M. de Vibray.

— On vient, dit tout à coup Pierrette, en se tournant vers Georges; hâtez-vous.

Louise se releva. Un homme s'avançait vers l'auberge. Son aspect glaça le sang dans ses veines.

— Sortez, dit-elle d'une voix entrecoupée par la terreur ; sortez par cette porte. S'il en est temps encore, gagnez la cabane de Jean Leguy. Pierrette vous guidera ; mais, pour l'amour de Dieu, ne la quittez pas que vous ne m'ayez revue.

Pierrette entraîna Georges par une porte qui ouvrait sur les dépendances de l'auberge, et l'homme que Louise avait vu entra soudain. C'était Philippe.

Louise s'appuya contre la table pour ne pas tomber. Elle entendait les pas de Georges et de Pierrette sur le gravier ; son cœur battait lourdement dans sa poitrine ; elle était livide.

Philippe se montra comme elle l'avait toujours connu, calme et dédaigneusement ironique. Il la salua comme s'il entrait dans un salon.

— Si je ne le savais déjà, madame, votre trouble m'apprendrait assez que M. de Vibray est ici, dit-il.

Madame de Champrod leva sur Philippe un regard enflammé.

— Ainsi je ne m'étais pas trompée ! s'écria-t-elle. C'est encore vous !

— C'est toujours moi. Mais, de grâce, épargnez-vous une colère qui ne peut que nous faire perdre un

temps précieux. Vous aviez bien pris vos précautions, madame, lorsque vous avez quitté le château de Balestras; tandis que je vous faisais chercher au loin, vous étiez cachée, à un quart de lieue à peine, chez de pauvres fermiers où personne ne vous croyait, et vous n'êtes partie qu'un mois après, quand on commençait à vous oublier. Mais vous savez la toute-puissance de l'or; je l'ai prodigué, et, après deux ans de vaines tentatives, enfin je vous ai retrouvée. Vous m'avez certes donné assez de peine pour qu'un jour me récompense de tant de fatigues. Vous vous étiez réfugiée sur les grèves de la Normandie, pour être plus près, sans doute, de l'Angleterre, où vivait M. de Vibray; remerciez-moi donc, car j'ai voulu vous réunir. Maintenant écoutez-moi bien. Le vicomte est condamné à mort par contumace; son signalement est partout. Arrêté, il est perdu. Un seul moyen vous reste encore pour le sauver. Il y a, derrière la falaise, à une lieue d'ici, une chaise de poste: c'est la mienne. Le postillon est en selle. Dans ma poche, il y a un passe-port: il est en règle. Regardez. Je vous l'ai dit, avec de l'or on peut tout. Ce passe-port est celui de M. de Vibray, qui, sous un nom d'emprunt, pourra quitter la France quand il voudra. Je vais prendre la route de la falaise et je vous y attendrai une heure. Si vous venez, ce passe-port sera remis aux

mains de M. de Vibray, et il est sauvé ; si vous restez, dans une heure je signale son arrivée, et vous savez ce qui l'attend. Choisissez.

Madame de Champrod ne remua pas. A la pâleur mortelle qui couvrait son visage, à l'immobilité de son corps, on aurait pu croire que la vie s'était retirée d'elle si un tressaillement nerveux n'avait agité ses mains et ses lèvres. L'affaissement de toute sa personne, l'accablement de sa physionomie, exprimaient un si profond désespoir, qu'un sentiment de compassion se peignit sur le visage hautain de Philippe Cazal. A la vue du mal qu'il avait fait, une douloureuse pensée contracta son front; ses yeux semblèrent s'humecter; il s'approcha. Louise frissonna, et se recula avec un geste dont aucun pinceau ne pourrait rendre la souveraine expression de mépris et d'horreur.

Philippe se redressa comme un tigre blessé.

— Ah ! vous m'avez rappelé ma vengeance quand j'allais l'oublier, s'écria-t-il en jetant sur sa victime un regard brûlant. Pour étouffer une dernière pulsation de la pitié dans ce cœur, où je la croyais morte, il ne vous a fallu que ce mouvement ! Leurs pareils m'ont usé, madame ! J'inspire ou la haine ou l'effroi; je suis le bâtard du prêtre, et vous m'en faites souvenir ! Je m'en souviendrai donc, je vous le jure, et je ferai si

bien, que vous ne l'oublierez jamais non plus. On a brisé mon enfance et flétri ma jeunesse avec ce nom, on a refoulé tous mes instincts nobles et généreux sous le mépris ; on m'a nourri d'humiliations, abreuvé d'insultes ; on m'a écrasé, repoussé, maudit, et je ne me vengerais pas ! Et c'est lorsque j'allais pardonner peut-être, que votre geste me rappelle ce que je suis et ce que vous êtes ! Vous l'avez donc voulu, vous serez la victime immolée à ma vengeance ! Vous êtes belle, vous êtes jeune, toutes les mains se sont tendues vers vous, tous les sourires vous ont accueillie. Eh bien ! de ce piédestal d'honneur, de richesse, de vertu, où vous étiez placée, et que j'ai brisé déjà, il faudra bien que vous arriviez jusqu'à moi. A votre tour, vous me demanderez merci et pitié ! Vous savez mes conditions. Encore une fois, madame, choisissez.

La porte intérieure vola en éclats, et Georges sauta dans l'auberge.

Louise, se dressa, voulut crier et roula aux pieds du proscrit.

Philippe s'était arrêté.

— Lâche ! lâche ! s'écria Georges et s'armant d'une hache, il s'élançait sur Philippe, lorsque le général parut.

L'arme tomba aux pieds du Vendéen. Sur un signe

de M. de Champrod, des gendarmes pénétrèrent dans l'auberge et s'assurèrent de M. de Vibray.

Louise était étendue par terre, sans mouvement. Pierrette, à genoux près d'elle, invoquait Dieu.

— Vous me connaissez, dit le général au brigadier, je vous confie cet homme; vous m'en répondez. Puis, se tournant vers M. de Vibray, il ajouta : — Pas un mot, monsieur, tout ceci me regarde. Avant une heure vous saurez ce que j'ai décidé.

Le général parlait d'une voix impérative; il était calme, mais ce calme était plus effrayant que les orages de la passion et les emportements de la colère.

M. de Champrod posa la main sur l'épaule de Philippe, et tous deux sortirent; la porte se referma derrière eux, et Georges avec Pierrette, à genoux près du corps de Louise évanouie, restèrent dans une attente pleine d'anxiété.

Le général avait tout entendu de sa cachette; quand il vit s'éloigner Georges et entrer Philippe, il avait rapidement écrit quelques mots qu'un valet d'écurie s'était chargé de porter au poste le plus voisin de gendarmerie. Le brigadier avait mission de cerner le hameau et l'auberge. A la vue des uniformes, Georges, craignant de s'aventurer dans le hameau, retourna sur ses pas. C'est ce que M. de Champrod désirait. En s'assurant, en cas de

besoin, de la personne de M. de Vibray, il demeurait libre d'en disposer à son gré, ce qu'il n'aurait peut-être pas pu faire si des agents de la force publique s'en étaient emparés sur les indications de Philippe.

Philippe doutait encore que le général sût toute la vérité ; l'arrestation de Georges, dont il ne pouvait comprendre le secret motif, laissait son esprit en suspens; mais comme il s'apprêtait à payer d'audace, un mot du général arrêta le mensonge sur ses lèvres.

— Épargnez-vous d'inutiles paroles, lui dit-il, je sais tout. Les premiers douaniers que nous allons rencontrer nous serviront de témoins. Je veux bien vous faire l'honneur de me battre avec vous. Suivez-moi.

Tous deux se dirigèrent vers la côte. Le jour touchait à sa fin.

Deux douaniers fumaient leurs pipes dans un creux de rocher. Le général leur fit un signe de la main ; ils se levèrent ; quelques paroles dites à voix basse leur apprirent ce qu'il attendait d'eux ; ils portèrent la main à leur schako et le suivirent en silence.

Bientôt tous quatre s'arrêtèrent dans une crique solitaire ; le sable humide résistait à la pression du pied ; une enceinte de rochers les défendait de toute surprise.

Le général mit bas son habit ; Philippe l'imita silencieusement ; et un instant après, les deux adversaires,

chacun armé d'un sabre emprunté aux douaniers, croisaient le fer face à face.

Pas un muscle du visage de M. de Champrod n'avait remué; malgré son courage, Philippe frissonnait; on comprenait à le voir que l'orgueil seul le soutenait : dans son âme, il avait peur.

Le général se battait en homme qui consent à mourir à condition de tuer. Philippe, malgré son trouble, se défendait avec une habileté qui aurait prolongé la lutte, s'il avait eu affaire à un ennemi désireux de conserver la vie; mais M. de Champrod, qui voulait en finir, se découvrit en feignant de lever son arme; le sabre de Philippe l'atteignit à la poitrine: mais en même temps le fer du général, qui dédaignait de revenir à la parade, disparut tout entier dans le corps du bâtard.

Philippe lâcha son arme, un flot de sang lui vint aux lèvres, et il tomba lourdement sur le sable.

Les douaniers se penchèrent sur son corps pour le soulever.

— C'est inutile, leur dit froidement M. de Champrod, il est mort; puis, déchirant sa cravate, il la noua sur sa blessure.

Avec une énergie qui puisait toutes ses ressources dans la puissance de sa volonté, il reprit le chemin de l'auberge. Les douaniers se trompèrent à ce sang-froid: ils le

suivirent, s'imaginant que le coup avait à peine effleuré les chairs. Ils ne pouvaient comprendre que ce duel, en même temps qu'il était un acte de vengeance, était encore un suicide.

Le général ouvrit la porte de l'auberge. Louise, qui était revenue à elle, et à qui Pierrette avait raconté tout ce qui s'était passé, s'élança vers lui.

Mais elle recula en voyant les mains du général toutes rouges de sang.

M. de Champrod était plus pâle qu'un linceul; ses forces s'épuisaient, il s'assit.

— Vous êtes blessé? s'écria Louise.

— J'ai tué Philippe, lui dit le général. C'était à moi qu'il avait fait le plus de mal, c'était à moi de le punir.

— Mais vous! vous! répéta Louise, qui regardait avec effroi la capote sanglante de son mari.

— Ce n'est rien, dit M. de Champrod; je me connais assez en blessure pour être convaincu que celle-ci n'a pas besoin qu'on l'examine. Ecoutez-moi, Louise, ajouta-t-il en lui prenant la main doucement, j'ai eu bien des torts envers vous; je vous ai punie vous croyant coupable; un misérable vous avait calomniée, et j'ai été assez faible pour l'écouter. Pourrez-vous me pardonner jamais!

Louise sanglotait inclinée sur sa main.

— Votre éloignement vous a assez vengée : si vous avez souffert, pauvre femme qui avez été frappée dans toutes vos tendresses, peut-être l'avenir réparera-t-il les maux du passé. Quant à vous, monsieur de Vibray, approchez, » dit le général en s'adressant au proscrit.

La voix de M. de Champrod devenait sourde et gutturale.

— Si Philippe avait survécu, dit-il, ou si j'avais été tué sur place, le brigadier que voici avait ordre de vous relâcher : Jean Leguy et le père Landry vous auraient fait passer en Angleterre ; vous êtes maintenant libre, et vous agirez comme vous l'entendrez. J'ai eu aussi envers vous quelques torts ; d'un mot, je vais les réparer tous. Louise va bientôt rester seule ; elle a besoin d'un protecteur qui l'estime et qui l'aime, je vous la confie.

Georges lui serra la main sans répondre : deux grosses larmes descendaient lentement le long de ses joues.

Louise, éperdue, les regardait tous deux. Déjà le regard du général se voilait : des ombres livides se jouaient sur son visage.

Elle sentit sa main, conduite par celle de M. de Champrod, s'unir à la main du proscrit.

— Mon Dieu ! que faites-vous ? s'écria-t-elle.

— Je meurs, dit le général.

Sa tête s'affaissa sur l'épaule de Louise; un dernier regard s'envola de ses yeux; son cœur ne battait plus.

Pierrette était accroupie dans un coin, la tête cachée dans son tablier. Aux dernières paroles de M. de Champrod, un cri, où toutes les angoisses de son âme s'étaient exhalées, avait jailli de ses lèvres, et la pauvre fille était tombée à genoux.

Quinze mois après, Georges, qui s'était présenté devant la justice de son pays, était acquitté, et Louise s'appelait la vicomtesse de Vibray.

Le soir de la bénédiction nuptiale, Pierrette disparut. Madame la vicomtesse de Vibray trouva sur sa toilette une lettre à son adresse; dans cette lettre il n'y avait que ces quelques mots :

« Vous êtes heureuse, ma chère maîtresse, votre » sœur de lait n'a plus de consolation à vous offrir : je » vous quitte pour consacrer à ceux qui souffrent les » jours qui me restent encore à vivre. Ma dernière pen- » sée sera pour vous, que je bénis pour la confiante et » bonne amitié que vous m'avez toujours témoignée. J'ai » fait ce que j'ai pu pour la mériter. Je m'efforcerai de » donner toutes mes pensées à Dieu; priez aussi pour » moi, ma chère maîtresse, afin qu'elles ne se détour- » nent plus de lui... »

Madame de Vibray essuya quelques larmes qui gon-

flaient ses paupières, mais elle n'a jamais parlé de cette lettre à son mari. Bientôt elle apprit que Pierrette s'était faite sœur de charité au Mans, où plus tard elle mourut en odeur de sainteté.

Louise n'a plus quitté le bracelet de corail rapporté par M. de Vibray.

FIN.

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER.

TABLE

DANIEL. 1
THÉRÈSE. 91
MADEMOISELLE DU ROSIER. 145
LE BRACELET DE CORAIL. 245

FIN DE LA TABLE.

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

ROGER DE BEAUVOIR

	vol.
AVENTURIÈRES ET COURTISANES	1
LE CABARET DES MORTS	1
LE CHEVALIER DE CHARNY	1
LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES	1
L'ÉCOLIER DE CLUNY	1
HISTOIRES CAVALIÈRES	1
LA LESCOMBAT	1
MADEMOISELLE DE CHOISY	1
LE MOULIN D'HEILLY	1
LES MYSTÈRES DE L'ILE SAINT-LOUIS	2
LES ŒUFS DE PAQUES	1
LE PAUVRE DIABLE	1
LES SOIRÉES DU LIDO	1
LES TROIS ROHAN	1

Mme ROGER DE BEAUVOIR

CONFIDENCES DE Mlle MARS	1
SOUS LE MASQUE	1

ALBERT BLANQUET

LA BELLE FÉRONNIÈRE	1
LA MAITRESSE DU ROI	1

CH. DE BOIGNE

LES PETITS MÉMOIRES DE L'OPÉRA	1

COMTESSE DASH

UN AMOUR COUPABLE	1
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2
AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE	1
LES BALS MASQUÉS	1
LA BELLE PARISIENNE	1
LA CEINTURE DE VÉNUS	1
LA CHAINE D'OR	1
LA CHAMBRE BLEUE	1
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE	1
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1
LA DERNIÈRE EXPIATION	2
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER	1
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3
LA FÉE AUX PERLES	1
LA FEMME DE L'AVEUGLE	1
LE FILS NATUREL	1
LES FOLIES DU CŒUR	1
LE FRUIT DÉFENDU	1
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV.	4
— LA RÉGENCE	1

COMTESSE DASH (*Suite*)

	vol.
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1
— LES MAITRESSES DU ROI	1
— LE PARC AUX CERFS	1
LE JEU DE LA REINE	1
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1
LES LIONS DE PARIS	1
MADAME DE LA SABLIÈRE	1
MADAME LOUISE DE FRANCE	1
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1
LES MALHEURS D'UNE REINE	
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1
LA MARQUISE SANGLANTE	1
LA NEUF DE PIQUE	1
LE POUDRE ET LA NEIGE	1
LA PRINCESSE DE CONTI	1
UN PROCÈS CRIMINEL	1
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1
LE SALON DU DIABLE	1
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2
LA SORCIÈRE DU ROI	2
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE	2
LES SUITES D'UNE FAUTE	1
TROIS AMOURS	1

ARSÈNE HOUSSAYE

L'AMOUR COMME IL EST	1
LES AVENTURES GALANTES DE MARGOT	1
LES FEMMES COMME ELLES SONT	1
LES FEMMES DU DIABLE	1

EUGÈNE DE MIRECOURT

ANDRÉ LE SORCIER	1
UN ASSASSIN	1
LA BOHÉMIENNE AMOUREUSE	1
CONFESSIONS DE MARION DELORME	3
CONFESSIONS DE NINON DE LENCLOS	3
LE FOU PAR AMOUR	1
UN MARIAGE SOUS LA TERREUR	1
LE MARI DE MADAME ISAURE	1
MASANIELLO, LE PÊCHEUR DE NAPLES	1

PAUL DE MOLÈNES

AVENTURES DU TEMPS PASSÉ	1
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS	1
CHRONIQUES CONTEMPORAINES	1
HISTOIRES INTIMES	1
HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES.	1
MÉM. D'UN GENTILH. DU SIÈCLE DERNIER.	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE. — 19306-2.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 892 512 A